U d'/of OTTAWA
39003000327139

# ERREURS SOCIALES

ET

# MALADIES MORALES

## PRINCIPAUX OUVRAGES DE CH. FIESSINGER

**Hygiène du Cardiaque**, avec préface du Dr Huchard. 1 vol. Delagrave, édit. 1908, 220 p.

**Clinique thérapeutique du praticien,** en collaboration avec le Dr Huchard, 2e édition, Maloine, édit. 1908. 1 vol. in-8° 620 p. Traduction en italien et en espagnol.

**La Thérapeutique des vieux maîtres**, Société d'éditions scientifiques. Paris, 2e édition. 1 vol. in-8°, 1897.

**Le Rôle pathogénique des ptomaïnes.** 1 vol. 1888. Couronné par la Société de médecine de Toulouse. (*Prix Gaussail*).

**La Croissance au point de vue morbide.** Couronné par l'Académie de Médecine. *Prix d'hygiène de l'enfance*, 1889.

**La Grippe infectieuse.** 1 vol. in-8°. O. Doin, éditeur, 1889. Récompensé par l'Académie des Sciences (*Prix Montyon*), et l'Académie de Médecine (*Médaille d'or*).

**La Pneumonie.** 1 vol. O. Doin, éditeur, 1890. Récompensé par l'Académie de Médecine. *Médaille d'or.*

**Recherches sur la scarlatine, le rhumatisme articulaire aigu et les albuminuries.** Récompensé par l'Académie des Sciences (*Prix Montyon*), et l'Académie de Médecine (*Rappel de médaille d'or*) 1893.

**Maladies du cœur et des reins.** Nombreuses publications parues dans la *Gazette médicale de Paris*, la *Semaine médicale*, le *Journal des Praticiens.* 1890-1906.

### SOUS PRESSE

**Clinique thérapeutique du Praticien**, t. II. (Maladies du cœur, de l'estomac, du sang) Maloine, éditeur, 1 vol. in-8°. 400 p.

### OUVRAGES PHILOSOPHIQUES

**Science et Spiritualisme.** Perrin et Cie, éditeurs, 2e édition. 1906. 1 vol. 275 p.

Dr Ch. FIESSINGER

MEMBRE CORRESPONDANT DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE

143_1A-31 (1) SEP 17 1973

# ERREURS SOCIALES

ET

# MALADIES MORALES

PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35

1909

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays.

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

BJ
1422
.F5
1909

A MA FEMME

# PREMIÈRE PARTIE

## ERREURS EN SCIENCE

# INTRODUCTION

Nous assistons depuis quelques années à de singulières mœurs en matière d'enseignement.

Dès qu'un élément passionnel a pouvoir de se glisser dans un programme pédagogique, les faits y sont déformés, par ordre supérieur, dans le sens commandé par l'intérêt de secte. La tentative demeurerait insignifiante et sans portée si elle se bornait à meubler les esprits de connaissances théoriques. Mais des conséquences morales et sociales sortent de ces falsifications criminelles. L'âme de notre pays s'y dissout et bientôt, si une réaction salutaire ne nous arrête sur la pente, la France sera rayée de la carte de l'Europe.

Tant occupé soit-il, un homme de science, s'il consent à sacrifier ses distractions légitimes et à réduire ses heures de repos, a le temps de si-

gnaler ces erreurs fondamentales. Son devoir est de le faire pour peu que son intervention coure chance de fixer quelques hésitants et de ramener les âmes honnêtes qui par perversion de jugement ou faiblesse de caractère se sont laissé enrôler dans un parti où, debout sur les traditions méconnues, les passions débridées encouragent et multiplient des expériences mortelles au pays qui a le triste courage de les adopter.

Ce livre est divisé en quatre chapitres : 1° Les *Erreurs de la Science;* 2° les *Erreurs de l'histoire*, celles-ci plus spécialement envisagées par le côté de l'hygiène ; 3° les *Erreurs morales et sociales* résultant de l'individualisme, tel qu'il nous a été légué par les philosophes rationalistes du XVIIIe siècle.

Le quatrième chapitre, plus spécial, aborde un certain nombre d'*attitudes ou de maladies morales* mal interprétées à notre sens ou peu décrites.

Sur les anciens livres de médecine, une double appellation signalait le signataire de l'œuvre. Au dessous du nom de l'auteur, était inscrite la double qualification de médecin et de philosophe. L'influence du moral sur le physique, nos pères

la connaissaient; il leur semblait impossible de traiter les maladies du corps sans posséder la clef qui ouvrait celles de l'âme.

L'auteur du présent ouvrage s'est efforcé de son mieux à combiner cette association de vues psychologiques et de connaissances positives que réclamait la perspicacité des anciens.

Dès les premières pages, le lecteur fera une remarque. Les différents sujets traités ne le sont pas dans la plénitude de leur développement. Dans les questions de controverse, l'auteur n'a abordé que les lignes essentielles, négligeant systématiquement les traits secondaires d'un intérêt moins immédiat ou qui ne prêtent point matière à discussion.

Le monde moderne est pressé. Il n'a guère de temps à consacrer à ses lectures. Une substance nutritive condensée sous un mince volume tel apparaissait l'idéal alimentaire de Berthelot. La nourriture de l'esprit, plus encore que celle du corps, réclame de la discrétion dans l'abondance et de la prévision dans le choix. Au lecteur de juger si nous avons rempli les conditions de ce programme.

# ERREURS SOCIALES

ET

# MALADIES MORALES

---

## PREMIÈRE PARTIE

## ERREURS EN SCIENCE

---

### CHAPITRE PREMIER

### LES DOGMES ET L'INTOLÉRANCE SCIENTIFIQUE

« Le désir de savoir, dit Malebranche[1], tout juste et tout raisonnable qu'il est en lui-même, devient trop souvent un vice très dangereux par les faux jugements qui l'accompagnent. » A notre époque de démocratie anarchique où le plus dénué fait la roue et se rengorge, ces faux jugements tirent de l'esprit de présomption, qui les inspire, une puissance d'affirmation remarquable. Chacun parle de la science sans la connaître : c'est la divinité moderne. Mais tandis que pour louer Dieu, il fallait

1. Malebranche, *Recherche de la vérité*, t. II. Charpentier, éditeur, p. 242.

jadis au moins apprendre son catéchisme, pour disserter de la science, point n'est besoin d'une éducation préalable : l'aplomb et le mépris de la tradition suffisent. « Le culte de la science », déclarent avec solennité ces nouveaux apôtres.

Et j'y consens, encore que ceux qui célèbrent sérieusement ce culte, j'entends les savants vrais, apportent à la pratique de leur religion une réserve prudente qui leur interdit les conclusions prématurées. La science est une divinité vacillante et modeste. Une acquisition neuve vient ébranler ses jugements de la veille, et puis cette divinité ne s'élève pas bien haut. Etrangère au problème des causes, elle se borne à l'étude des faits et des rapports de connexité. Rien de définitif n'assure la stabilité de ses bases. Le coup de vent d'une découverte : voilà les fragments du socle qui se disjoignent, des portions de la statue qui se disloquent et s'éparpillent sur le sol.

Le Dieu créateur, au contraire, celui qu'on a biffé des livres de classe, c'est l'intelligence souveraine avec ses attributs d'absolu, d'infini, d'immutabilité. Ce n'est pas lui qui « est en voie de devenir », comme le prétendait Hegel. Dieu n'évolue pas. C'est la science qui se transforme. Matière malléable et ductile, elle s'étire sous les mains du savant, se prépare à des transmutations neuves, entre en fusion, se refroidit sous des aspects imprévus.

On est mal fondé d'inscrire en son nom des vérités définitives. Telle est pourtant la faute journellement commise. Intolérants, parce qu'ils se piquent de prononcer au nom de réalités indiscutables, les dogmes scientifiques ne laissent pas, dans maintes circonstances, de crouler misérablement, alors même qu'ils semblaient défier les critiques les plus attentives. Rien d'instructif à cet égard, non pas seulement dans le sens médical, mais encore au point de vue psychologique, comme certaines recherches modernes qui ont trait au système nerveux. Il y a trente ans, Bouillaud avait déclaré que le centre du langage articulé occupait les lobes antérieurs du cerveau. Toute atteinte à l'intégrité de ce centre provoquait des troubles et la paralysie dans l'articulation des mots (aphasie). Sur une autopsie dont M. Pierre Marie [1] démontre la fragilité de signification, M. Broca place, avec hésitation d'abord, le siège de l'aphasie dans la troisième circonvolution frontale gauche. Peu à peu l'hypothèse prend corps ; elle se fixe en dépit des faits contraires qui viennent lui infliger l'entorse d'un démenti. Vulpian, dans son cours de 1864, cite deux cas d'aphasie sans lésion des lobes antérieurs. Mais les objections tombent aussitôt soulevées ; pour éteindre l'éclat de prestige qui les recommande, il y a l'autorité de Bouillaud

1. Pierre Marie, Société médicale des Hôpitaux, 1906.

qui a fait sienne la nouvelle doctrine. Or Bouillaud était le dieu de l'époque ; quand il avait parlé, la foule s'inclinait dans le mutisme d'une admiration recueillie. Ajoutons que la passion religieuse se mêlait de la querelle. Il semblait que la localisation cérébrale d'une faculté psychique, telle que le langage, dût ruiner à jamais les fondements du spiritualisme. Et les matérialistes exultaient de joie : c'en était fini à jamais des croyances religieuses. Jusqu'aux politiciens qui prirent parti dans la discussion. Broca fut porté en triomphe. La doctrine de l'aphasie devint un chapitre du Credo républicain.

En 1866, les dernières oppositions s'étaient rendues : pour le langage articulé, la spécificité de la troisième circonvolution frontale était définitivement admise, et malheur à l'audacieux qui eût osé révoquer en doute la vérité de la formule. Au bout de quarante ans, M. Pierre Marie a ce courage. Il démontre que la doctrine frontale a été créée exclusivement d'après les résultats mal interprétés de l'examen anatomique.

Dans cette histoire, nous voyons intervenir les deux grands facteurs d'erreurs parmi nos semblables ; d'une part, le prestige de l'homme qui impose la direction de ses vues ; d'autre part, la passion qui transporte, dans le domaine du sentiment, des faits qui appartenaient à la région sereine des constatations objectives.

En 1866, quiconque n'acceptait pas la doctrine de Broca était taxé de clérical et d'esprit rétrograde. C'est là une double épithète qui offre la propriété de faire reculer d'effroi ceux qui en sont l'objet. Plutôt que de se voir accabler par cette injure, les médecins préférèrent ne pas voir clair; ils eussent considéré comme une déchéance de leur part le fait de dire tout simplement la vérité et d'oser affirmer le résultat négatif de leurs investigations. Peu à peu, l'habitude aidant, ils finirent même par ne plus apercevoir les objections anatomiques qui venaient journellement contredire leur doctrine. Ils se moquaient agréablement des dogmes religieux et moraux qui échappent à notre portée et démontrent en partie la vérité de la doctrine par la fécondité des résultats ; mais ce scepticisme vis-à-vis des notions qui impriment la grandeur à notre passage dans la vie, se doublait chez eux d'une parfaite crédulité à l'égard des réalités qui tombent sous nos sens, et, comme telles, nécessitent de notre part un esprit critique averti et toujours en éveil. Et ce qui s'est passé en 1866 continue malheureusement de se reproduire de nos jours. L'esprit humain n'est point près de guérir de ses infirmités.

Entre les diverses contradictions qui se heurtent dans notre société incohérente, il en est une qui s'étale avec une curieuse sérénité d'inconscience :

je veux dire l'intolérance scientifique qui trouve moyen de s'unir au progrès merveilleux des sciences. Depuis trente ans, c'est un bouleversement général de la physiologie, de la physique, de la chimie. Comment l'intolérance peut-elle se frayer place au milieu de semblables transformations? Plus que jamais, la vérité du jour devient l'erreur du lendemain. Et pourtant il en est ainsi. Plus la science évolue, plus des esprits acharnés à leurs convictions construisent sur ses assises flottantes des conceptions dont ils garantissent l'éternelle immutabilité.

Pareille attitude comporte bien des risques. L'esprit critique, en particulier, en reçoit une atteinte regrettable. Ou il dénigre ou il applaudit, suivant que les notions neuves entrées dans la science contredisent ses jugements antérieurs ou leur apportent une confirmation espérée. Or voici qui devient admirable. Dans les deux cas, pour souscrire à une découverte ou pour en combattre les déductions, c'est armé de la science qu'on engage son assentiment ou qu'on oppose son refus. C'est au nom de la science que Peter niait les découvertes de Pasteur, c'est au nom de la science qu'au XVII^e siècle on a rejeté la circulation du sang. C'est toujours au nom de la science que l'enthousiasme acclame certains travaux, dont le seul mérite est d'être exposés avec fracas. Sans doute il ne convient pas de rejeter d'emblée une

notion qui s'adapte mal aux idées que nous estimons vraies. Seulement gardons-nous avec la même prudence du défaut inverse : à savoir, adhérer à toute acquisition scientifique, de parti pris et sans discernement. L'inventeur a toujours tendance à dépasser la limite où s'arrête la signification de son œuvre. C'est à nous qu'il appartient de démêler la frontière qui circonscrit la portée de son effort. L'intolérance scientifique conduit aisément à l'agenouillement ou au décri. C'est le double écueil ; sachons éviter l'un et l'autre. Quelle que soit la nature des recherches livrées à notre jugement, n'oublions pas que l'amour-propre de l'inventeur lui suggère bien des exagérations. Défions-nous tout autant du prestige de l'homme. Les façades titrées ne suffisent pas à garantir la vérité des affirmations.

Dans le monde deux sortes d'hommes emplissent la scène. Ceux qui ont l'horreur du nouveau, les misonéiques, comme les appelle Lombroso. Et puis ceux qui s'élancent vers le nouveau avec la folie de papillons qui se jettent la nuit dans une lampe qui brûle. Le mot de snobs qualifie les représentants de cette dernière catégorie. Si les uns et les autres sont de commerce pénible, je ne sais toutefois si les snobs ne sont pas passés premiers en ce genre d'agrément. Les misonéiques se contentent d'invoquer à l'appui de leur dire la valeur

de la coutume et l'excellence de la tradition. Ils réfléchissent — sans doute avec les idées de leurs pères — mais ils réfléchissent. Les snobs ne se laissent point attarder à des occupations aussi puériles. Ils courent sans bien savoir où, mais ils courent, et au risque de rouler dans toutes les fondrières. Leur chute nous laisserait froids, n'était la prétention d'intelligence et la supériorité outrecuidante dont ils soulignent l'importance de leur moindre mouvement. Ni misonéique, ni snob, c'est sous cette double restriction que se formule la première règle qui doit inspirer nos jugements critiques.

C'est Lombroso, avons-nous dit, qui conçut le premier ce terme de misonéisme. Misonéisme, c'est-à-dire peur du nouveau. Est-ce pour frapper d'excommunication majeure les esprits fermes qui se refusaient à suivre le professeur de Turin dans les fantaisies de ses conclusions prématurées? Il est vite fait d'asséner, à la façon d'une injure, un néologisme grec sur la tête des gens qui demandent à réfléchir. Cette méthode de discussion convient volontiers aux esprits dont la solennité simpliste s'éclaire à la lumière d'une lucarne quelque peu rétrécie. Lombroso explique tout, tranche les difficultés, perce à jour les problèmes insolubles. Il écrit de gros livres où les constatations puériles s'amassent en pages doctorales et denses. C'est ennuyeux et faux. Misonéique, clame

Lombroso au lecteur impatienté qui ferme le volume.

Passe pour misonéique. J'en accepte l'application à mon endroit, si elle signifie simplement désir, avant d'accepter un oracle, d'en vérifier la valeur.

De tous temps, les esprits qui résistent au courant ont été accusés de fermer les yeux au progrès. C'est une marque d'infériorité de faire bande à part ; les majorités, depuis qu'elles s'affirment, n'ont cessé de prétendre à la prééminence intellectuelle. Je fais partie de la majorité, donc mon intelligence est supérieure. Quand ce n'est pas mon intelligence, mon intérêt y trouve son compte. Et puis et surtout, il y a les snobs. Ceux-ci ont pour fonction unique et suffisante de se précipiter impétueusement vers les formules neuves. A d'autres le soin de réserver leur jugement. Il suffit d'une chimère retentissante, d'un courant de mode formé de la veille, pour qu'ils s'exclament d'admiration et mettent à honneur, à la tête du troupeau, de pousser les bêlements les plus enthousiastes. Quant aux hésitants, s'ils ne se mêlent point à la foule délirante, c'est qu'ils ne comprennent rien aux lois de l'évolution et du progrès.

Ici, il conviendrait de s'entendre. Il y a misonéiques et misonéiques. Les uns ont l'inquiétude réfléchie d'un avenir qui s'annonce mal ; les autres s'entêtent dans une obstination froncée. Les pre-

miers sont intelligents ; les autres beaucoup moins. D'anciens snobs composent souvent les adeptes du second groupe. Rien de plus curieux : le snob de la vingtième année se transforme aisément en misonéique vers la quarantaine. Une fois la fougue de jeunesse passée, le snob, enfoncé dans ses convictions, se laisse envahir par la paresse. On en peut être assuré, ce n'est pas lui qui renouvellera le bagage de ses pensées. Il prendra à cœur de maintenir, en dépit de toutes les constatations contraires, et dans son intégrité farouche, le cadre primitif de son pauvre horizon mental. Une telle attitude campe son homme en noble posture. Les contemporains saluent et se chuchotent à l'oreille : c'est un homme à principes.

Ils disent vrai. Les hommes à principes, entêtés de leur importance, étaient hier des snobs considérables. Quelques notions incomplètes et vagues, acceptées avec véhémence, avaient composé leur mentalité de jeunesse. Ils s'y cramponnent depuis lors. Faut-il accuser de cette ténacité la crainte inconsciente où ils sont, ces assises fragiles écroulées, de se sentir incapables d'en édifier d'autres? On ne sait jamais. Un snob, devenu homme à principes, ne livre pas ses secrets. Son front est sévère et il les garde, Sa réserve voulue impose ; elle imprime à sa physionomie un masque de profondeur. S'il se livre peu, c'est que la supériorité de ses discours risquerait d'accabler l'audace

d'un contradicteur. Ou bien, attention! Il parle. Les phrases qu'il laisse tomber de sa bouche sont celles qu'il a prononcées il y a quarante ans. Mais quelle majesté en plus! Cela n'avait l'air de rien; avec la solennité en manière d'ornement, cela semble presque signifier quelque chose.

En vérité, les vrais misonéiques, les purs, ceux qui sont bon teint, les voilà. S'étant emparés d'une formule par snobisme, ils s'y enferment par engourdissement mental.

D'autres hommes ont travaillé, laissent venir à eux les apports de réflexions personnelles. Ils rejettent les formules non en tant que neuves, mais parce que erronées. Si le ciel leur paraît noir, ils ont des raisons pour cela. Ne vous pressez pas de conclure à une infirmité de leur rétine. La suite des événements pourra bien confirmer la vérité de leurs prévisions.

Les snobs ont envahi tous les champs de l'activité mentale. Science, histoire, morale, rien ne leur échappe. Les hypothèses qui flattent les passions du jour, ils les adoptent avec fracas.

Le matérialisme, la doctrine de l'évolution, l'origine simienne de l'homme acceptés non à titre d'hypothèses, mais de réalités démontrées, voilà leur article de foi scientifique. Le mépris du moyen âge, le culte de la Révolution en histoire tracent le cercle où s'enferment leur faculté cri-

tique et la puissance d'admiration dont ils disposent. Quant à leur morale, où la chercher? La libération des consciences, comme ils disent, n'a conduit la société qu'au désordre, à l'anarchie et au crime.

CHAPITRE II

# HAECKEL ET SON ÉCOLE

Une impression pénible à la fois et exaspérante attriste et révolte le promeneur qui s'arrête devant certaines librairies. L'enseigne porte : librairie scientifique. L'étalage expose des œuvres de Haeckel, de Büchner, ces dernières vieilles de trente ans, démodées, ridées, délaissées, mais rajeunies dans un format populaire, en raison des attaques qu'elles livrent aux croyances traditionnelles. Au lieu de librairie scientifique, que ces officines s'intitulent : librairie antireligieuse. Personne n'aura rien à redire. La perfidie des textes ne s'abritera plus derrière l'hypocrisie de l'étiquette.

Haeckel — à remarquer, quand il s'agit d'erreurs psychologiques ou sociales, que c'est toujours un Allemand qui commence. — Haeckel, jadis, à la faveur de son jargon scientifique, avait

impressionné bien des esprits hésitants. Son règne est passé. En Angleterre, on constate la défection de ses troupes. « La voix du professeur Haeckel [1], dit le grand physicien anglais Sir Oliver Lodge, est aujourd'hui la voix qui crie dans le désert, non celle d'un pionnier ou d'une avant-garde : c'est un porte-drapeau courageux et indomptable qui pousse un cri de désespoir, tandis que ses camarades battent en retraite et prennent une nouvelle direction menant vers des doctrines plus idéalistes. »

Le pauvre biologiste allemand nous exprime en effet sa détresse dans l'énumération qu'il nous fait des savants qui abandonnent sa cause. Wundt, le croirait-on, a lamentablement viré de bord. Dans la première édition de sa psychologie physiologique, il traitait la psychologie comme une science naturelle ; et voici que trente ans plus tard, dans une deuxième édition, tout est transformé : l'étude de l'âme y devient une pure science de l'esprit dont l'objet et les principes diffèrent complètement des autres sciences naturelles. Malheureusement, Wundt n'est point seul ; d'autres ont suivi le même chemin et Haeckel nous cite les noms de Virchow, Du Bois Raymond, Baer [2]. C'est à désespérer vraiment de l'avenir de l'humanité que de

1. *La vie et la matière*, par Sir Oliver Lodge. Traduit de l'anglais, par Maxwell, p. 53, Paris, Biblioth. phil. contemp. Alcan, édit., 1907.

2. Haeckel, *L'Énigme de l'univers*. Paris, Schleicher, édit., 1902, p. 116, 117.

constater cette transformation des hommes intelligents : du jour où des notions neuves entrent dans leur cerveau, ils adaptent leurs conceptions au tour des acquisitions mentales qu'ils viennent de recueillir. Un homme de caractère, et Haeckel se targue d'en être un, n'agit point ainsi. Ses opinions, une fois arrêtées, se fixent comme des rocs ; les démentis les plus formidables ne les ébranleront pas.

On comprend cette obstination. Le savant professeur a collectionné les interprétations téméraires. Or, l'homme est ainsi fait, qu'il bataille bien plus pour des hypothèses que pour des réalités. Haeckel nous a appris que la matière est mue, non pas par des forces extérieures, mais par des affections et des désirs internes. « Les deux éléments primordiaux de la substance : la masse (matière pondérable) et l'éther éprouvent du plaisir dans la condensation, du déplaisir dans la tension » (p. 253, 254). Les élans de la plus violente passion s'observent dans les relations chimiques de certains éléments. Qui oserait s'insurger contre pareille évidence? Pour expliquer à l'aide de la matière la vie, l'intelligence, la conscience, on commence par supposer que la matière possède ces attributs. Remarquons que M. Haeckel ne s'étonne pas. Il édifie avec lourdeur la plus fragile des hypothèses ; quand il a relégué l'inexplicable au fond de l'abîme, « au lieu de s'attaquer à la

difficulté, où il la trouve, et ici nous laissons la parole à Oliver Lodge, au lieu d'associer la vie, la volonté, la conscience aux organismes dans lesquels on les rencontre en réalité, il les renvoie aux atomes de la matière et puis, ces propriétés une fois accordées aux atomes, il en refuse la réalité essentielle aux organismes que ces atomes aident à former. »

Le danger des idées de Haeckel, ce n'est point qu'elles pénètrent dans les esprits avertis : c'est qu'elles viennent à fausser les jugements armés d'une science incomplète.

Il nous est arrivé de constater sur de jeunes imaginations l'effet funeste de ces théories qui, sous un appareil de science, déguisent les plus incertaines des hypothèses. Des professeurs de philosophie, pas tous mais quelques-uns, inoculent ce poison à leurs élèves. C'est bien d'enseigner les idées de Büchner et de Haeckel, mais à une condition : de ne pas les vénérer à la façon de vérités révélées. La critique, en pareille matière, conserve tous ses droits.

Si les maîtres l'oublient, aux parents de les rappeler à leur devoir et vertement. Leurs protestations vaudront peut-être au maître un avancement dont chacun se trouvera satisfait : le professeur montera en grade pour avoir déformé la vérité ; les parents et l'élève seront débarrassés de l'éducateur trop sympathique à des idées dont l'appa-

rence téméraire voile une singulière timidité mentale et accuse une incapacité curieuse d'embrasser un problème dans toute la largeur et l'étendue de ses contours [1].

1. Voici qui est plus grave. Haeckel, par esprit de parti, est accusé d'avoir sciemment falsifié la vérité. Nous lisons, en effet, dans le *Journal des Débats* du 10 août 1908 :

« M Haeckel ayant publié dernièrement, à l'appui de sa thèse que l'homme descend du singe, un livre que de nombreuses vignettes accompagnent, le docteur Boss d'Iéna l'accuse d'avoir sciemment trompé le public en faisant subir à ces images, empruntées à d'autres ouvrages, des défigurations intentionnelles. Et d'abord il indique les publications dans lesquelles ces images ont été prises et ce sont, suivant lui, les ouvrages des professeurs Hubrecht, von Beneden, Selemca et His. Puis il décrit les procédés de défiguration employés par son confrère. Ainsi, le professeur Haeckel aurait habilement maquillé ces dessins pour transformer en embryons d'animaux supérieurs (Herrentiere) des embryons de l'homme, en supprimant tels ou tels organes gênants pour sa thèse ou en déformant à son gré la tête et l'épine dorsale. Le docteur Boss se réserve d'ailleurs de faire la pleine lumière sur ces tricheries du professeur Haeckel en mettant en face les originaux des images en question et leurs défigurations. »

CHAPITRE III

## QU'EST-CE QUE LA VIE?

« Bien des choses se meuvent dans les ombres d'un secret impénétrable », disait Sénèque. Sans doute, de nos jours, l'énigme s'est dévoilée, mais combien peu ! Le savant est toujours le pilote qui vogue sur les mers. Sur son esquif plus solide, s'il s'aventure au large, la profondeur des abîmes s'accroît avec la distance des côtes et ce sont des gouffres d'inconnues qui s'ouvrent sous ses pas. Les unes étaient soupçonnées des anciens ; les autres, perdues pour eux dans les brumes de l'horizon, ne se sont révélées qu'à l'investigation des modernes. Tellement il est vrai qu'un double bagage pèse sur les épaules du savant : celui des connaissances acquises et celui de son ignorance. Et quand le premier s'accroît, l'autre devient plus lourd.

Qu'est-ce que la vie ? C'était merveille d'entendre Berthelot : « Le mystère disparaît du monde », affirmait-il. Or dans ce chapitre fondamental : la nature de l'étincelle qui anime les organismes vivants et les développe en espèces définies, dans ce chapitre d'où les chimistes devraient à l'appui de leur prétention, extraire au moins la raison de leur présence sur terre, en tant qu'hommes et qui pensent, les pages d'explication demeurent blanches. La réponse au problème est remise au lendemain. Ou quand elle s'arrête à une formule, quelle fragilité, quelle absence de bases ! Un appareil de science épaississant les flocons d'une nuée, tel apparaît le fruit du suprême effort. Comme si l'opacité avait jamais été synonyme de consistance !

Qu'est-ce que la vie ? Haeckel, Le Dantec n'hésitent pas. C'est un phénomène mécanique, assure ce dernier, et ce mécanisme a trois degrés : anatomique, colloïde et chimique. On sait que les substances colloïdes consistent en particules rondes ou ovoïdes en suspension dans un liquide ; on ignore tout de leur constitution, et s'il est probable que ces substances entrent dans la composition d'un protoplasma, on ne saurait oublier que le protoplasma offre un aspect tout différent : un réseau complexe à mailles extrêmement fines. Ce n'est pas la même chose, ou du moins — à supposer qu'il s'agisse d'un colloïde, — c'est un colloïde

d'une nature toute spéciale [1]. M. Le Dantec nous avoue lui-même qu'il est impossible de mesurer les états colloïdes et de les comparer les uns avec les autres. Ce qui ne l'empêche pas d'affirmer que les variations de l'état colloïde d'une cellule peuvent augmenter son énergie potentielle. Tout cela pour arriver à nier l'évidence, je veux dire les attributs tout spéciaux qui signalent la substance vivante et en font un principe spécifique et tout différent de la matière inanimée.

M. le Professeur A. Gautier rentrait mieux dans la vérité scientifique, quand il plaçait, il y a quelques années, au-dessus des lois mécaniques, physiques, chimiques, quelque chose de différent et que nous ne connaissons pas.

Aussi bien, trois grands caractères appartiennent à la matière vivante : les caractères d'identité, d'adaptation et de direction. Les caractères *d'identité* se révèlent dans cette propriété étonnante de maintenir le type de l'individu dans son ensemble, en dépit des rénovations cellulaires incessantes [2]. La matière change, le moule reste le même. Une plante, un animal, un homme ne varient pas dans la contexture qu'ils affectent, et cependant, les matériaux cellulaires qui composent leur subs-

1. *Le monisme et l'animisme*, par J. Taussat. Paris, Alcan, édit., 1908, p. 80.

2. Nous ne parlons pas de la vie obscure des cristaux.

tance se détruisent et se renouvellent sans arrêt. Il y a plus : la restauration ne se fait pas seulement selon le type de l'espèce, mais encore sur le plan de l'hérédité familiale, certaines formes, certains traits, certains développements étant l'apanage particulier de descendances issues d'une même souche.

Le second caractère de la substance vivante est l'*adaptation*. Un rocher se résigne à l'ombre, la plante recherche la lumière ; l'un est passif, l'autre se développe dans le sens de ses besoins. La plante poussera ses branches, allongera ses racines vers l'aliment aérien ou le liquide nourricier indispensables. Comme le dit très bien M. J. Taussat « la vie est une adaptation et, ce mot comporte forcément une idée de finalité. » On se moque des causes finales. Voltaire avait fait de l'esprit là-dessus, en nous annonçant que le nez avait été fabriqué pour servir de soutien aux lunettes. J'y consens.

Mais alors qu'on veuille bien nous dire à quoi répond la structure d'un œil, sinon à recevoir les impressions visuelles ; et pourquoi une oreille, sinon pour entendre ? Une pirouette n'est pas un argument.

Les hommes de science, il est vrai, se piquent d'une démonstration sérieuse. M. le professeur

Roger[1] nous annonce qu'il va « réduire à sa juste valeur la téléologie ou théorie des causes finales ». Et il assure que la fonction préexiste à l'organe. — Qu'en sait-il? Quand il déclare que « la fonction ne présente elle-même qu'une réaction à une cause externe, que tout revient dans l'évolution des êtres à une adaptation à de nouveaux besoins », se berce-t-il de l'illusion qu'il a expliqué quelque chose? M. le Dr Lachèze à très bien réfuté une pareille argumentation. Affirmer que la fonction précède l'organe, c'est admettre que l'audition est antérieure à l'organe auditif. — Dire « nous avons des oreilles pour entendre », en quoi cela est-il plus absurde que de dire « nous avons besoin d'entendre et l'appareil auditif s'est développé »; car si dans le premier cas l'organe a pour cause finale telle fonction, dans le second c'est la fonction qui a pour cause finale le développement de tel organe, et nous sommes encore en pleine téléologie ». Le lecteur excusera cette digression. On nous rebat tellement les oreilles de ce cliché : la fonction fait l'organe[2] qu'il n'est point mauvais de démontrer que cet axiome sonore ne renferme que du vent. Une fonction modifie, transforme, fait revivre un organe préexistant ou atrophié. Elle semble parfaitement incapable de le

1. Roger, *Introd. à l'Étude de la Médecine*, p. 400, 2e édition.
2. Un cliché classique : La fonction crée l'organe, *Journ. des Pratic.*, n° 40, 1908.

créer de toutes pièces. Revenons aux particularités des êtres vivants.

La *direction* des espèces vers une forme de développement défini, de tous les caractères de la substance vivante est bien un des plus extraordinaires. Pour se le rendre compréhensible, les biologistes invoquent l'existence de forces de direction incluses dans la matière. J'avoue ne pas bien saisir. Qu'est-ce que ces forces de direction ? Comment la matière par elle-même vient-elle à les créer ? Il n'est point impossible qu'un jour une particule protoplasmique parvienne à être réalisée artificiellement ; mais que cette particule, au gré de l'inventeur, se développe en plante, en animal, en homme, il faut, bien avant Le Dantec, remonter à Paracelse pour trouver l'expression d'une affirmation aussi péremptoire.

Et Paracelse qui prétendait fabriquer les enfants par le moyen de la chimie, n'était, malgré une originalité supérieure, qu'un très vulgaire charlatan.

Non, la doctrine matérialiste n'explique point la vie. Le même physicien anglais sir Oliver Lodge[1] en fournit une interprétation ingénieuse et autrement large. Il la compare au magnétisme. On aimante un barreau d'acier. Les lignes de force

1. *La Vie et la matière*, par Sir Oliver Lodge. Paris, Alcan, édit., 1907, p. 110.

magnétique qui naissent ainsi soudainement à l'existence n'ont point été créées ; ces lignes de force, on peut les élargir, les étendre ; mais elles préexistaient dans l'acier non aimanté, bien qu'elles fussent si mal disposées qu'aucun effet perceptible n'était apte à les manifester.

L'activité magnétique dont jouit le barreau dure un certain temps ; puis sous l'influence de la chaleur, d'autres circonstances encore, elle s'éteint et le barreau meurt. Le magnétisme lui-même n'est pas réellement mort ; il peut se réveiller dans la barre d'acier, sous l'influence d'une magnétisation nouvelle. Il n'a même point besoin de support matériel ; autour de l'électricité en mouvement, surgissent des lignes de force magnétique qui existent dans le vide le plus parfait. Tellement que la plupart des physiciens soutiennent que le magnétisme préexiste dans une condition de l'Ether, à l'état parfaitement immatériel. Entrant en rapport avec la matière, il manifeste une activité spéciale, mêle son action à celle des autres formes de l'énergie et disparaît ensuite pour s'en retourner dans le silence des espaces.

De même la vie. Elle serait constituée par une forme d'énergie susceptible d'animer la matière, existant en dehors d'elle, capable de lui imprimer des directions et des développements divers et toujours prévus ; et sa carrière terrestre terminée, reprend la forme immatérielle d'où elle se serait

dégagée passagèrement pour composer, quand elle s'incarne dans le corps humain, et sur un parcours de quelques années, un drame de sensation, de pensée et de souffrance.

Une notion plus positive n'a point droit d'entrée. Il y a deux ans, les expériences de MM. Leduc et Delage avaient ému le monde savant. Pour curieuses qu'elles fussent, elles étaient loin de fournir la solution du problème. M. Leduc fait germer et bourgeonner des cellules artificielles : un granule de sulfate de cuivre et de saccharose mesurant un ou deux millimètres est semé dans une solution où entrent à la fois le ferrocyanure de potassium (2 à 4 pour 100), le chlorure de sodium (1 à 10 pour 100), la gélatine (1 à 4 pour 100). La graine déposée en pareil milieu s'allonge, émet des tiges qui poussent verticalement, peuvent atteindre 30 centimètres de hauteur, se coiffe de globes cellulaires, ces derniers étant susceptibles de se diviser, de dessiner des figures de karyokinèse, autrement dit des représentations protoplasmiques identiques à celles qui se forment dans les multiplications cellulaires. Il ne reste qu'à obtenir la reproduction en série, opine M. Leduc. Nous sommes de son avis. Il ne reste qu'à obtenir la reproduction en série. Le phénomène est de même ordre, ajoute l'auteur. Nous n'en croyons rien; les expériences de M. Leduc sont instructives

en ce qui touche les conditions de milieu qui favorisent la germination et la nutrition d'une graine. Elles nous initient à certains rapports qui unissent les phénomènes vitaux aux échanges matériels. Jusqu'aujourd'hui, elles ne sauraient nous éclairer sur les origines mêmes de la vie. D'abord, il y a ici M. Leduc ; supprimez sa personnalité de savant, rien n'est fait. Il faut quelqu'un. Est-ce le simple hasard qui, à l'origine du monde vivant, a groupé les particules matérielles de manière à les transformer en une molécule de protoplasma ? Est-ce un concours fortuit de circonstances qui, ces molécules une fois créées, a déterminé leur groupement et leur a imprimé une direction de développement dans un sens déterminé ? D'ailleurs, des imitations tout aussi belles se réalisent avec des substances minérales dans l'étuve à 120° sous des températures inconciliables avec la vie. Ces constatations commandent notre jugement. M. Leduc a façonné des simulacres de la vie et c'est tout. Tant que la reproduction en série de ces plantes artificielles ne sera pas obtenue, ces expériences ne constitueront pas plus la vie qu'un jouet mécanique ingénieux ne rappellera les formes vivantes dont il imite pourtant à la perfection le jeu des moindres mouvements.

M. Yves Delage, c'est autre chose. Il ne fabrique pas de plantes, mais il féconde des germes d'oursins à l'aide d'une solution de sel marin auquel,

entre autres substances, il ajoute du chlorure de nickel. Et les oursins se développent comme si les germes avaient reçu l'imprégnation directe du mâle. Cela nous apprend que d'autres substances que la matière vivante ont pour effet de réaliser la fécondation des germes d'oursins, et cela ne prouve pas autre chose.

Mais un autre biologiste intervient :

« Donnez-moi un protoplasma vivant et je referai l'ensemble du règne animal et du règne végétal. » C'est le langage d'un transformiste du xx^e siècle, et M. Le Dantec[1], tout en concédant que l'opération serait difficile, y souscrit sans étonnement. C'est une justice à lui rendre, qu'il ne va pas aussi vite que M. Leduc. Ce dernier, du premier coup, créait des plantes artificielles; M. Le Dantec ne demande qu'une particule de protoplasma. Une fois en possession de son rudiment de matière vivante, il reprend toutefois ses avances. En ses mains expertes, le protoplasma se transforme d'une manière admirable. Que désirez-vous? Une plante, un animal, un homme? M. Le Dantec retrousse ses manches, présente ses mains nues au public, les retourne, fait bien voir qu'elles ne serrent aucun objet étranger. Il n'y a que le grain de protoplasma. « Un chapeau

1. Le Dantec, *Éléments de philosophie biologique*. Alcan, éditeur, 1907, p. 290.

dans la société », clame le biologiste. Un spectateur tend son chapeau. La coiffe en est libre, vous voyez. Attention, maintenant! le protoplasma est introduit dans le chapeau, le chapeau posé sur une table. Une, deux, trois ! Du chapeau relevé, M. Le Dantec tire successivement un pot de fleurs, un cobaye qui crie, un nouveau-né qui piaille.

Rien n'est plus simple. La lecture des œuvres de M. Le Dantec vous produit chaque fois la même impression : la certitude d'un prophète qui va accomplir un miracle, et, comme l'auteur ne croit pas aux miracles, il se contente de se présenter à nous sous les traits d'un prestidigitateur intrépide qui, dans quatre, six, huit volumes (le nombre ne se compte plus), répète le même tour, redit éternellement les mêmes choses, accable du même dédain transcendant les pauvres êtres hésitants qui ne trépignent pas d'enthousiasme.

La méthode de l'auteur mérite d'être signalée. Le point de départ est parfait. « La biologie ignore les personnes », dit-il[1]. Rien de plus évident. Seulement, l'écrivain s'empresse de sauter les barrières et de passer, au nom de la biologie, dans ce domaine des personnes où il déclarait n'avoir pas droit d'entrée. Son *Traité de Biologie*[2]

1. Le Dantec, *De l'homme à la Science*. Philosophie du xx^e siècle. Flammarion, édit., p vii.

2. Le Dantec, *Traité de Biologie*. Félix Alcan, édit., 1903, p. 532.

à cet égard est curieux. Comme conclusion à ses chapitres sur l'organisation cellulaire va-t-il nous parler science? Pas le moins du monde. L'auteur se contente de rééditer le sophisme de J.-Jacques qui interdit aux parents le droit d'inculquer des sentiments religieux à leurs enfants. Aujourd'hui, il nous affirme que « les progrès des sciences nécessitent l'abandon des vieilles croyances et des traditions les plus respectées. » J'y consens. Mais alors pourquoi commencer par établir que « la biologie répudie toutes les notions qui sont la base d'une organisation sociale? » (*Ibid.*, p. 7). On voit le défaut. L'auteur se sert de la biologie en vue d'établir la justesse de ses conceptions doctrinales extra-scientifiques. Cela s'appelle, en langage philosophique, faire de la logique de sentiment. La biologie n'a rien à voir à de pareilles spéculations imaginatives.

M. Le Dantec qui prétend s'arroger le droit, que nous ne lui contesterons pas, de se déjuger quand il lui convient, ne laisse pas, de-ci, de-là, d'émettre quelques considérations justes.

Il ne s'en tire pas, il est vrai, sans quelque contradiction ; mais quand on a écrit tant de livres, on n'y regarde pas de si près. L'étude de la nature, avoue-t-il, ne montre partout que lutte. Or, dans une même nation, il a été jadis possible et cela se voit encore dans d'autres pays que la France, aux citoyens d'un même groupe social,

de vivre en paix. A côté des lois naturelles qui enseignent le droit du plus fort, c'est-à-dire le combat sans merci et l'écrasement des faibles, il existe donc un règlement social qui promulgue des plans de conduite différents, des programmes de concorde, d'activité sympathique et de bienveillance réciproque. Ce n'est pas tout à fait la même chose. M. Le Dantec va jusqu'à concéder que les lois humaines sont souvent le correctif des lois matérielles. On ne saurait mieux dire. Seulement, tous nos lecteurs ont fait l'objection. Si les lois humaines sont le correctif des lois matérielles, comment concevoir la logique du biologiste qui, de celles-ci, prétend faire sortir celles-là ? L'auteur, sans doute, ne se jugera pas empêché pour si peu. Pour répondre, il a encore par devers lui la matière de un, deux, trois, quatre, cinq, six volumes. Je m'arrête, craignant que du coup il ne nous menace de la douzaine. Ce serait beaucoup ; mais, après tout, c'est son droit.

Dans les essais où ils exposent leurs conceptions de la vie, les biologistes s'évertuent en vain à en faire l'équivalent d'un phénomène mécanique. Ils ne sont pas plus heureux quand ils abordent la doctrine de l'évolution.

CHAPITRE IV

# LA DOCTRINE DE L'ÉVOLUTION

Séduisante par son apparence facile et la teinte scientifique qui la recommande, la doctrine de l'évolution voit se dresser contre elle, et chaque jour plus fortes, les objections des naturalistes et des hommes qui pensent. Il m'est arrivé de dîner un soir, en ville, à côté d'un de nos zoologistes les plus éminents. M'exposant ses idées sur les espèces animales disparues, il montrait comment certains de ces types appartenant à des individus très différenciés, ne se rattachaient par aucune forme intermédiaire aux espèces dont les débris sont parvenus jusqu'à nous. Comme je lui disais de publier ses recherches : — « Jamais je n'oserai, fit-il, cela pourrait faire échouer ma candidature à l'Institut. » Ne me présentant pas à l'Institut, il m'est permis de dire la vérité.

Cette doctrine de l'évolution a ramassé ses

arguments les plus persuasifs dans l'étude de l'embryologie. C'était une tentation très forte de faire de l'être humain le terme d'une évolution animale qui répétait dans ses phases embryologiques les différents stades de développement parcourus par nous aux périodes géologiques primitives. Comme un autre, nous abondâmes dans ces vues et les travaux de Herbert Spencer et de l'école anglaise ne firent que nous y confirmer avec une plénitude d'adhésion qui ne laissait prise à aucun doute.

Aujourd'hui, il en va autrement. Les lacunes de la théorie apparaissent et s'élargissent; les difficultés d'interprétation s'accumulent. On ne comprend ni comment une espèce a pu se transformer dans une autre et la distance qui sépare l'homme de l'animal s'allonge démesurément. La constance de la composition des humeurs de l'organisme, cette constance si affirmée par les travaux contemporains, s'accorde mal avec des idées da variation et de changement. Un volume récent de M. Bergson, *L'Évolution créatrice* [1], se montre particulièrement sévère et la théorie de l'évolution ne sort pas du combat qu'il lui livre sans y avoir reçu des atteintes qui jettent le désordre dans les plus brillantes de ses preuves. C'est là un livre de longue haleine, profond, pensé avec force. Je ne

1. Bergson, *L'Évolution créatrice*, 1 vol. in-8°, 402 p. Alcan, 1907. Prix : 7 fr. 50.

lui ferais qu'un reproche : l'absence de conclusions pratiques. Dès qu'on remonte à ces questions d'origine, l'homme interroge le ciel ; s'il n'y trouve point de réponse, le doute envahit son âme. Et le doute est la pire des attitudes mentales, puisqu'il enlève au caractère toute vigueur et tout ressort. Nous passons quelques années sur cette terre ; au moins que nous y laissions le souvenir, avec nos actes de bonté, d'une âme ferme et qui n'a jamais tremblé. Ou autrement, s'il faut courber la tête et se ranger à l'avis de la majorité, — tout simplement parce que c'est la majorité, — vraiment cela ne vaut pas la peine de vivre.

Parvenu à la fin de son livre, M. Bergson résume sa pensée (p. 289) : « Tout se passe, dit-il, dans la création de l'homme, comme si un être indécis et flou, qu'on pourra appeler comme on voudra, homme ou surhomme, avait cherché à se réaliser et n'y était parvenu qu'en abandonnant en route une partie de lui-même. » Sur la différence de l'homme et des animaux, je cite également (p. 285) : « Comment ne pas être frappé du fait que l'homme est capable d'apprendre n'importe quel exercice, de fabriquer n'importe quel objet, d'acquérir n'importe quelle habitude motrice, alors que la faculté de combiner des mouvements nouveaux est strictement limitée chez l'animal le mieux doué, même le singe? La ca-

ractéristique cérébrale de l'homme est là. » Il y a une différence de nature, et non pas seulement de degré, qui sépare l'homme du reste de l'animalité.

Un principe interne de direction commande le développement de tous les êtres vivants. Bergson l'appelle *élan vital*. Le mot importe peu. Ce qu'il est essentiel de mettre en relief est l'incapacité avec la théorie darwinienne, d'expliquer non pas l'acquisition de certains caractères secondaires, nous les admettons, ceux-là, mais le processus de développement qui de la tache pigmentaire d'un infusoire aurait fait jaillir peu à peu, à la faveur de millions d'essais successifs, l'œil et la rétine admirables d'un vertébré. Pour comprendre, il faut admettre l'existence d'une activité interne dirigée vers un but défini. Les variations accidentelles insensibles auxquelles Darwin conférait une telle importance ne dépassent jamais une limite bien étroite. Des variétés d'une même espèce peuvent se produire, non pas des espèces distinctes. A un moment, toujours, un fossé infranchissable creuse la frontière. On a admis des variations brusques; celles-ci sont exceptionnelles et n'ont pas été observées, comme nous le dirons tout à l'heure, en dehors d'une famille végétale nettement définie. Quant à la composition mécanique entre les forces extérieures et les forces internes, des modifications de surface, — volume de l'animal, teinte des téguments, vigueur corporelle,

— sont seules susceptibles de sortir de pareille influence. Les formes générales et la constitution intime de l'être n'en sont point affectées.

On nous permettra à ce propos une comparaison. La doctrine de l'évolution nous semble l'analogue sur un autre terrain des éléments d'hygiène introduits dans la morale. Le principe même de développement des êtres vivants, comme le principe de la morale, doivent être cherchés ailleurs et plus haut.

Restons dans le domaine biologique. Quelles particularités curieuses que celles qui signalent le développement de la faune souterraine. C'est une notion scientifique définitivement acquise que l'influence du milieu sur les modifications organiques. L'exemple des espèces animales qui perdent leur faculté visuelle dans l'obscurité et assistent à l'atrophie progressive de leur ganglion et du nerf optique, cet exemple est maintes fois invoqué. Ce que l'on sait moins, c'est que, d'une part, l'absence complète d'organes visuels n'empêche pas les insectes les plus aveugles de demeurer sensibles à la lumière et, d'autre part, que le retour au grand jour est suivi de la restauration des organes visuels disparus.

M: Martel[1] nous conte que l'approche d'un

1. Martel, *L'Évolution souterraine*. Flammarion, édit. Biblioth. de Philosophie contemp., 1908, p. 252.

flambeau met en fuite les insectes atteints de la cécité la plus absolue; la lueur du magnésium provoque la panique et la déroute affolée de toutes les bestioles qui habitent les cavernes profondes. Il semble qu'en pareille occurrence, une suppléance fonctionnelle s'établit chez ces petits êtres et que les nerfs tactiles, voire une sensibilité vague des tissus, deviennent susceptibles d'être affectés par les impressions visuelles.

Les animaux aveugles voient la lumière, tout en étant dépourvus d'organes visuels; voilà le premier fait. Le second, que nous empruntons également à M. Martel, est encore plus intéressant[1] : la vue perdue peut être récupérée, si les animaux aveugles sont déposés au grand jour. En 1896, le P. E. Blanchard affirmait déjà la chose[2]. « Peu à peu, disait-il, le nerf optique, le rouge rétinien se reconstituent et au bout d'une ou deux générations, la faculté de voir revient complètement. » Les protées (expériences de Viré dans le laboratoire de Milne-Edwards), malgré leur œil atrophié et recouvert d'un tégument, recouvrent en quelques mois une légère repigmentation tachetée; les crustacés dépourvus de l'œil entier, privés du nerf et du lobe optique, montrent de légères taches noirâtres, indice de la réapparition prochaine du pigment visuel normal.

1. *L'Évolution souterraine*, 282.
2. *Acad. des Sciences*, 6 juillet.

La conséquence d'un pareil fait, au point de vue de la biologie générale, est de toute importance. Un individu n'ayant jamais vu clair, dont la substance depuis des milliers d'années n'a pas été différenciée par la formation d'organes visuels, est cependant capable de recouvrer complètement la vision. S'il n'y parvient pas lui-même, il transmettra cette aptitude à ses descendants. « Malgré des siècles, dit M. Martel, d'adaptation régressive d'individu en individu, le principe de la faculté visuelle n'a point été tué ; sa transmissibilité s'est maintenue occulte, latente, enfermée dans l'essence de l'espèce, d'où elle rejaillira sous l'étincelle du jour rendu. »

L'animal semble donc, dans ses modifications organiques, obéir à une direction double ; l'une lui est imprimée par sa substance matérielle, c'est celle qui se trouve produite par les conditions de milieu. L'autre direction est attachée à l'essence même de l'être, à la poussée intérieure qui lui assure ses particularités, ses différenciations de contexture générale et sa place définie entre les espèces. On se moque de la force vitale : supprimez-la, vous ne comprenez plus. Cette force vitale est l'élan originel qui jette un être dans sa voie de développement et l'arrête une fois que le terme de croissance a été atteint. Pour en revenir à notre exemple de tout à l'heure, un double élément entre en jeu : la matière et la force. La matière laisse

supprimer l'œil dans l'obscurité; la force le ressuscite, dès que le grand jour reparaît.

Nous sommes loin du monisme de Haeckel qui fait de la matière et de l'énergie une substance unique (monisme). Ayant discuté plus haut les faiblesses de cette doctrine, nous admettons sans réserve la formule de M. Martel : « Le principe, essence ou force vitale, capable de conserver et de transmettre, par l'atavisme, certaines aptitudes, à travers et même malgré l'individu, est la force qui se sert du milieu pour conduire l'évolution. »

Peu nous importe le désaccord de cette formule avec les idées admises. L'échafaudage des notions actuelles pêche souvent par la base; trop d'hypothèses à vues courtes sont imposées à titre de vérités définitives. Dès que la science ne permet pas de placer son dernier mot, il importe, en fait d'hypothèses, d'opter pour celles qui sont inspirées par la vision la plus large, la mise en comparaison du plus grand nombre de rapports, et aussi la connaissance des répercussions sociales que, mises au service des institutions et des mœurs, ces hypothèses sont susceptibles de développer.

Malheureusement, jamais les idées fausses ne se sont entourées comme aujourd'hui d'un appareil de science, une science tronquée, incertaine, aventureuse, dans l'espoir d'imposer aux esprits crédules et non prévenus, à la façon de dogmes

indiscutables, l'adoption d'hypothèses intéressées. On s'obstine à nous informer très exactement, et des ouvrages populaires illustrés en font foi, des débuts de la vie sur le globe. Or, le problème demeure insoluble (1). Les sédiments primitifs enfermés dans les couches profondes de la croûte terrestre ont été exposés à des températures trop hautes pour conserver leur structure originelle. Tout cela a été fondu, transformé, et si des particules vivantes occupaient les sédiments primitifs, elles ont, comme le reste, subi la métamorphose régressive en minéraux cristallisés, éléments des roches granitoïdes où toute trace d'organisation vivante a disparu. M. Leduc (de Nantes) se flattait, nous l'avons dit plus haut, d'avoir réalisé la production artificielle de cellules vivantes. Il oubliait de nous dire que la condition d'expérience qui nous assure les plus beaux échantillons de ces formations, soi-disant vivantes, était l'exposition dans l'étuve à vapeur sous pression. A 120°, phénomène admirable, la vie s'épanouissait dans toute sa luxuriance. Créer de la vie à des températures qui amènent infailliblement la mort, c'était en effet une révolution dans la science. M. Leduc parlait avec dédain de Pasteur; il en avait le droit. Jamais Pasteur n'eût exposé, comme M. Leduc l'avait fait, le résultat de ses recherches et l'image

1. Charles Depéret, correspondant de l'Institut, *Les Transformations du monde animal*. Flammarion, édit. 1908.

de ses plantes artificielles, aux vitrines d'un journal politique. Et les recherches de Pasteur avaient au moins cela pour elles d'être d'accord avec le monde des choses sérieuses.

M. Depéret nous avoue, dans sa langue tranquille, que le problème de la vie « a défié jusqu'aujourd'hui les efforts de tous les biologistes. » La même sincérité d'accent souligne les objections que la paléontologie permet d'opposer aux transformations du monde animal.

Où a-t-on vu que les procédés de transformation lente aient été suivis des résultats invoqués par Haeckel? On n'a jamais observé que des modifications très secondaires dans les caractères des familles; jamais on n'a noté de changement qui aboutît à une différenciation fondamentale. Quant aux variations brusques, qui auraient pour effet la transformation soudaine des individus, il s'agit dans l'espèce « d'une simple hypothèse théorique, dépourvue de toute sanction de fait véritablement démonstrative » (p. 281). Tout au plus si, sur certains végétaux actuels, on a pu obtenir de ces formations monstrueuses qui diffèrent du type originel et se reproduisent ensuite dans le sens des caractères nouveaux qu'ils viennent d'acquérir (Oenothera Lamarckiana). Quant à la cause profonde de ces variations brusques, elle reste inconnue (p. 283) et les explications fournies demeurent absolument conjecturales (blessures de l'embryon, piqûres

d'insectes, action de champignons parasites).

Obscure, la raison qui commande le développement en dehors du type primitif; tout aussi trouble, le motif qui amène l'extinction des espèces. Des groupes entiers : *trilobites, ammonites*, etc.. ont complètement disparu, sans qu'on sache pourquoi. Tellement que nombre de paléontologistes, dans l'incapacité de comprendre, invoquent le concours d'une *force inconnue* d'ordre intérieur, qui n'assurerait à chaque groupe, à son origine, qu'une certaine quantité de sève dont l'épuisement apparaîtrait à une époque fatale.

Voilà de quoi confondre les superbes affirmations de Darwin, de Haeckel et de toute leur suite de biologistes fantaisistes dont les ouvrages sont édités en formats populaires, à l'usage des écoles publiques. Ce n'est pas tout. Jadis, il y a une vingtaine d'années, on nous affirmait que dans la lutte pour la vie ce sont les êtres les mieux doués qui résistent et reproduisent dans leur descendance la supériorité des attributs qui leur avaient été conférés. C'était là un article de foi du catéchisme darwinien. Tout cela n'est plus vrai aujourd'hui. C'est alors que les espèces d'un groupe ont acquis leur maximum de puissance qu'elles sont le plus près de disparaître. « Toute évolution en apparence progressive, toute adaptation nouvelle sont un danger de plus pour la survivance du type » (p. 243).

Un être parfait ne se transforme pas en un autre plus parfait. Il se contente de disparaître tout simplement. Dans nos écoles, on enseigne le contraire. Ce n'est pas seulement l'histoire qui est déformée, c'est encore la science. Et pour que toutes ces mutilations de la vérité soient répandues à profusion par des maîtres dociles, on augmente le budget de l'instruction publique. Cela s'appelle semer de lumières la route du progrès.

Pour réagir, une lutte de tous les instants s'impose. Les hypothèses non combattues deviennent aisément des vérités. Il suffit qu'un élément passionnel s'y introduise. Du coup, l'interprétation de la veille, pour un groupe de fervents, se transforme en article de foi. Défense d'en douter; il faut saluer chapeau bas. Il y a quelques raisons, dites-vous, qui interdisent une adhésion formelle : qu'on les taise. Il est des faits soi-disant positifs, qu'il convient d'accepter comme parole d'Évangile. Ils sont inexacts : tant pis ! La fidélité à une cause se traduit par l'ardeur qu'on apporte à y faire entrer de force les vérités réfractaires. Certaines sciences possèdent le privilège particulier de ne pouvoir rester impartiales.

Telles les questions sur l'origine de l'homme et son ancienneté sur la terre. En 1867, l'abbé Bourgeois, ramassant en plein terrain tertiaire des silex grossièrement taillés, conclut à l'existence de

'homme tertiaire. L'induction était téméraire ; la nain de l'homme ne se décelait nullement à la forme très irrégulière de ces cailloux. Il était plus simple d'invoquer les conditions de température et d'humidité. Elles avaient dû se combiner maintes fois, de manière à produire, sur du silex fraîchement éboulé de la carrière, des échantillons parfaitement superposables. Tout cela ne faisait pas l'affaire de Gabriel de Mortillet. Il cherchait un précurseur anthropoïde à l'homme. Il le trouva dans le tailleur de silex. Et l'anthropopithèque naquit au monde. On ne mettait au jour aucun vestige d'un pareil animal, nul débris paléontologique n'autorisait la probabilité de son existence. Ces lacunes n'arrêtaient pas le feu sacré de M. de Mortillet. Il lui fallait son anthropopithèque ; ses convictions extra-scientifiques lui imposaient cette découverte, et la galerie d'applaudir. Dans l'intimité, pourtant, notre homme mettait une sourdine à ses affirmations. « Quand on lui demandait, nous conte M. de Lapparent, quel usage aurait bien pu faire de ces petits cailloux un animal qui, à coup sûr, ne pratiquait ni l'agriculture, ni aucune autre industrie, le savant anthropologiste répondait gravement « : C'était pour se gratter quand les puces l'ennuyaient [1]. »

1. *Les silex taillés et l'ancienneté de l'homme*, par A. de Lapparent, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences, Bloud, édit., 1908, p. 22.

En Belgique, M. Rutot s'est montré digne émule de M. de Mortillet. Dans de vastes gisements de silex, le conservateur du Musée royal de Bruxelles avait isolé des spécimens d'outils très nettement affectés, annonçait-il, à des buts industriels définis, tels que le raclage ou le grattage. Comme ces instruments rudimentaires avaient été extraits à l'extrême base des terrains quaternaires, la preuve cette fois était définitivement faite. L'anthropopithèque de M. de Mortillet était démontré. Sa vie, malheureusement, ne jouit que d'une durée éphémère.

Dans les carrières crayeuses de Mantes, on trouva des outils en tous points pareils. Toutes les formes qualifiées d'éolitiques par M. Rutot s'alignaient au complet : percuteurs, racloirs, retouchoirs, pierres à encoches. Il n'y avait qu'une ombre au tableau. La fabrication du béton, telle qu'elle est organisée à Mantes, réalisait tous les jours la taille de ces outils préhistoriques. Adhérents à la craie, les rognons de silex s'en détachaient dans les cuves de préparation et s'agitaient furieusement dans le hasard des chocs. C'était la répétition industrielle d'un phénomène qui s'était maintes fois opéré aux époques préhistoriques : au cours des époques quaternaires, lors des crues des eaux, cailloux et silex roulaient dans le bouillonnement des torrents, se polissaient, amincissaient leurs arêtes, s'appointaient

par eux-mêmes, dans la fureur des chocs, sans que jamais aucune main humaine eût présidé à ce travail.

Tout cela rappelle un peu la *Grammaire* de Labiche. Un antiquaire déterre, dans un coin du jardin, un fragment d'un vase domestique qu'il baptise du nom d'urne lacrymatoire. Urne lacrymatoire et instruments éolitiques, les deux se valent. Une différence, pourtant, les sépare.

La *Grammaire* se joue au Palais-Royal et nos anthropologistes communiquent leurs mémoires ailleurs. Et puis, disons-le à la décharge de nos programmes scolaires : l'œuvre de Labiche n'y figure pas. MM. de Mortillet et Rutot sont des savants. C'est sérieux, ce qu'ils font. Il convient donc, au plus tôt, que l'étude de la géologie et la question des origines de l'homme soient enseignées dans les écoles et suivant les thèses éminemment scientifiques de ces deux maîtres de l'anthropologie. A moins qu'on admette la conclusion de M. de Lapparent.

« Nous avons voulu, écrit-il, mettre les bons esprits en garde contre les excès d'une école qui, sous l'influence de sa passion, a montré beaucoup trop d'empressement à admettre des choses dont la preuve définitive n'était nullement acquise. »

L'histoire des silex tertiaires rentre dans un chapitre de comédie ; les études sur les hommes fossiles ne sont guère plus sérieuses.

## Les hommes fossiles.

Il y a quelques mois me tombait entre les mains une sorte d'encyclopédie recommandée par la « Ligue française de l'Enseignement. » De nombreuses pages sont consacrées à l'origine des espèces. Le chapitre des hommes fossiles y est traité dans les idées du jour et des illustrations tracées d'une main malhabile et convaincue appuient de leur autorité les pages affirmatives du texte. On y voit des êtres poilus dont le front fuyant surmonté des yeux ronds encadrés d'arcades sourcilières énormes ; une mâchoire proéminente s'ouvre sous des narines écrasées et béantes ; quant au menton, il n'y en a pas ; la bouche, disons mieux, la gueule se continue directement en arrière avec les lignes du cou. « Notre premier ancêtre », explique la légende qui souligne ce dessin farouche. Très bien ; nous voilà renseignés. Pareil langage fait revivre les fantaisies anthropologiques de feu M. de Mortillet. La figure nous représente le type du *Neanderthal*, espèce demi-simiesque qui précéda sur la terre l'apparition de l'homme.

Nous ne voudrions pas faire de peine à « la Ligue française de l'enseignement » ; quand même, et bien que le besoin de répandre la vérité ne

semble pas le plus pressant de ses soucis, conviendrait-il qu'elle se tînt un peu mieux au courant. Les recherches de Hugo Obermaier[1] ont ruiné dans ses bases le roman de M. de Mortillet. On sait aujourd'hui que l'anthropologiste français, entre l'expression des réalités et le fruit de son imagination, n'établissait pas une différence nettement accentuée. Toute affirmation lui était légère, pourvu qu'elle contentât sa manie. Il lui fallait des ancêtres simiesques à l'homme ; il les créa.

L'enquête de Hugo Obermaier a établi la rare complaisance qui a procédé à ces déformations de la vérité. Trois trouvailles avaient inspiré la description de M. de Mortillet ; les crânes et ossements de Cannstatt, de Néanderthal, d'Eguisheim. Or les fouilles de Cannstatt (petite localité près de Stüttgart), pratiquées dès 1700, à côté des débris d'espèces animales disparues (ours, éléphants, hyènes quaternaires), n'avaient enregistré la découverte d'aucun être humain. En 1812, Cuvier ne connaissait de Cannstatt qu'une mâchoire humaine. C'est seulement en 1835, *cent trente-cinq ans* après les fouilles, qu'il est fait mention pour la première fois d'un crâne. Celui-ci, on ne sait comment, avait été déposé dans une vitrine du musée de Stüttgart, à côté des ossements de Cannstatt. Ce simple voisinage, tout fortuit, suffit

1. De Lapparent, *Les silex taillés et l'ancienneté de l'homme*, Bloud, édit., p. 63.

à M. de Mortillet. Il déclara avoir trouvé l'homme fossile et chacun de s'exclamer. Depuis longtemps, aucune découverte de cette importance n'avait remué le monde savant. Un des traits de notre époque est cet applaudissement frénétique qui salue des affirmations tapageuses exposées avec solennité.

Restons polis; ne disons pas le même cabotinage scientifique, mais une légèreté égale anime les conclusions sur le squelette du Néanderthal (près de Dusseldorf). Ces ossements, extraits du limon d'une caverne, n'étaient accompagnés d'aucun débris paléontologique qui eût permis de les dater. On se demande si, dans l'espèce, il ne s'agissait pas simplement, plutôt même que d'une sépulture, d'un cadavre flotté qui était venu échouer là.

Mais le crâne d'Eguisheim, près Colmar? Car il y a encore le crâne d'Eguisheim, et de Mortillet lui décerne une place d'honneur. Hélas! il appartenait presque à la période historique. Un crâne semblable a été trouvé tout à côté par M. Gutman, et Schwable les attribue tous deux à une petite race datant de la pierre polie, dont plusieurs tombeaux ont été mis à jour dans le voisinage.

« L'objet que l'on choisit pour type en histoire naturelle, dit fort bien M. de Lapparent, ne doit jamais rien présenter de suspect et l'exacte définition du gisement qui le renferme est bien la

moindre chose qu'on ait le droit d'exiger[1]. » Des données contestables ne doivent pas être introduites dans un enseignement scientifique. Sous prétexte de connaissances positives, il n'est point permis de bourrer un cerveau de notions fausses. « La ligue française de l'Enseignement », rien de plus justifié que son titre ; seulement, avant de recommander les livres des autres, elle ferait peut-être mieux de répandre l'instruction parmi certains de ses propres membres. Il est vrai qu'elle pourrait nous opposer le fameux *Pithecantropus erectus* de l'île de Java. Parlons-en un peu, un fragment de la calotte cranienne, un fémur et une molaire, c'est à quoi se borne la trouvaille. Elle est maigre, d'autant que le fémur, ayant été déterré à quelques mètres de distance du fragment cranien, rien ne prouve qu'il ait appartenu au même individu, et si la provenance commune est démontrée on se demandera ce que signifie ce bourgeonnement osseux en termes scientifiques, cette exostose qui fait saillie sur la longueur de la diaphyse fémorale ? Ne s'agirait-il pas d'un malade, d'une façon d'innocent qui aurait erré au milieu d'individus plus développés que lui ? D'autant que cette découverte est restée unique et que la nature du terrain vient d'être identifiée, d'où ces débris ont été extraits. Il s'agit de couches

1. De Lapparent, *Les silex taillés et l'ancienneté de l'homme*, p. 63.

terrestres relativement récentes (terrains quaternaires).

La preuve des hommes fossiles, différents par des caractères décisifs de l'homme actuel, cette preuve n'est point faite.

Ajoutons que depuis l'organisation des civilisations primitives, l'intelligence de l'homme n'a point progressé. Ses connaissances se sont étendues, ce qui est autre chose. Mais son aptitude à concevoir, à combiner à l'aide des notions et des instruments qui sont à sa portée, des formes de pensée et des modes d'activité imprévus, en quoi cette faculté s'est-elle développée au cours des âges? Laissons de côté, si vous le voulez bien, le maniement des idées dont au reste l'absence de documents ne nous permet guère de discuter avant les origines relativement récentes de la civilisation grecque. Remontons plus haut; enfonçons-nous dans les ténèbres de la préhistoire. A l'époque où les premiers hommes commençaient à couvrir le globe, quel est le cerveau génial qui découvrit la fabrication du feu? Faire servir l'étincelle jaillie entre deux pierres à la combustion du bois, cela n'a l'air de rien, et pourtant, dans cette opération élémentaire, entre le procédé mental qui est à la racine de toute grande découverte : un rapport établi entre deux phénomènes étrangers l'un à l'autre; d'une part, l'étincelle éphémère; de l'autre, la

propriété inflammable du bois sec. Remy de Gourmont[1] a été bien inspiré de rappeler cet effort surhumain de nos premiers ancêtres, ces Newtons et ces Pasteurs dont le nom est enseveli dans la poussière des siècles fabuleux.

« Une autre invention, prodigieuse en même temps que de grande utilité pratique, date, ajoute le même auteur, des mêmes siècles obscurs : l'aiguille. Elle est toute pareille à la nôtre, avec un chas, et très fine, mais en os. L'aiguille suppose la couture, la couture suppose le revêtement, au moins de peau, ou la tente ; elle suppose aussi le fil, très mince lanière de cuir ou de fibres végétales. Considérons tout ce qu'il y a d'admirable dans ces faits sur lesquels on ne nous a jamais enseigné à réfléchir. » La machine à coudre a excité l'étonnement de la femme contemporaine : « mais quel ne dut pas être l'émoi des femmes de l'époque préhistorique de la *Madelaine* quand elles se virent maîtresses de joindre solidement, en quelques heures de travail, deux peaux d'ours ou d'ajuster pour les chasseurs de la tribu d'étroites jambières. »

Et la poterie, cette utilisation de l'argile façonnée en objet creux qui retienne l'eau? Le rapport signalé par Newton entre la pomme qui tombe et l'attraction terrestre, la relation que Pasteur a découverte entre le microbe pathogène et la maladie infec-

1. Rémy de Gourmont, *Promenades philosophiques*. Paris, Société du Mercure de France, XXVI, rue de Condé, MCMVIII.

tieuse procèdent d'un travail intellectuel de même ordre que celui qui approprie à un usage désiré, je veux dire le besoin de retenir un liquide, qui approprie à cet usage le pétrissage et la cuisson d'une matière telle que l'argile, qu'aucune propriété apparente ne semblait réserver à pareil emploi.

Les termes de progrès et d'évolution ne sont guère que des miroirs à alouettes disposés dans la plaine. Avant de s'y mirer, il convient d'observer l'ordonnance des cultures voisines, j'entends les réalités terre à terre. Un plant de choux, sans doute, cela ne prête matière ni à exaltation, ni à formules d'éloquence ; mais c'est un plant de choux tout de même, sur la nature duquel l'assentiment est unanime, tandis que les facettes du miroir ne reflètent que des images déformées et brillantes dont les contours précis nous échappent.

Ces preuves du génie qui animait nos ancêtres préhistoriques témoignent, pour Remy de Gourmont, d'une Loi de constance intellectuelle qui s'est fait jour dès l'apparition des premiers hommes sur la terre. Nous n'avons rien à reprendre à une conception de cet ordre. Déjà nous avons cité l'opinion de M. Bergson [1] : « Comment ne pas être frappé du fait que l'homme est capable d'apprendre n'importe quel exercice, d'acquérir n'importe quelle

1. Bergson, *L'Évolution créatrice*, Alcan, édit., 1906, p. 285.

habitude motrice, alors que la faculté de combiner des mouvements nouveaux est strictement limitée chez l'animal le mieux doué, même le singe? La caractéristique de l'homme est là. »

Nous ne nous arrêterons pas aux différences de capacité signalées entre les boîtes craniennes des hommes préhistoriques et celles des modernes. Tout cela ne porte que sur de rares exemples, appartenant à des races de taille exiguë ou ne repose que sur des particularités de détail qu'il n'est point rare de retrouver chez nos contemporains (crânes du Néanderthal, de Cro-Magnon, etc.). L'intelligence vive, voire géniale, de certains êtres, dès la première apparition des groupes humains sur la terre, une telle supériorité s'affirme par les découvertes merveilleuses de quelques-uns de nos ancêtres préhistoriques.

CHAPITRE V

# LA NATURE DE LA MATIÈRE

L'évolution des espèces animales vers des types de plus en plus perfectionnés, demeure une hypothèse sans vérification possible. Mais chaque espèce est constituée par un agrégat d'éléments matériels et ceux-ci sont régis par les lois de formation et de régression de la matière.

Qu'est-ce donc que cette matière dont chacun parle et que nul ne connaît?

Le Dr G. Le Bon nous fournit[1] une conception séduisante et originale. Les corps sont constitués par une réunion d'atomes composés chacun d'un agrégat de particules en rotation. C'est la rapidité du mouvement de rotation de ces éléments primordiaux qui détermine la rigidité de la matière. Tous les fluides animés d'une grande vitesse

1. *L'évolution des forces*, par le docteur Gustave Le Bon. Paris, Ernest Flammarion.

acquièrent une consistance incroyable. Une colonne liquide de 2 centimètres de diamètre tombant à travers un tube d'une hauteur de 500 mètres ne peut être entamée par un coup de sabre. La vitesse de la colonne liquide serait-elle suffisante, un boulet de canon ne la traverserait pas. Donnons au jet d'eau la forme d'un tourbillon, nous aurons l'image des particules de la matière et l'explication probable de sa rigidité.

Ces mouvements tourbillonnaires se trouveraient-ils arrêtés, c'est le phénomène inverse qui se produirait. La matière s'évanouirait et s'évaporerait en retournant à l'éther. Or, ce phénomène se produirait à une certaine période de la vieillesse des globes. Les atomes terrestres, après avoir rayonné pendant des millions de siècles sous forme de chaleur, de lumière, de forces électriques diverses, verraient se dissiper peu à peu leur pouvoir de rayonnement. La vitesse de rotation de leurs éléments serait réduite et leur stabilité perdue. Peu à peu la désagrégation s'opérerait, d'abord progressive, puis subite. Et ce serait le retour instantané à l'éther primordial.

Les mêmes transformations atteignent sans doute le nombre infini des mondes qui remplissent la voûte étoilée. L'astronomie moderne évalue à plus de quatre cent millions le chiffre des astres accessibles à nos moyens d'investigation. Et ce chiffre, ne tenant pas compte des mondes invisibles,

demeure au-dessous de la vérité. Ces astres ne sont pas apparus dans les mêmes temps; l'analyse spectrale les montre à des âges très divers d'évolution. Les uns commencent, les autres finissent et les nébuleuses aux formes incertaines représentent peut-être les derniers vestiges de mondes qui vont s'évanouir dans le néant.

Voilà de grandioses hypothèses; il faut remonter à Pascal pour être remué à l'accent qui pénètre de tels abîmes : « Tout ce monde visible n'est qu'un trait imperceptible dans l'ample sein de la nature... C'est une sphère infinie dont le centre est partout, la circonférence nulle part. » Et sur l'homme : « Qu'est-ce que l'homme dans la nature? Un néant à l'égard de l'infini, un tout à l'égard du néant! Un milieu entre rien et tout. Infiniment éloigné de comprendre les extrêmes, la fin des choses et leur principe sont pour lui invinciblement cachés dans un secret impénétrable ; également incapable de voir le néant d'où il est sorti et l'infini où il est englouti. »

M. G. Le Bon dit des choses analogues, mais quelque peu moins bien. La science pénétrera-t-elle un jour dans les gouffres mystérieux où se dérobent les derniers éléments des choses? Toute découverte ne fait que reculer le problème, la plaine des inconnues s'étend démesurément. Une double immensité écrase le savant : l'immensité des mondes et celle de son ignorance. Sans doute,

comme l'affirme M. Le Bon, il doit fuir les explications surnaturelles. La science n'est pas un temple; elle élucide les causes secondes, le tour des croyances n'a rien à faire avec les constatations objectives du chercheur.

Seulement quand M. Le Bon ajoute que les interprétations spiritualistes sont des mots vides de toute valeur, je l'arrête.

Le savant ne vit point que par le cerveau; il a des besoins de cœur, des aspirations vers un idéal de perfection et de justice. La science ne peut rien pour apaiser cette soif de l'âme. D'ailleurs, comment un mot dénué de sens aurait-il exercé une telle influence sur l'évolution des Sociétés? L'élévation des sentiments et les manifestations d'art, sous la poussée de ce simple mot, ont atteint les limites du sublime. Quand, allant à l'Hôtel-Dieu, je passe devant Notre-Dame, une admiration émue m'arrête, immobile. Ce n'est pas une notion vide de sens que celle qui a engendré de telles merveilles.

CHAPITRE VI

# L'AVENIR DE LA SCIENCE

La faillite d'une science qui prétendrait nous initier au mystère des causes premières n'a rien qui doive décourager. Tout le livre des causes secondes nous est ouvert et sur ce chapitre rien de légitime comme l'optimisme scientifique. En intitulant un de ses ouvrages *Essais optimistes*[1], un savant connu célèbre notre droit d'aspirer à un progrès scientifique qui dépassera toutes nos espérances. Sur ce terrain nous sommes d'accord. Où notre bonne volonte de suivre M. Metchnikoff prend fin, c'est à la lecture du chapitre philosophique. La vieille illusion de faire sortir la morale de la science refleurit en pages candides sous la plume convaincue de notre auteur. Sans doute, la science nous inculque des préceptes d'hygiène qui

1. Metchnikoff, 1 vol. in-8°, 435 p. Maloine, édit.

peuvent servir de base à certaines règles secondaires de morale; mais la science ne nous enseigne jamais la bonté active, le dévouement de tous les instants, l'esprit de sacrifice.

L'auteur nous parle quelque part de la voix de la conscience intime. Sous quelles influences héréditaires cette voix de la conscience intime se fait-elle entendre à nous lorsqu'elle parle d'abnégation et d'élans du cœur? Le jour où la science sera seule pour inspirer cette voix intérieure, il est fort à craindre qu'un sentiment unique dirige les aspirations de notre âme. Et ce sentiment, il ne sera pas difficile d'en démêler la nature. Ce sera toujours un mélange d'amour-propre diversement combiné avec les sollicitations de l'intérêt.

Sans doute l'homme, en tant que savant, peut demeurer un fort honnête homme, retenu dans le droit chemin moins par le frein que lui opposent ses convictions scientifiques que par sa nature calme qui répugne aux aventures et aux écarts. M. Metchnikoff a-t-il compté que par le monde tous les hommes ne jouissent pas de la vertu paisible, qui absorbe l'homme de laboratoire pendant des mois à la recherche d'un problème biologique? Et puis, il n'y a pas que l'homme isolé. Il faut compter avec l'homme vivant en société. Les groupements sociaux ne se réclament pas de la psychologie individuelle; ils appartiennent à la psychologie des foules auprès desquelles la raison

sèche n'a jamais prise. Une foule est un être de sentiment. Les notions élevées qui règlent les sentiments collectifs — j'entends les religions — ont seules fait jusqu'aujourd'hui leurs preuves d'efficacité dans le sens de la discipline consentie et de la résignation aux inégalités inévitables.

M. Metchnikoff annonce que les religions ont été incapables de guérir les maux qui affligent l'humanité. Il faudrait s'entendre. De quels maux parle ce bactériologiste? Si ce sont des maux physiques, soit encore! Mais les maladies morales, il ne les compte donc pas? Une âme qui souffre, un cœur dans la détresse, qui voit s'éteindre autour de lui toutes ses affections et crouler tous ses espoirs, à quelle autre source, sinon à ses croyances, a-t-il puisé, depuis des siècles, la consolation et le courage de vivre? Notre bactériologiste nous répondra que l'homme de laboratoire ignore ces dégoûts et ces peines. Les cobayes, au milieu desquels il passe ses jours, demeurent étrangers aux violentes secousses morales. Rien de plus exact. Malheureusement, l'homme ne vit pas dans des cages à cobayes; les souffrances physiques qu'il endure ne sont rien à côté des tortures morales qui peuvent fondre sur lui et dont notre savant ne semble posséder qu'un soupçon assez vague.

Un des domaines où l'investigation du cher-

cheur a poussé les tranchées les plus avancées est celui de l'électricité.

Avec nos contemporains[1], nous applaudissons à l'évolution future de cette forme d'énergie dont nous ignorons la nature intime. Dès maintenant, la traction à vapeur devrait être modifiée ; dans les régions où existent des forces hydrauliques, il sera avantageux de produire, même avec du charbon, dans une usine centrale de très grande puissance, l'énergie distribuée aux nombreux trains qui sillonnent les voies ferrées. Rien de primitif comme l'organisation actuelle. Des locomotives d'un rendement médiocre, d'un poids énorme, encombrantes et massives, consomment de la vapeur en pure perte pendant les arrêts, salissent, détériorent le matériel sous leur panache de fumée noire.

Demain, on transportera à travers l'espace et sans fil conducteur, l'énergie disponible dans les chutes d'eau et les marées. L'éther qui nous transmet en quantité énorme toute l'énergie que nous recevons du soleil, sera utilisé à la façon d'un fil conducteur géant. Des moteurs seront actionnés, des lampes électriques allumées dans des circuits sans communication matérielle avec les circuits primaires dont ils seront parfois très éloignés. On

1. L. Poincaré, *L'Électricité*. Paris, Ernest Flammarion, édit., 1907.

obtiendra l'énergie électrique d'une manière véritablement pratique, au moyen de l'énergie calorique ou chimique. Après la transformation du domaine industriel, la conquête du domaine rural. Les irrigations, les drainages s'opéreront au moyen des moteurs modernes. Les besognes serviles disparaîtront. « Quand la navette marchera toute seule, disait Aristote, on pourra peut-être supprimer l'esclave. » Ces temps semblent proches. Je veux dire que l'esclave qui travaille de ses mains n'aura plus à peiner dans le labour des champs ou les servitudes de l'usine. Ses mains seront libres, mais son cerveau que deviendra-t-il ?

Les neuf dixièmes de l'humanité, et ce chiffre semblerait très optimiste au regretté Tarde, les neuf dixièmes de l'humanité, incapables de penser par eux-mêmes, demeurent éternellement esclaves par le cerveau. Tous les progrès de la science ne prévaudront point contre cette infirmité de nature. Quelques sophistes ouvrent la voie ; la foule suit en troupeau. Son rôle est de servir. Quand ce n'est pas son bras qui se plie, c'est sa pensée. On lui donne aujourd'hui l'illusion de la liberté, en lâchant la bride à ses instincts.

Retourner à la brute n'implique pas un mouvement de liberté. Celui qui roule sur une pente dira-t-il qu'il est libre? Il appellera au secours,

tout simplement. Grisées par des formules fausses, les foules n'ont plus la force de jeter leur cri de détresse. Elles roulent et c'est pour elles une joie de rouler. Esclaves, elles le sont plus que jamais, Hier, par leurs muscles ; aujourd'hui, par leur cerveau. La science libérera les bras en opprimant les âmes. Ou plutôt des rhéteurs se serviront adroitement de la science pour asseoir des théories qui assureront leur domination sur le consentement des consciences aveuglées. Esclave, l'homme le sera toujours. Au point de vue moral, l'homme l'était hier, et cela valait mieux. Il n'est qu'une manière de marcher dans le droit chemin.

Les diversités de coutumes qui règlent la morale des différents peuples n'entament pas les quelques principes primordiaux qui sont à la racine de tous les groupements sociaux. « Ce que vous voulez que les autres fassent pour vous, faites-le pour eux » est une maxime éternellement vraie et qui ne souffre pas d'équivoque dans son application. L'homme moral est esclave de cette maxime et je ne sache pas que les cœurs droits en aient jamais éprouvé une entrave dans leur carrière.

Ce qui offusque, ce qui révolte, c'est la prétention d'apposer des œillères sur l'intelligence. On ne discipline pas les cerveaux sous la tyrannie de sophismes de circonstance. L'intelligence n'abdique pas son droit de critique ; elle accepte les acquisitions scientifiques, non la phraséologie des

rhéteurs. Les progrès de la science n'ont rien à voir avec les formules sociales ; celles-ci peuvent être pétries de la plus incroyable niaiserie aux époques, comme la nôtre, les plus tourmentées d'enfantements féconds.

M. Lucien Poincaré[1], grâce aux merveilles que nous promet l'électricité de demain, espère un rapprochement définitif des hommes dans une atmosphère de fraternité et de concorde. Les événements actuels laissent plutôt présager un avenir contraire : des luttes intestines de plus en plus violentes et, contre les majorités qui les oppriment, le redressement désespéré et féroce des faibles. Déjà Berthelot, à qui parfois, en dehors de la chimie, il échappait des parcelles de vérité, en faisait la triste constatation. « L'évolution morale des hommes, avouait-il, ne suit que de très loin leur évolution scientifique. »

On pourrait même ajouter : « Plus la science progresse, plus sont à craindre, en raison des tentations qu'elle multiplie et des perspectives d'ambitions qu'elle fait luire, les relâchements, les affaissements et toutes les abdications de conscience. » Nous ne sommes pas les premiers à parler de la sorte.

C'est là un danger que Bacon signalait il y a trois siècles.

1. *Loc. cit.*, p. 293.

CHAPITRE VII

## LES FAUSSES SCIENCES

D'ailleurs toutes les sciences ne progressent pas ; comme au moyen âge, nous avons les fausses sciences. De celles-ci, les unes s'organisent peu à peu en sciences assises, les autres se dissolvent comme nuées. Pour juger de ces fausses sciences, entrons dans l'esprit des savants d'autrefois. Deux médecins du XVIe siècle nous serviront de guides.

Valleriola et Massaria, médecins du XVIe siècle, étaient des esprits judicieux. Ils estimaient que les formes d'une jolie femme incitent plus à l'amour que la planète de Vénus. Cette constatation dûment vérifiée, ils ne s'arrêtèrent pas en si bon chemin. L'influence de Mars sur l'aversion, de Mercure sur l'imagination, de Jupiter sur les forces naturelles, de Saturne sur la force retenante, leur sembla quasiment problématique. Ils

n'admirent pas davantage l'action du soleil sur la force vitale et de la lune sur la force végétative, en quoi leur scepticisme les servait assez mal. Le soleil, par la chaleur qu'il nous envoie, est le régulateur de la vie ; rien ne nous assure que la lune, qui concourt avec le soleil à produire les marées océaniques, n'agit pas sur les marées atmosphériques et ne contribue pas aux variations des temps. Quant aux planètes « leur distance est si grande par rapport à leur masse, elles nous tendent un angle visuel si faible, qu'il est bien difficile d'admettre qu'une quantité appréciable d'énergie, sous quelque forme que ce soit, puisse être échangée entre elles et nous [1] ». L'astrologie du moyen âge apparaît donc à la manière d'une généralisation hâtive ; d'une ou deux influences astrales très réelles, elle avait conclu à l'action de toutes les autres. Un beau roman était sorti de cette conception imaginative. Valleriola et Massaria lui refusèrent leur adhésion ; pourtant, Dieu sait s'ils nourrissaient un cerveau aventureux. « Mieux vaut rester avec les anciens dans les ténèbres que faire preuve de sagacité avec les modernes », écrivait Valleriola à Joubert. Rappelons que ce dernier, professeur à Montpellier, mettait en doute l'horreur du vide comme cause de l'attraction des humeurs dans les mouvements nutri-

1. Ed. Bouty, *La Vérité scientifique*. Biblioth. de Philos. Scient. Flammarion, édit., 1908.

tifs. Valleriola et Massaria étaient des têtes sages et circonspectes; s'ils ne croyaient pas à l'astrologie, vraiment ce devait être une science déjà bien malade de leur temps.

En d'autres matières, ils suivaient docilement le courant du siècle. Je ne sais s'ils eussent montré le courage de s'asseoir à treize à table ou de tenter une opération le vendredi. Il faut se méfier de pareils tempéraments. Rien de timide comme cette sorte d'esprits. Ils crient avec véhémence, mais de concert avec les autres. Seuls, ils se révèlent très empêchés et voient toujours de mauvais œil ceux qui refusent de bêler avec le troupeau. Que pensaient-ils de la chiromancie? Les lignes de la main apprennent, à qui les étudie, au moins la nature des occupations professionnelles du sujet. Il y a des callosités, des excoriations, des taches qui mettent sur la voie. Si l'avenir ne peut être prédit du fait de cet examen, le présent est éclairé en bien des sens. Plus certaine est la graphologie. Au même titre qu'un geste spontané, si elle n'a pas subi une déformation réfléchie, l'écriture ouvre jour sur le caractère, le degré de culture, les formes de sensibilité. On se trompe sur la signification des détails, mais le dessin des grandes lignes est souvent définitif.

L'interprétation des songes a fourni matière à des dissertations copieuses et profondes. Il y a

une vingtaine d'années, Caro consacrait une étude éloquente à la *Responsabilité dans le rêve* [1]. « L'habitude morale, assurait-il, se peint assez exactement dans l'innocence relative ou les troubles extrêmes du rêve. » Ici, il y aurait fort à redire. Le philosophe, du reste, n'insiste pas. Au-dessous de la nature morale du plus parfait honnête homme, de l'esprit le plus élevé, il y a place pour une autre nature très différente, disciplinée et domptée à l'état de veille, mais dont les tendances animales, débridées pendant le sommeil, s'échappent tumultueusement dans l'inspiration de rêves imprévus. La partie inconsciente du cerveau entre en mouvement et, vraiment, ce serait pousser la sévérité un peu loin que d'en tenir rigueur au dormeur. Caro rappelle à ce propos les douleurs et la confusion de saint Augustin ; alors qu'il se croyait délivré de toutes ses impulsions instinctives, le grand évêque voyait soudain surgir son ancienne nature, dans le désordre et l'anarchie du rêve. En fait, l'étude des songes peut renseigner sur les impressions inconscientes du sujet; sa moralité est hors de cause. Quant à la soi-disant valeur prophétique des rêves, les anciens eussent été mieux inspirés d'y voir tout de suite le jeu de coïncidences plus ou moins fortuites.

Entre les différentes visions qu'évoque un rêve,

1. Caro, *Mélanges et portraits*. Hachette, édit., 1888, tome I, p. 200.

il eût été extraordinaire de n'en jamais rencontrer une qui correspondît à une réalité ultérieure possible.

Et l'opinion de Valleriola et de Massaria sur ces graves sujets? N'oublions pas qu'ils étaient qualifiés de grands hommes. Professeurs, l'un à Padoue, l'autre à Turin, la jeunesse accueillait leurs paroles avec le respect dû aux oracles. Cette admiration ne se trompait pas d'objet. Nos maîtres avaient sinon la fermeté de caractère, au moins l'obstination d'intelligence qui, à force de ténacité, fait presque croire à de la grandeur d'âme. « Il vaut mieux avoir tort avec Galien que raison avec les modernes », clamaient-ils du haut de leurs chaires. Et les trépignements d'enthousiasme de saluer cette profession de foi. Misonéique ou snob, il est très malaisé, non pas seulement à la jeunesse, mais même à l'âge mûr, de ne pas épouser l'une ou l'autre de ces tendances.

Valleriola et Massaria rejetaient les notions neuves au nom de la raison. Le même tour d'esprit les aurait précipités dans toutes les billevesées si le milieu se fût déclaré pour elles. La raison n'est jamais à bout d'arguments pour faire agréer toutes les sottises et toutes les abdications de caractère. Aux ambitions mesquines, elle conseille avant tout de suivre le mouvement. Quand on suit le mouvement, on est aisément chargé d'hon-

neurs. Et pour beaucoup, c'est le but unique et le seul enviable. Nos deux professeurs n'en ont jamais connu d'autre.

Les fausses sciences ne disparaissent qu'après avoir donné naissance à d'autres tentatives tout aussi chimériques. Une des constructions modernes édifiées avec le plus de tapage et qui s'est effondrée presque aussitôt est la psycho-physique. Sa chute a été préparée par la tournure mentale de ceux même qui s'étaient attelés à la tâche.

Un des caractères de notre époque est en effet de prétendre expliquer les causes les plus obscures par des effets élémentaires. On intervertit l'ordre des dépendances réelles. Cela s'appelle placer la charrue avant les bœufs. Un timide rougit : il est timide parce que ses joues se colorent[1] ; un homme en colère rougit : sa fureur est commandée par ses réactions vaso-motrices périphériques. Le médecin danois Lange a, le premier, proposé cette explication simpliste des émotions ; en France, Ribot, Dumas se sont engagés dans la même voie. Nous avons appris que la satisfaction du paraly-

1. C'est ainsi qu'en médecine on a rattaché les crises d'éclampsie à l'hypertension artérielle, alors que cette hypertension n'est qu'un effet de l'éclampsie elle-même. Faut-il encore citer l'exemple de la trépanation chez les idiots ? On fait sauter un volet de la boîte crânienne dans l'espoir de développer l'intelligence. Tous ces essais procèdent d'un même vice de raisonnement initial : prendre les effets pour des causes.

tique général était attachée à la vascularisation plus active de ses méninges. Mais les ivrognes qui ont le vin triste? Ils ont bien aussi une vascularisation plus active de leurs méninges. Il y a une dizaine d'années, au moment du premier enthousiasme, on allait même plus loin. Ni les contradictions, ni le superficiel des constatations n'arrêtaient les chercheurs. On nous racontait, avec documentation effroyable à l'appui, pourquoi Zola, de par ses protubérances craniennes et le fonctionnement particulier de ses organes, avait accouché de trente volumes et s'était laissé prendre à l'attrait des développements scatologiques. Incapable de faire penser ses personnages, du moins les envoyait-il se livrer à leurs fonctions naturelles avec la sérénité de l'instinct satisfait.

A la Sorbonne, un laboratoire fut installé. Nous apprenons aujourd'hui qu'il n'eut qu'un succès d'estime. Son principal représentant [1], « M. Alfred Binet, après avoir tenté d'y réunir quelques élèves, ne parvint guère à y maintenir que des secrétaires. » Preuve que le bon sens, au moins de l'élite, finit toujours par reprendre ses droits. Chacun s'est étonné qu'une cause unique et grossière enfantât des effets si disparates et subtils : la même rougeur des joues fait apparaître ici la timidité et surgir ailleurs la colère. La congestion

1. *Les Savants et la Philosophie*, par Gaston Rageot. Paris, Alcan, édit., 1907, p. 113.

des enveloppes cérébrales déclanche la gaîté du paralytique général et arrache les pleurnichements de l'ivrogne.

Une telle explication eût fait frémir Auguste Comte, lui dont toute la doctrine s'affirmait dans cette formule : ne pas rétracter l'étendue d'un problème; le concevoir dans l'ensemble de ses inconnues; se garder d'interprétations qui, dans le but d'éclaircir une difficulté, la suppriment tout simplement. La psycho-physique se modèle tout entière sur l'illusion d'une pareille méthode. La difficulté, ce sont les opérations de conscience. Évitons d'en parler. La réaction vaso-motrice, voilà ce qui frappe la rétine. Il est bien entendu que nous ne tiendrons compte que de celle-là. Le mécanisme corporel suffit amplement. J'y consens, encore que ma conviction demeure quelque peu flottante.

Des changements vasculaires, respiratoires, révèlent un état de conscience. La pâleur du visage reflète un violente émotion intérieure; l'arrêt de la respiration accuse la terreur et l'épouvante. Les phénomènes physiques apparaissent comme la signature des états émotionnels. Ils sont une conséquence, non une cause. Êtes-vous inquiet de la démonstration? Il suffit de vous rappeler quelques notions élémentaires de médecine. Le visage peut être pâle et la respiration manquer sans que ces modifications de surface entraînent à leur suite

des mouvements tumultueux de l'âme. Tel chlorotique, au visage blafard, reste parfaitement calme et tel cardiaque ou rénal oublie de respirer (pauses du rythme de Cheyne-Stockes), tout en continuant de ne pas s'en apercevoir. Parfois, un certain degré d'anxiété atteint les cardiaques; mais ce trouble nerveux reste dépendant du système nerveux lui-même, plus que de la maladie organique concomitante. La preuve en est dans cette constatation qu'ont faite tous les médecins. Les obsessions cardiaques les plus pénibles, les plus torturantes, sont celles qui ne s'accompagnent d'aucune maladie de cœur et ne se traduisent que par des symptômes vasculaires très atténués.

La psycho-physique ne nous apprend rien, ou plutôt si : elle fixe notre attention sur des puérilités. Il est heureux que l'amour-propre du chercheur jette un voile sur la valeur de la tâche par lui remplie. Il se dit : j'apporte une pierre à l'édifice. La pierre, soit; qu'elle serve à l'édifice, c'est autre chose. Le nombre des matériaux inutiles s'accumule et monte. Au temps jadis, les hommes ne laissaient après eux que leur cadavre. Aujourd'hui, ils nous lèguent leur cadavre et celui de leur œuvre.

Au moins, pourraient-ils nous épargner le second.

Si nous avons parlé des fausses sciences, c'est

que leur culte fait l'objet d'une adoration empressée et plus ardente maintes fois que celles des sciences vraies.

La psycho-physique avait mérité l'honneur des faveurs gouvernementales. Ne prétendait-elle pas démontrer la nature matérielle de la pensée?

Aussitôt que les sciences ne semblent pas susceptibles d'aviver les formules passionnelles qui divisent les hommes, notre gouvernement s'en détache. Les universités françaises se contentent de subventions infiniment plus faibles qu'à l'étranger.

La faculté de médecine de Strasbourg reçoit plus de un million et demi à titre de subvention; elle a 224 étudiants; Paris avec ses 3.000 étudiants est inscrit au budget pour 70.000 francs (personnel et matériel.) Les médecins en France n'apprennent qu'à soigner leurs semblables. Si leur mission leur imposait d'arracher des cœurs les croyances héréditaires, du coup la générosité gouvernementale à leur égard apparaîtrait empressée et magnifique.

L'évolution des fausses sciences, avons-nous dit, ne se fait pas forcément dans le sens de la dissolution; parfois, une acquisition scientifique neuve vient étayer l'édifice branlant et l'attention du monde savant est sollicitée à nouveau. Telles les idées sur la transmutation des métaux et les forces psychiques.

## La transmutation des métaux et les forces psychiques.

Nous ne parlons pas de la fabrication artificielle des pierres précieuses. Tirer d'un morceau de charbon un éclat de diamant brut n'est qu'une question de temps. Depuis des années, la découverte est dans l'air. Elle révolutionnera moins la science que le monde des joailliers.

Le charbon et le diamant ne sont que deux aspects différents d'un même corps. Mais les métaux, que penser de leur transmutation? Le plomb ne se change pas encore en or; mais le radium, l'uranium, autres corps simples, se transforment en hélium. Le thorium, autre corps simple, au dire de Ramsay, après une série de passages intermédiaires, aboutirait, comme terme ultime de son évolution, à une métamorphose en hélium et en carbone; ce dernier fait ne peut encore être assuré comme définitif. Ramsay a simplement constaté la présence d'acide carbonique dans les gaz extraits d'une solution acide de nitrate de thorium[1]. Même incertitude en ce qui est d'une nouvelle découverte plus étonnante encore : la dégradation du cuivre sous l'influence des émanations de radium. Le cuivre se transformerait en

1. Ramsay, *Journal de Chimie physique*, janvier 1908.

métaux alcalins : potassium, sodium, lithium. Objectons tout de suite que le sodium retrouvé pouvait reconnaître une autre origine et tout simplement provenir de l'attaque des récipients en verre où s'élaborait l'opération. Aujourd'hui, on a remplacé les vases de verre par des récipients de silice ; mais les expériences en cours n'ont pas encore fourni leurs résultats [1].

Quoi qu'il en soit, un fait demeure acquis. Le dogme de l'immutabilité de la matière est ébranlé à jamais ; la découverte des corps radio-actifs lui a donné le coup de grâce. La transmutation d'un corps simple en un autre corps simple est un fait définitivement acquis. Pour isolées qu'apparaissent encore les manifestations d'une pareille métamorphose, tout laisse prévoir que demain il n'en sera plus de même. La pierre philosophale ne tardera pas à tomber entre nos mains.

Un jour que je remuais ces perspectives probables, j'allai faire un tour dans le Paris du moyen âge. Au n° 51 de la rue de Montmorency, en plein Marais, s'élève une vieille maison datant de la fin du XIVe siècle. Une inscription en caractères gothiques court et s'allonge au-dessus de la porte basse : elle engage les passants à dire une patenôtre en faveur des trépassés. Dans cette demeure, habitait, en l'an de grâce 1407, Nicolas Flamel,

1. Béquard, *Revue scientifique*, 11 avril 1908.

libraire juré de l'Université de Paris, et devenu alchimiste par un coup de fortune. Dans le livre d'Abraham Juif, qu'il passa vingt-quatre ans à déchiffrer, il apprit le secret de la transmutation des métaux et acquit d'immenses richesses. Homme modeste et craignant Dieu, il en fit un bel usage dont le sort de son âme et l'intérêt des vivants tirèrent un parti également avantageux : il fonda 14 hospices, bâtit 27 chapelles, dota 17 églises, et sa femme Pernelle, honnête et douce créature, l'encourageait dans ses desseins méritoires.

Une autre version, il est vrai, plus vraisemblable, court sur l'origine des trésors qu'amassa le libraire juré. Il aurait été agréé comme dépositaire de leurs biens par les Juifs persécutés et, quand l'un ou l'autre de ces derniers mourait en exil, Nicolas Flamel héritait du dépôt à lui confié. Le livre d'Abraham Juif n'était qu'une façon d'allégorie, tendant à rappeler que c'est à ses relations d'affaires avec les Juifs que Nicolas Flamel devint le bourgeois le plus riche de la Cité.

J'y consens, encore que la légende se recommande par une saveur d'archaïsme plus coloré. Seulement, il existe d'autres livres d'alchimie que ceux d'Abraham Juif, et il serait curieux d'extraire de ces vieux grimoires les quelques parcelles de vérité qu'ils pourraient contenir. Nos pères, dans leurs essais d'une puérilité laborieuse, n'ont pas dû amon-

celer que des erreurs. Nicolas Flamel a-t-il jamais poussé des recherches dans ce sens et la légende aurait-elle en partie raison? Quand on hésite sur un point d'histoire, l'examen des lieux aide parfois à la solution du problème. Dans ma promenade rue de Montmorency, j'ai eu beau me camper devant la façade, aucun renseignement n'est sorti pour moi de ces vieux murs et je n'ai vu, sur le pas de la porte, qu'une fille, pas élégante du tout, qui me regardait d'un air étonné.

Revenons aux snobs; leur compagnie fait toujours plaisir. — Ils ont des froncements de sourcil terribles et des haussements d'épaules péremptoires. — Et quelle ironie vengeresse pour accueillir les notions qui sortent de leur horizon coutumier! Bouvard et Pécuchet faisaient de l'esprit; malheureusement, en matière de science, cet exercice expose à de grosses bévues. On rit, donc on ne s'enquiert pas. Au XVII^e siècle Guy Patin passait pour le doyen le plus spirituel de son siècle : tous les progrès trouvèrent en lui un adversaire résolu. Dès qu'il s'agissait d'aller de l'avant, ses sourcils se plissaient et il exprimait son indignation dans des propos d'une grossièreté hargneuse.

En même temps que la pierre philosophale, découvrirons-nous un jour des forces psychiques inconnues?

Aujourd'hui, des manifestations singulières, télépathie, extériorisation de la sensibilité, de la motricité, inspirent la matière de publications multiples. M. Émile Boirac[1] a classé ces phénomènes sous la rubrique générale : *Psychologie inconnue*. Convient-il, dès aujourd'hui, d'en admettre la réalité ? La prudence commande d'avancer avec précaution. Maintes fois, de simples coïncidences, des supercheries intéressées annulent la valeur des résultats. Une source de difficultés très réelles découle de cette cause d'erreur ; seulement, ce n'est point une raison pour déclarer qu'en pareille matière tout est faux, truqué et sans intérêt.

Il n'y a pas longtemps, les expériences d'hypnotisme étaient délaissées entre les mains des empiriques ; on se comporte de même aujourd'hui avec les phénomènes que M. Boirac appelle magnétoïdes et spiritoïdes et qui semblent impliquer des causes encore inconnues de nature physique très probable, plus ou moins analogues aux forces rayonnantes connues : lumière, chaleur, électricité, magnétisme, énergie radio-active. Comme hier, nous trouvons aujourd'hui des médecins qui tracent une ligne de frontière à la science : « Tu n'iras pas plus loin », commandent-ils, et ils se posent en sentinelles. Si la science a marché, au

1. *La Psychologie inconnue*, par Émile Boirac, Alcan, édit., 1908. Prix, 2 fr. 50.

cours des siècles, vraiment ce n'est point la faute de cette sorte d'esprits.

Personnellement, nous avouons au cours des séances spirites n'avoir jamais été témoin de faits bien extraordinaires. Seulement d'autres ont vu, aussi bien et mieux qualifiés que nous-même, et dans des conditions qui ne semblent pas laisser prise au doute. L'existence d'une forme d'énergie spéciale qui émane du corps humain n'a rien qui puisse surprendre ; exerce-t-elle des effets moteurs à distance, est-elle capable d'extérioriser la sensibilité, de transmettre la pensée. C'est à vérifier encore, mais dans l'évolution actuelle des sciences physiques et à notre époque de télégraphie sans fil, non à rejeter de prime abord et comme le fruit d'une imagination déréglée.

La suggestion, sans doute, rend compte de nombre de manifestations psychiques ; elle ne les explique pas toutes. Le magnétisme animal demeure intact. Il appartient aux savants de démêler dans quelle mesure. Rien n'est plus contraire à l'esprit scientifique que les haussements d'épaules qui tiennent lieu d'arguments. Le magnétisme animal engendre-t-il des effets propres et réels dans des conditions expérimentales d'où l'hypnotisme et la suggestion ont été rigoureusement exclus? Nombre d'auteurs n'hésitent pas à répondre par l'affirmative. Le magnétisme animal est une forme d'énergie nettement différenciée.

Certains sujets y sont particulièrement sensibles, d'autres beaucoup moins. On dirait que les premiers arrêtent l'énergie magnétique, la conservent, l'accumulent dans leur propre organisme. Ce sont de mauvais conducteurs qui rappellent les corps isolants en matière d'électricité. Les seconds, au contraire, seraient des conducteurs trop parfaits ; chargés d'énergie magnétique, ils la laissent circuler et s'écouler au dehors silencieusement, sans en ressentir la moindre impression sensible.

Cette hypothèse, imaginée par M. Boirac, tend à nous expliquer les réactions si inégales qui atteignent les individus soumis à une même influence magnétique. Il ne s'agit ici que d'une interprétation provisoire que d'autres faits viendront peut-être démentir demain. Pour l'instant, il suffit que les médecins se rappellent qu'il n'existe pas deux sortes de faits : les faits scientifiques et ceux qui ne le sont pas. « Les premiers, seuls dignes d'être étudiés ; les seconds hérétiques, excommuniés, bons à traiter par l'indifférence ou le mépris. » La science n'est point divisée en deux chapitres : celle qu'on adopte et celle qu'on a droit de rejeter. Un fait existe ou il n'existe pas. Fût-il rare, fugitif, incertain dans sa production, ce qui importe, c'est d'établir une fois pour toutes sa réalité indiscutable.

Fausses sciences, sciences vraies, les unes et les

autres n'admettent ni le sourire, ni la crédulité sans bornes.

Le progrès de lumières dans les intelligences ne s'est jusqu'aujourd'hui affirmé que par l'indigence d'esprit ou l'absence de critique qu'accuse l'expression de ce double mode de jugement.

# DEUXIÈME PARTIE

# ERREURS D'HISTOIRE

CHAPITRE PREMIER

# LES ÉLÉMENTS DE JUGEMENT

Les hommes de science ont l'habitude de juger de toutes choses avec l'esprit scientifique, j'entends avec un tour mental qui ne se laisse impressionner que par la vision des réalités. Ils font parfaitement bien. Où l'erreur commence, c'est de rétrécir cette vision des réalités à un seul ordre de constatations, de n'y laisser entrer que des éléments de jugement empruntés à la science elle-même. Tant qu'on s'occupe de science, rien de mieux; on se meut à l'aise dans un cercle de faits réglés par un déterminisme connu.

Seulement, l'homme de science n'a pas que des opinions scientifiques; il s'approprie des opinions politiques et morales, et voilà où la difficulté surgit. On ne s'en douterait guère à voir l'assurance que chacun porte à défendre sa manière de voir.

Une opinion est une synthèse : pour qu'elle soit valable, elle doit être une combinaison de multiples éléments de jugement. L'élément scientifique y tiendra sa place; mais il y faut aussi l'élément psychologique et social.

La psychologie individuelle avec ses faiblesses et ses tares, la psychologie des foules avec ses impulsions et ses tendances explosives, l'histoire des sociétés avec celle des principes qui les ont guidées vers des formes de civilisation plus achevées, autant de notions qui doivent se pénétrer, se combiner de manière à dégager de leur ensemble, la matière d'une vision synthétique qui sera l'opinion acceptée.

A un homme qui pense par soi, il faut de nombreuses années pour se créer une conception arrêtée des choses. Les plus fortes œuvres de pensée qui aient honoré l'humanité n'ont été écrites que vers la quarantaine et après. La Bruyère avait quarante-trois ans (en 1688) quand il publia ses *Caractères;* J. de Maistre avait le même âge quand il s'avisa de prendre la plume; de Bonald attendit la cinquantaine avant de rien produire. Il n'y a guère que les poètes qui, dès la vingt-cinquième année, aient parfois atteint la plénitude de leur talent; mais les poètes jonglent avec les mots et les sentiments très simples : faire des idées, voilà un métier auquel aucun d'eux n'a jamais songé, ou quand par hasard ils ont été

piqués par cette tarentule — tel Victor Hugo — on peut dire qu'ils n'ont guère réussi.

Dans notre société qui prend eau de toutes parts, le corps médical est un des seuls qui surnagent, par le maintien sauvegardé de sa dignité morale. Les médecins — les défaillances se comptent — se montrent dignes de leurs aînés, et cela est surtout vrai de nos confrères de la campagne. Élevés par le caractère, il convient aussi qu'ils le soient par l'esprit.

Science, psychologie, histoire, ils doivent tout connaître. Le programme est touffu et malaisé à remplir. En histoire surtout, il faut se refaire une éducation. Nous vivons sur des préjugés, des ignorances maintenues dans un but intéressé. La Révolution, la Réforme, le moyen âge, de combien de sottises et d'accrocs à la vérite n'ont-ils pas été le prétexte? Prenons le moyen âge seul; nous vivions tous sur cette idée qu'il rappelait une époque morne et sans lumière. Quand on va au fond des choses et qu'on consulte les archives de l'époque, un étonnement vous saisit. Où est cet âge « prodigieusement artificiel », comme l'appelait Michelet? Tout cela est curieux, grouille de vie, est travaillé par des sentiments jeunes, vibrants, contradictoires. « Nulle époque, dit un historien récent [1], n'a été plus idéaliste et plus

1. Imbart de la Tour, *Question d'histoire sociale et religieuse : Époque féodale.* Librairie Hachette, 1907.

utilitaire, plus ardente dans sa foi, plus âpre dans ses convoitises : âge mystique et réaliste tout ensemble, où le même homme qui ira délivrer le tombeau du Christ se bat contre son seigneur pour une question de redevances. »

Sans doute, en médecine, pour la science du moyen âge, il y a à faire de grosses réserves. Mais la chirurgie était bien plus avancée que nous ne pensons, et Nicaise, en publiant, il y a une quinzaine d'années, les œuvres de Guy de Chauliac l'a démontré aux plus sceptiques. Quant à l'hygiène bien des erreurs se sont accumulées à son endroit. — Nous y reviendrons tout à l'heure.

Tout homme qui pense doit d'abord s'assigner pour tâche de s'affranchir de la badauderie des opinions courantes. Il ne suit pas le mouvement des idées, il le crée et c'est ce mouvement qu'il instaure qui entraîne peu à peu l'adhésion des élites.

CHAPITRE II

# ERREURS D'HISTOIRE

Rien de difficile comme d'obtenir sur certains sujets d'histoire un renseignement décisif. Un homme qui désire s'éclairer est tenu de répudier avant tout ce qui ressemble à un livre officiel. Les textes y sont tronqués, les arguments groupés en vue de justifier l'œuvre d'un parti. Il faut aller aux sources, consulter les archives, dépouiller les monographies. Et personne n'a le temps.

Quand elle n'est pas déformée dans un but politique, l'histoire est traitée avec une légèreté stupéfiante. Chacun croit, par exemple, que le coq était l'emblème de la Gaule. Comment nier la chose quand le coq gaulois bombe son jabot sur le revers de nos monnaies d'or?

Or, rien n'est moins exact. Jamais le coq n'a figuré l'emblème national de nos ancêtres. D'abord, il n'y avait pas une Gaule, mais des Gaules

habitées par des peuplades diverses. Quelques-unes se réservaient comme emblème le sanglier; d'autres, l'aigle; aucune d'elles ne connaissait le coq[1].

L'erreur historique, car c'est une erreur, provient d'un calembour. Gallus, en latin, veut dire à la fois gaulois et coq. Sous le règne de Néron, des inscriptions dans ce sens étaient charbonnées sur les murs par des gamins de Rome. Les légions des Gaules venaient de se soulever sous le commandement de Vindex. « A force de chanter, disaient les mauvais plaisants, Néron a réveillé les coqs (gallos) » (Suétone).

Donc aucun doute, les conséquences d'un calembour apparaissent et s'étalent au revers de nos pièces d'or. Les étrangers taxent volontiers le Français de légèreté. La légende du coq gaulois n'est point faite pour leur infliger un démenti. Et ainsi de nombre d'autres points d'histoire.

Sur les époques de la Réforme et de la Révolution, tout est à reprendre. En médecine même, notre ignorance de l'histoire maintient le respect des institutions séniles.

Nous nous plaignons de l'enseignement médical et nos griefs sont justifiés. Les cours de pathologie interne ou externe sont parfaitement inutiles; nous avons les livres et qui valent mieux. Au

1. Th. Ducrocq, Paris, Fontemoing, édit. : *La légende du Coq dit Gaulois.*

XIII^e siècle, à la fondation des Facultés, les hôpitaux n'étaient pas fréquentés des élèves; les cours théoriques comblaient cette lacune. Aujourd'hui, les hôpitaux ont ouvert leurs portes et représentent les seuls centres d'enseignement où le médecin puisse apprendre quelque chose; les cours théoriques subsistent, n'ayant guère de raison d'être que la vétusté de leur institution. Plus que tout autre, nous avons le respect de la tradition, mais de la tradition animée de la forte sève qui fait les grandes choses. Les cours théoriques de la Faculté échappent aux conditions de cette formule.

Seulement, s'ils ne nous servent pas à grand chose, au moins n'ont-ils pas pour objet de déformer la vérité. Des chaires ont été créées à la Sorbonne et simplement dans ce but. Les médecins, en dehors de la valeur professionnelle, doivent renforcer leur autorité de tout le prestige qu'assure à leur personne un ensemble de connaissances étendues et précises; ils feront bien de ne pas s'en tenir aux notions plus ou moins erronées qu'ils ont reçues sur les bancs des classes. Ce ne sont pas seulement les vérités scientifiques qui changent par l'apport de constatations neuves; ce sont encore les vérités historiques qu'il s'agit d'extraire de la gangue d'altérations et de falsifications multiples où les a enfoncées l'ingéniosité perfide des historiens de parti.

L'hygiène du moyen âge qui nous est présentée

comme déplorable, en face du progrès moderne, n'a nullement à rougir de ses prescriptions.

## Les bains au moyen âge.

Quand les vainqueurs de la Bastille pénétrèrent dans les cachots, un cri d'horreur fut poussé par un patriote farouche; il venait de découvrir un réduit immonde creusé dans le sol en forme d'entonnoir. Un prisonnier ne pouvait y tenir debout. Des senteurs d'égout, montant par un conduit souterrain, empoisonnaient l'air. L'asphyxie du malheureux s'opérait dans une position de torture. Et voilà comme l'ancien régime se débarrassait de ses ennemis. Malheureusement, l'imagination des sans-culottes en a été pour ses frais. Des réduits de même forme sont creusés dans nombre de châteaux du moyen âge. Les souterrains de Pierrefonds en renferment de pareils; leur usage, très innocent, ne prête matière à aucune indignation. Ces cachots, où succombaient les victimes de la tyrannie, n'ont jamais renfermé aucune victime : ils faisaient simplement office de glacières [1]. Sous Louis XVI, le gouverneur de la Bastille ne s'in-

1. C. Enlart, *Architecture civile et milit.* Paris, A. Picard et fils, édit., 1904, t. II, p. 101. Ce que l'on appelle du nom d'oubliettes dans les châteaux, sont en général de vulgaires puisards. Viollet le Duc remarque que les chroniques ne parlent jamais d'oubliettes (*ibid.*, p. 327).

quiétait pas seulement de la qualité des mets et si le poulet était assez cuit (Funck-Brentano). Quand le soleil dardait sur les murs, il y avait dans le sous-sol une glacière toute prête à rafraîchir les boissons des malheureux prisonniers.

Pendant tout le moyen âge, la noblesse, en été, conservait de la glace dans ses caves. Le grand confort ne lui était nullement inconnu. Si l'électricité et les ascenseurs n'existaient pas, chaque notable qui se respectait avait sa salle de bains à domicile. La structure des baignoires était diverse. On employait le laiton dans les baignoires publiques. En 1465, Jacques II de Lusignan, roi de Chypre, dans un moment de détresse, fit battre monnaie avec le bronze des chaudières et des étuves publiques. Dans le peuple circulaient des cuviers cerclés de métal : bains et lessives, ils servaient au double usage. Chez les nobles, une grande élégance régnait dans cette portion de l'ameublement. Charles le Téméraire emportait dans ses campagnes une baignoire d'argent, qu'il perdit à la bataille de Granson. Les cuves à baigner de l'Hôtel Saint-Pol, à Paris, étaient en bois d'Irlande avec cercles maintenus par des clous dorés. Un dais richement sculpté surmontait cet objet d'art. Les enfants étaient plongés dans les baignoires d'argent, closes par un couvercle livrant passage à la tête. Les plus fortunés des parents

alliaient l'or à l'argent[1]. Rien n'était trop coûteux pour ces soins hygiéniques du corps.

Une construction spéciale abritait la salle de bains. Sous Charles V, les étuves de l'hôtel Saint-Pol formaient un bâtiment à part. François Ier, homme pratique, les désaffecta pour y installer des moulins. Anne de Bretagne s'était fait construire à Blois, non loin du château, un pavillon spécialement réservé aux bains.

Nos grands-pères cultivaient des soins de propreté que nous ignorons. Les monastères mêmes se pourvoyaient d'étuves. Les religieuses du couvent fondé par l'Impératrice Irène, au XIe siècle, étaient astreintes à l'obligation de prendre un bain, au moins une fois par mois[2]. Une des règles de savoir-vivre, au moyen âge, commandait d'offrir un bain à ses hôtes. Durant les trois semaines que Jeanne d'Arc passa à Bourges, dans l'hôtel du général des Finances, la femme de ce dernier, Marguerite la Touroulde, mena plusieurs fois la Pucelle aux étuves de la ville[3].

Ces étuves renfermaient d'ordinaire des baignoires et des piscines. A Bade (XVe siècle) les piscines, séparées en deux par une cloison de bois, comprenaient le côté des hommes et celui des

1. *Ibid.*, p. 92.
2. Diehl, *Figures byzantines*, 2e série, Librairie Colin, p. 75.
3. Leroy de La Marche, Les Bains au moyen âge. *Revue du Monde cathol.*, t. XIV, pp. 878-881.

femmes. Les baigneurs de sexe opposé conversaient entre eux par des ouvertures pratiquées dans la cloison.

Malheureusement, les règlements de police affectés à la législation des étuves publiques ne fonctionnaient pas sans accrocs. Il était interdit aux lépreux d'y pénétrer et cette prohibition, si elle était acceptée d'un consentement docile, voisinait avec d'autres articles moins rigoureusement observés. En France, chaque établissement devait être réservé à un seul sexe. Misère de nous! Nul ne se souciait d'observer le règlement. Les contraventions pleuvaient; déjà, au moyen âge, l'attrait du sexe était plus fort que la crainte de la justice. Les étuves publiques en virent de belles, et à plus d'une reprise; en sorte qu'elles furent confondues tout simplement avec les maisons de débauche. En 1560, les Etats-Généraux d'Orléans, en décrétant la fermeture de ces établissements, virent leur règlement atteindre du même coup une bonne partie des étuves. On était en pleine Renaissance; avec l'imitation des Grecs et des Latins, le règne de la crasse commença. En 1292, on comptait 26 étuves publiques à Paris. Il n'en restait plus que 2 sous Louis XIV.

Ceci pour démontrer qu'un progrès dans un sens ne se manifeste jamais sans un recul dans un autre. Et puis, la Renaissance fut-elle vraiment un progrès? Elle détruisait brutalement le

culte de la tradition, remplaçait l'architecture gothique par le style jésuite, inaugurait une littérature pédante, inoculait aux populations, avec l'oubli du moyen âge, le mépris des soins du corps. Il fallut plus de trois siècles pour revenir aux habitudes hygiéniques. On se lave, aujourd'hui, plus volontiers qu'au temps de Henri IV ; reste à savoir si les progrès dans le nettoyage physique ont été suivis d'une amélioration parallèle dans le nettoyage moral [1].

## Les latrines au moyen âge.

En matière d'hygiène, la Renaissance marque un recul. Nous avons déjà vu que les étuves publiques avaient été fermées ; on ne se baignait plus guère. Le respect de la malpropreté était devenu synonyme de progrès social. Les latrines disparaissaient des habitations. François Ier se servait de la cheminée pour y déposer ses ordures royales. En 1578, Henri III exigea le balayage journalier des amas stercoraux qui garnissaient les escaliers du Louvre. Au XVIIe siècle, les grandes dames se mettaient à l'aise dans leur loge de théâtre [2] ; chez elles, une chaise percée suffisait au débarras de

1. Des constatations analogues ont été faites par M. Cabanès ; mais nous n'avons pu nous procurer les journaux où il nous dit avoir publié ses recherches.

2. Franklin : *Hygiène*, *appendice*, p. 21 à 33.

leur intestin : elles y tenaient cercle de conversation. Le duc de Vendôme y déjeunait et recevait des ambassadeurs.

Les cabinets d'aisance appartenaient à cette époque barbare du moyen âge où les gens n'avaient pas honte d'aller prendre des bains. Et quelle délicatesse dans la distribution de ces édicules ; en maint endroit chaque personne avait son siège de latrines. Il eût été considéré comme très malséant que l'un s'assît à la place d'un autre. Des cloisons de bois séparaient les compartiments. La pudeur se retirait indemne ; l'épreuve n'avait point fait monter le rouge au front des natures innocentes. D'autant qu'il y avait le quartier des hommes et celui des femmes ; la séparation des sexes existait dans les grandes agglomérations. A l'Abbaye de Cluny, au XI^e siècle, trente sièges de latrines étaient affectés au côté des hommes, dix sièges recevaient la visite des femmes. Les commissions échevinales imposaient la construction des latrines privées (Dijon, 1451) et se mettaient en œuvre pour offrir des latrines publiques « à l'aisement des habitants » (Dijon, 1414, Amiens, 1427). Dans les appartements, les cabinets d'aisance, adossés aux chambres à coucher, alignaient la multiplicité variable de leurs sièges, suspendus sur le vide, parfois au-dessus d'un cours d'eau. Des puits perdus, des fosses maçonnées, qu'on vidait de temps à autre, s'ouvraient au bas des édicules, disposés sur une

des ailes de l'habitation. C'est par cet orifice hygiénique que pénétrèrent, au XIIIe siècle, les soldats de Philippe-Auguste. Ils assiégeaient le Château Gaillard des Andélys, qui appartenait à Richard-Cœur-de-Lion. Un tel souvenir dut plus d'une fois émouvoir les représentants des générations ultérieures qui vinrent exercer leurs efforts sur l'ouverture de ces sièges à surprises; la posture était mal choisie pour assurer l'usage défensif des bras. Aussi les architectes prirent-ils leurs précautions. Les latrines de l'abbaye de Monbuisson [1] (XIIIe siècle), les latrines publiques d'Amiens (1427), édifiées en travers du cours d'eau le Merderon, reposaient sur une arche, garnie d'une herse. Il n'y avait plus moyen de pénétrer.

Le nettoyage des fosses était assuré par des conduites d'eau, dès le XIIIe siècle (Castel del Monte, Pouille) et le XIVe (Saint-Martial de Limoges). Les établissements publics opéraient la désinfection à l'aide de cendres. En 1434, l'hôpital de Nîmes s'en approvisionna de nombreux sacs qu'il vida dans les fosses. Les immondices étaient jetées à la rivière ou charriées à des dépotoirs assignés par des règlements de voirie.

Les personnages de distinction en voyage n'emportaient pas seulement avec eux leur baignoire; leurs bagages renfermaient le meuble hygiénique

1. Camille Enlart, *Architecture civile et militaire*, Alf. Picard et Cie, t. II, p. 96.

indispensable : la *chaière aisée*, comme on l'appelait. Ce n'était pas un accessoire sans importance ; modeste d'aspect, sous le feutrage de drap bleu que Louis XI avait peut-être commandé à son tailleur de la rue du Figuier (on voit encore la demeure du tailleur, au n° 3) [1], ce meuble se garnissait de velours rehaussé d'or, avec Charlotte d'Albret (1514) et, à l'époque du gothique flamboyant, se laissait surmonter d'un dais finement sculpté (duc et duchesse de Lorraine, Élisabeth, fille de Henri II).

Ces incursions dans le passé revêtent plus qu'un intérêt historique. Elles nous font toucher du doigt l'erreur d'aspect sous lequel nous apparaît le moyen âge. Ce n'est pas là un des moindres étonnements qui atteignent l'homme dans sa maturité : quand la curiosité le prend d'ouvrir les livres d'archéologie ou d'histoire, trop compacts pour figurer dans les programmes scolaires, il s'aperçoit que toute son instruction de jeunesse a été faussée par vice d'ignorance ou esprit de parti.

Au moins tâchons-nous, à l'aide de documents incontestables, de rétablir la vérité sur l'hygiène de ces temps méconnus. Si tout n'était pas parfait, le tort en revenait moins aux autorités dont la vigilance était hors de cause, qu'aux habitants

1. Aux curieux nous recommandons le livre du Marquis de Rochegude : *Guide pratique à travers le vieux Paris*. Hachette, édit., 1907.

BIBLIOTECA

toujours insouciants dès que leurs intérêts visibles ne sont point en jeu.

## Mesures d'édilité au moyen âge.

La vie du moyen âge est enfermée pour nos contemporains dans une sorte de mépris traditionnel qui s'inspire de données historiques fausses. L'hygiène, nous venons de la voir, n'était pas si maltraitée qu'il semble. Sans doute, la perfection était loin d'être atteinte; mais les bonnes volontés se faisaient jour et chacun s'y employait de son mieux.

Les règlements de l'édilité étaient assurés, dès le XIIe siècle. En 1184, Philippe-Auguste avait forcé les bourgeois à paver les principales voies de la ville et le système des égouts (la rive gauche utilisait encore les égouts romains) fut complètement restauré à la même époque. Ajoutons toutefois que nombre d'égouts restèrent d'abord à ciel ouvert; Hugues Aubriot, prévôt de Charles V, dont les vandales viennent de démolir le bel hôtel dans l'impasse Charlemagne, avait entrepris de voûter tous les égouts de la ville; mais cette œuvre ne se poursuivit que lentement.

La propreté des rues devait être observée. En 1240, les capitouls de Toulouse enjoignaient aux habitants d'assurer l'écoulement des eaux devant leurs maisons et faisaient défense de laisser couler à la rue d'autres eaux que celles de la pluie.

Les abattoirs (escorcherie, tuerie) étaient installés à la limite des villes. La ville d'Amiens avait le sien dès 1282; à Nîmes, on réparait, en 1501, l'abattoir aux bœufs; Paris, à la fin du XVIe siècle, avait deux escorcheries, l'une aux Tuileries, l'autre aux Halles. Il est vrai que cette dernière, se vidant dans un égout découvert, ne laissait pas d'impressionner désagréablement la muqueuse olfactive des voisins [1].

Il ne faudrait pas croire que la sensibilité nasale de nos pères s'accoutumât sans protestation à ces émanations indiscrètes. A cet égard, nous possédons une protestation des échevins d'Amiens qui ne manque pas de piquant. Elle est datée du 11 janvier 1462. Commençons par avouer que la ville d'Amiens était des plus malpropres : la rivière servait d'égout collecteur et les immondices dont elle regorgeait n'étaient plus entraînées par les eaux. « Des ordures et choses puantes et abominables étaient en plus chacun jour et chacune nuit gettées dans les ruelles » où nul n'eût osé s'aventurer sans crainte de prendre mal. Pourquoi une telle infection? Les autres villes du Nord, Tournai, Valenciennes, Lille, Saint-Omer [2], avaient un service de voirie bien ordonné; le balayage des

1. C. Enlart, *Architecture civile et militaire*, t. II, p. 257. A. Picard et fils, 1904.

2. Pour la ville de Saint-Omer, il semble toutefois que les réglements de voirie étaient bien mal exécutés, puisque les archives locales déplorent la saleté des rues.

rues y était assuré depuis longtemps. Du coup, les échevins d'Amiens prirent des résolutions décisives. Ils remarquèrent que « c'était chose layde et déshonneste de tenir pourceaux parmi une telle et si notable ville ». La ville d'Amiens n'est-elle pas aussi bien ville et cité honorable comme les autres. » Il convient donc, à l'exemple de ces cités, qu'elle se munisse de ramoneurs des rues. Ceux-ci entrèrent en fonctions aussitôt et ils allèrent habiter un hôtel, belle maison de bois qui subsiste encore.

La ville de Dijon n'avait pas attendu si longtemps; dès le commencement du xv^e siècle, six compagnons conduisant autant de tonneaux enlevaient le samedi les immondices de la rue ; en 1449, injonction fut faite à chaque habitant d'avoir à tenir nette la portion de la rue contiguë à son hôtel. A Agen, en 1548, on condamnait un marchand qui avait laissé son bois sur la voie publique; un propriétaire qui n'avait pas curé son fossé subit le même sort. A Paris, les choses allaient moins bien. Les frais d'enlèvement et le charroi des immondices étaient laissés à la charge des particuliers. C'était une raison pour qu'ils s'en acquittassent fort mal. Les règlements existaient, mais fort mal appliqués. C'étaient surtout aux porcs vaguant dans les rues et aux chiens qu'étaient confiés les soins du nettoyage urbain. Dans les villes de province, l'édilité était plus forte et plus

indépendante que dans la capitale : les échevins commandaient; il n'était pas bon de se mettre en travers de leurs décisions. Paris a toujours été frondeur vis-à-vis de l'autorité. Au moyen âge, il manifestait son tempérament de révolté en éludant les règlements de la voirie.

Quant à l'éclairage des rues, il était bien en retard. Avant le XVIe siècle, on n'entretenait guère de flambeaux ardents ou de lanternes qu'en cas « d'effroi ». Telles les luttes des Armagnacs et des Bourguignons, ou encore les troubles, sous Louis XI, causés par la *Ligue du Bien Public*. A ces périodes, l'éclairage devenait obligatoire aux carrefours des rues et même aux fenêtres des maisons. En temps ordinaire, le passant égaré n'avait guère, pour se guider, que les lanternes placées devant les images saintes, ou encore les secours du guet qui avançait, dès 1363, avec accompagnement de falots et de lanternes.

Personne ne sortant le soir, les agressions étaient plutôt rares. Et puis les voleurs n'avaient pas, comme aujourd'hui, la complicité bienveillante des becs de gaz ou de la lumière électrique. Apercevant leur victime à distance, ils peuvent mieux préparer leur coup. Cette faculté ne leur était pas octroyée, dans nos rues sombres du moyen âge, où l'on ne voyait pas à deux pas.

## Mesures d'assistance publique au moyen âge.

Au XIIIe siècle, on comptait deux mille léproseries dans les États du roi de France[1]. Pour une quinzaine de millions d'habitants, ce n'était pas mal. Les lépreux, au moyen âge, semblaient rivaliser de nombre avec les tuberculeux d'aujourd'hui. Où sont les hôpitaux de tuberculeux? Et quel martyre que celui de ces pauvres diables, chassés d'hôpital en hôpital et, faute de place, renvoyés chez eux, où ils apportent pour les leurs une charge et perpétuent un danger. L'émulation de soulager les misères inspirait, il y a six cents ans, autrement d'initiatives. On faisait moins de discours, mais les hospices pour aveugles (Quinze-Vingts, 1254), pour boiteux, vieillards indigents, femmes en couches, s'élevaient de toutes parts. Chaque confrérie voulut posséder ses maisons de refuge, ses hospices; il n'y avait de malheureux qui n'inspirât compassion et ne trouvât secours. A la fin du XIIIe siècle, Paris ouvrait aux malades les portes de douze hôpitaux, sans compter ceux des paroisses et des communautés religieuses[2]. Sans

1. Léon Chateau, *Histoire et caractères de l'architecture en France*, Paris, 1864, p. 333.

2. Alexandre Monnier, *Histoire de l'Assistance publique*, Paris, Guillaumin, édit. 1857, p. 237.

doute, et en dépit de la valeur architecturale du bâtiment hospitalier (Angers, Chartres, Caen, Beaune, Tonnerre, etc.), tout n'était pas pour le mieux dans l'aménagement intérieur ; on couchait à plusieurs dans le même lit. Pareille coutume ne doit pas nous aveugler sur l'inspiration primordiale. Dans toute œuvre d'assistance interviennent deux facteurs : les mœurs de l'époque, le sentiment qui guide la volonté de bien faire. Au XIIIe siècle, les mœurs étaient plus rudes et le sentiment plus énergique. L'esprit de sacrifice animait tous les efforts. Allez demander à nos directeurs de l'Assistance publique moderne où ils placent ce sentiment d'un autre âge. Remontons plus haut. Où découvrirons-nous l'abnégation et le vœu d'immoler son bien-être à un intérêt collectif? Rien de plus erroné que de croire à l'efficacité des mesures administratives. Sans une force morale, toute prête à compter pour rien l'intérêt individuel, le souffle manque aux grandes entreprises. On émettra des projets de loi, les règlements se multiplieront, des nuées de fonctionnaires s'abattront dans les moindres bourgades. En fin de compte, le résultat sera mince. Les complications de mécanisme n'assurent jamais un meilleur rendement de la machine. Ce qui importe, c'est la force du moteur. En matière sociale, le seul moteur efficace est l'esprit de sacrifice.

Saint Louis passa sa vie à soulager les pauvres.

Outre l'hospice des Quinze-Vingts, il établit des hôpitaux à Fontainebleau, Pontoise, Compiègne, Vernon, combla de ses dons l'Hôtel-Dieu de Paris, y fit élever des salles spacieuses. Suivant une coutume ancienne, les rois de France, au temps du carême, faisaient distribuer des aumônes aux hospices, aux maladreries, aux monastères. Ces aumônes consistaient en « 2.110 livres parisis, 63 muids de blé et 68.000 harengs. » A cette mesure librement suivie, saint Louis imprima un caractère indélébile et sacré pour ses successeurs ; il régla les aumônes royales par des lettres patentes qu'il délivra, en 1260, au gouverneur et aux frères de l'Hôtel-Dieu, avec ordre de les mettre sous les yeux des princes qui manqueraient à l'accomplissement de sa religieuse volonté[1]. Dans son testament écrit en 1269, le grand roi avait inscrit une série de legs pour huit cents léproseries différentes et deux cents Hôtels-Dieu. Les filles pauvres n'étaient point oubliées ; une certaine somme leur était remise à titre de don ; les malheureux sans vêtements recevaient de quoi acheter *bures et chaussures*, les étudiants qui ne pouvaient subvenir aux frais de leurs études, voyaient un agent du roi déposer sur leur table une bourse garnie de pièces d'or.

Le prodigieux essor qu'avait pris la construc-

1. *Ibid.*, p. 292.

tion des établissements de bienfaisance s'était développé après le retour des premiers croisés. A Constantinople, en 1096, ils avaient admiré la magnificence et le nombre des hôpitaux; rentrés dans leurs domaines, une émulation généreuse s'empara d'eux; ils multiplièrent les fondations nouvelles, répandirent leurs trésors en bonnes œuvres [1].

Cette profusion d'établissements de bienfaisance ne laissait pas d'entraîner des inconvénients. Assurés de trouver un gîte dans les hospices et l'aumône accoutumée à la porte des monastères, les pauvres se complaisaient volontiers dans une existence oiseuse. Ils ne travaillaient plus. L'assistance pour les vieillards et les lois sur les retraites ouvrières avaient, dès le XIIIe siècle, produit tous les abus qu'on en saurait prévoir. A telle fin que les artisans honnêtes, honteux d'être confondus avec tous ces valides *truandants*, préféraient, une fois devenus vieux, finir leurs jours dans une misère discrète et souffrir de la faim, plutôt que de figurer au milieu de tous ces habitués de la cour des Miracles. Pour remédier à la détresse de ces braves gens, saint Louis avait fait instituer une commission de *commissaires enquesteurs* chargés de se rendre à domicile; plus tard, François Ier fit dresser un rôle des pauvres honteux, et une dis-

1. A. Monnier, *ibid.*, p. 236.

tribution de secours leur fut régulièrement octroyée. Quant aux mendiants valides, en retour de l'aumône, ils durent se soumettre à des conditions de travail dûment spécifiées, c'est-à-dire « labourer et besogner pour gagner leur vie. »

## Règlements sanitaires aux XVI^e et XVII^e siècles.

Ce ne sont pas seulement les œuvres d'assistance, les mesures de préservation contre les épidémies témoignaient d'une intelligence très avertie et une sollicitude toujours en éveil réglait leur application. Il ne faut pas sans doute chercher les mollesses d'une sensibilité pleurarde dans ces arrêtés pris par nos pères. Une sévérité implacable présidait à leurs décisions. Nous n'en voulons pour preuves que la réglementation édictée contre la peste. Tout y était inscrit et prévu au mieux des intérêts des populations. Un Conseil de santé, élu par les habitants, se chargeait des règlements d'hygiène. Et ceux-ci descendaient au moindre détail. Pas de pauvres par les rues, pas d'ordures ni d'immondices; un passage régulier de tombereaux enlevait fumiers, excréments, tripailles et chats crevés [1]. Chaque logis était pourvu de fosses d'aisance et des pelletées de chaux opé-

1. Manoet, *Traité de la peste*, Genève, 1729.

raient la désinfection. Une surveillance vigilante gardait les portes de la ville : personne qui pénétrât sans être muni d'un certificat de santé.

Fixons les idées à l'aide d'un exemple : l'histoire d'une épidémie au temps passé. Choisissons une ville du Jura ; elle nous permettra d'établir par comparaison comment les mesures préservatrices contre une épidémie étaient comprises d'une part, il y a une quinzaine d'années, et de l'autre dans les commencements du XVII^e siècle. Du jugement porté sur les deux époques, il ne ressort pas la supériorité évidente du temps présent.

Les habitants de cette ville vers l'année 1900, avaient l'honneur de posséder pour maire un ancien acrobate. Ce magistrat municipal, pour débarrasser la ville d'une épidémie de fièvre typhoïde, n'avait rien trouvé de mieux que de cacher à ses administrés la cause même du mal : la contamination des eaux de boisson. Quand une analyse concluant à la mauvaise qualité des eaux lui était retournée de Paris, il mettait cette analyse en poche, négligeant d'en informer la population. Une telle conduite ne pouvait manquer de hisser son homme au faîte des honneurs. Il est aujourd'hui un très gros fonctionnaire.

Au XVIII^e siècle, la même ville étant affligée par la peste, les échevins prirent des mesures énergiques. Ayant simplement fait leur devoir, l'histoire ne rapporte pas si l'administration supérieure les

récompensa de leur zèle. En ce temps, chacun trouvait naturel de se dévouer à ses fonctions, les passions populaires n'étaient pas flattées dans un but d'intérêt électoral. Les décisions prises l'étaient en vue de l'utilité publique. Et tout le monde s'inclinait.

La nature des arrêtés s'inspirait d'une double obligation : 1° l'isolement ; 2° la désinfection.

On ne badinait pas sur le premier chapitre. Dès l'année 1623, les habitants étaient fort préoccupés du fléau qui menaçait des localités dans le haut Jura. Le 17 mai, un habitant, Sébastien Charnage, dut rester enfermé pendant plusieurs semaines dans sa maison, parce qu'il avait eu une conversation avec Catherin Charnage, son frère, curé de la Rixouse, paroisse infectée de la peste [1]. Quelques jours plus tard, le premier cas se déclarait à l'asile des pèlerins de la ville. Le chirurgien Humbert Marchand, qui avait vu le malade, fut, comme Sébastien Charnage, contraint de demeurer chez lui, sous peine d'être privé de son droit de bourgeoisie et puni de fortes amendes. Des cabanes furent construites en dehors de la ville où l'on transporta, non pas seulement les malades, mais jusqu'aux sujets suspects de contagion. Un arrêt du 8 juillet, édicté par le Parlement de Dôle, décréta les châtiments les plus sévères, y

1. P. Benoit, *Histoire de l'Abbaye et de la Terre de Sainte-Claude*, t. II, Imprimerie de Montreuil-sur-Mer, 1802, p. 416.

compris la peine de mort, contre les réfractaires qui feraient mine de s'échapper.

Des vivres étaient apportés de la ville. Les conducteurs déchargeaient leurs provisions à une certaine distance des cabanes; les sujets valides, mais claustrés, les transportaient aussitôt à leurs domiciles respectifs.

La désinfection des locaux s'opérait avec des soins méticuleux. Le premier jour, la rue restant barrée à la circulation, les fenêtres étaient ouvertes; on allumait un feu de genévrier et de romarin pour en « chasser l'air le plus grossier ». Deux clercs après avoir dressé l'inventaire de tous les objets faisaient porter à une buanderie hors ville, les linges, draps, couvertures, vêtements, enfouis sous des bâches de cuir; les planchers, les plafonds, meubles, réduits obscurs, etc., étaient lavés à l'eau de lessive ou à l'eau vinaigrée.

Ce premier nettoyage n'était qu'un prélude. Après les laveurs, apparaissaient les fumigateurs. Quatre séries d'opérations composaient leur besogne. Le premier matin, toutes issues closes, ils brûlaient du foin arrosé de vinaigre. Il s'en dégageait une fumée âcre et violente qui purifiait l'appartement, jusqu'au soir à l'ouverture des fenêtres. Le second matin, nouvelle fumigation de sabine, romarin, genièvre et lavande. Le troisième jour, usage de substances plus énergiques : soufre, composés mercuriels et arsenicaux qui étaient

projetés sur une plaque de fer rouge. Le quatrième matin, dernière fumigation; les baies de genièvre, l'encens, la myrrhe, le benjoin en faisaient les frais. C'était le parfum doux terminal.

L'épidémie se prolongea quatre mois, faisant environ sept cents victimes. Les secours en blé et provisions de bouche furent assurés à la population pauvre pendant tout ce temps et des prières publiques célébrées en grande pompe à la fin de l'année se terminèrent par un pèlerinage à Notre-Dame de Gray, où furent dépêchés des députés de la ville à raison de deux par chaque rue.

Les années suivantes, quelques cas de peste s'étant reproduits aux environs, défense fut faite aux bourgeois et habitants de s'absenter pour un jour de la ville sans avertir les échevins « du lieu où ils vont en voyage et sans apporter une attestation de leur gîte ». En dépit de ces précautions, de nouveaux malades s'alitaient, moins nombreux il est vrai, mais au désespoir des autorités dont la vigilance ne fut jamais trouvée en défaut.

Tout cela remonte à près de trois siècles. La France date de 89, c'est entendu. Les mesures d'hygiène étaient inconnues de nos pères; on enseigne cette erreur avec beaucoup d'autres, dans nos écoles.

Peut-être serait-il plus exact d'apprendre aux enfants qu'il a fallu attendre la fin du XIXe et le commencement du XXe siècle pour voir certains

magistrats municipaux duper des populations en leur laissant ignorer un danger public ou en négligeant de prendre les précautions indispensables que réclamait la santé de leurs administrés. D'autant que pareille incurie municipale ne traduit pas une faute isolée. Lors de la protestation que nous avons émise à ce sujet à l'Académie de médecine, M. Brouardel est venu, il y a quelques années, apporter plusieurs faits confirmatifs empruntés à d'autres villes.

Jamais une sanction pénale, voire la moindre réprimande n'ont rappelé ces singuliers magistrats à leur devoir. Un maire sans scrupules est sûr de toutes les impunités pourvu qu'en matière politique, il défende des idées chères au gouvernement.

## Superstitions au XVI^e siècle.

Nos idées sur le XVI^e siècle sont altérées par une vision légendaire des événements. La Réforme ne fut nullement un effort de rationalisme. L'illuminisme et la passion exaltèrent seuls Luther et ses successeurs [1]. Avant l'année 1500, Léonard de Vinci, très orthodoxe en matière spiritualiste, défendait la supériorité de la méthode expérimentale. « Dans l'étude de la nature, disait-il, il faut

1. De l'inutilité de la Réforme protestante, par Peladan. *Mercure de France*, 16 septembre 1908.

commencer par l'expérience et par elle découvrir la loi[1]. » Un des effets du protestantisme fut non point ce retour à l'étude de la Nature, mais une invasion des arts occultes et de ce satanisme magique qui fleurit avec les procès de sorcellerie à la fin du XVIe siècle[2].

Certains sujets n'enfoncent pas dans l'eau. Cette particularité singulière a pendant des siècles ému l'imagination de nos pères. Là encore le moyen âge avait vu clair contre le protestantisme qui rétablit l'erreur. Les modernes ont repris le problème au point de vue physiologique. Il y a quelques années, M. Ferrier[3] attribuait cette singularité à une diminution du poids spécifique ; une déminéralisation du tissu osseux serait cause du phénomène. Admettons l'interprétation. La conclusion thérapeutique aboutit à la prescription de sels de chaux. C'est là une application nouvelle de la reminéralisation des tissus. On voit d'ici l'effarement du client à la question du médecin : « Pardon, Monsieur, surnagez-vous dans l'eau » ? Le malheureux n'y a jamais pris garde. Il ira se baigner et après expérience faite reviendra auprès du médecin. « Oui, docteur, je surnage ».

1. Textes choisis de Léonard de Vinci, 214 et 232.
2. *Histoire de l'Abbaye et de la Terre de S. Claude*, par D. Benoit. Imp. de Montreuil-sur-Mer, t. II, p. 564.
3. *Arch. gén. de méd.*, 1904, n° 18.

« Très bien, prenez deux cuillerées par jour de cette préparation phosphatée. »

Nous ne savons si l'explication de M. Ferrier est juste. Ce qui paraît évident, c'est à la fois l'existence de ce phénomène bizarre et aussi sa localisation sur certains sujets de prédilection. La plupart ont des façons d'hystériques. Il semble qu'avec la répétition des séances balnéaires, l'aptitude à surnager s'atténue. Un neurologiste du siècle dernier. Pierre Pomme, traitant ses malades par les bains, écrivait cette phrase curieuse : « En raison du racornissement des tissus, les malades surnageront d'abord dans la baignoire, mais l'absorption d'eau par le tégument, les plongera tôt ou tard, au fond ». Sauf fantaisie imaginative de Pierre Pomme, c'est donc que ses clients au début n'enfonçaient pas dans l'eau.

La chose est parfaitement possible. Elle confirme nombre de documents qui nous viennent de l'antiquité et du moyen âge. Pline dit qu'en Scythie[1] et ailleurs, ceux qui fascinaient et donnaient la mort par un regard — en un mot les sorciers du temps n'enfonçaient pas dans l'eau. — Vers le IXe siècle, l'épreuve de l'eau froide se répandit en France. Les sujets suspects de sorcellerie étaient jetés à l'eau, les poignets attachés sous les jarrets. S'ils surnageaient, c'était le bûcher

1. Capdebon, *La France méd.*, 25 juin 1905.

sans autre forme de procès. Le chef des Manichéens en 1114, fut jeté dans une cuve, à titre de renseigner le peuple sur son degré d'orthodoxie. Il y surnagea comme du bois le plus léger. La preuve était péremptoire. Sans attendre le jugement du concile de Beauvais, le peuple brûla tous les hérétiques.

Les abus devinrent tels que l'Eglise dut s'en mêler. En 1215, le concile de Latran défendit aux ecclésiastiques d'accorder leur créance à une semblable épreuve. Que les corps surnageassent ou non, la chose importait peu en vue de la damnation éternelle ou du salut.

Mais voici la Réforme; avec elle toutes ces questions de diablerie se mettent à passionner de plus belle.

Elles s'épanouissent en Allemagne et très vite passent la frontière de France. Seulement notre pays se montre plus humain. On se contente d'exiler les sujets qui n'enfoncent plus dans l'eau. En Allemagne on continue de les brûler. Adolphe Scribonius, habile philosophe, ayant vu à l'épreuve dans le duché de Wesphalie, trois sorcières surnager dans la rivière, fournit la cause convaincante du phénomène. « Les sorciers étaient nécessairement plus légers que les autres hommes, parce que le démon, dont la substance est spirituelle et volatile, pénétrant toutes les parties de leur corps, leur communiquait de sa légèreté. De

telle sorte que devenus moins pliants que l'eau, il était impossible qu'ils enfonçassent. » C'était évident. Les arguments de Scribonius servirent à brûler les gens sans scrupule. Nous n'avons pas à nous en étonner; Scribonius est mort, sa manière d'établir une vérité demeure courante. A l'aide d'idées préconçues, nous posons les prémisses et les raisonnements se dressent inébranlables et logiques.

De pareils faits n'empêcheront pas nos historiens de continuer leur œuvre de dénigrement et de sape.

Tout à l'heure, c'était l'époque qui était barbare; c'est maintenant l'élévation des âmes qui prête matière à raillerie.

CHAPITRE III

# HISTORIENS CONTEMPORAINS

La mentalité de ces historiens est en vérité une admirable chose. Nous ne nous accordons pas toujours sur la vérité d'un événement contemporain. Il y a une quinzaine d'années, un accident de chemin de fer survint aux environs de Lyon. C'était la nuit. Interrogés, lors de l'enquête, s'il faisait clair de lune ou non, la moitié des voyageurs décida en faveur du clair de lune, l'autre moitié déclara que l'obscurité était complète. Il n'y eut jamais moyen de s'entendre.

Les historiens contemporains ignorent ces hésitations. A l'interprétation qui leur agrée, ils apportent une puissance d'affirmation intrépide. C'est comme cela, inutile de discuter, et ils prennent leur lecteur au collet. Avec Anatole France, on se laisse faire sans trop maugréer [1]; une lumière

1. *Vie de Jeanne d'Arc*, par Anatole France, Paris, Calmann-Lévy, t. I, p. XLIX.

suave et pure baigne la limpidité du style, et pour conter l'enfance de Jeanne d'Arc, il a évoqué, dans une langue où l'ironie perce à peine, les décors rustiques, le soleil rouge et froid des hivers lorrains, la simplicité des mœurs, la rudesse des temps et l'élan mystique des âmes. Un autre historien de Jeanne d'Arc, le colonel Biottot, a choisi à son livre un bien vilain titre : « *Les grands inspirés devant la Science* » [1]. Parler de science et sur ce ton pédant à propos de l'héroïne lorraine, une telle solennité convient peu à l'histoire de cette nature ingénue et fraîche. Le colonel Biottot raisonne beaucoup et trop. Ajoutons toutefois qu'il consacre un chapitre au génie guerrier de Jeanne, qu'il compare à celui de Napoléon [2] ; comme militaire, le colonel doit s'y connaître. Anatole France pense tout différemment ; pour lui [3], « ce n'est pas Jeanne qui a chassé les Anglais de France ; si elle a contribué à sauver Orléans, elle a plutôt retardé la délivrance en faisant manquer, par la marche du sacre, l'occasion de recouvrer la Normandie ». Et, plus loin, cette autre affirmation : « Le grand art militaire de Jeanne, c'était de mener les combattants à la messe. » Nous voilà renseignés. Deux écrivains

1. *Les grands inspirés devant la Science*, par le colonel Biottot (Jeanne d'Arc), Paris, Flammarion, édit., 1908.
2. *Ibid.*, p. 155.
3. *Vie de Jeanne d'Arc*, p. XLIX.

contemporains, publiant, dans le même mois, une histoire de Jeanne d'Arc, et qui mieux est, inspirés tous deux du même rationalisme rétréci et sec, concluent, en ce qui est des mérites militaires de leur héroïne, à deux appréciations diamétralement opposées. Pour l'un, la bonne Lorraine est un émule féminin de Napoléon ; l'autre ne lui concède guère qu'une vertu : celle du sacrifice [1]. Allez, après cela, vous fier aux jugements de l'histoire.

A de pareils récits, autour desquels s'enroulent les fleurs de la légende, une main très douce est nécessaire; pour peu qu'elle appuie, elle se révèle inintelligente et brutale. Le grand artiste qu'est Anatole France n'échappe point toujours à l'écueil ; en cours de texte et surtout dans la préface où il nous initie à des opinions personnelles que nous ne lui demandions pas, on note à maint accent la marque d'un esprit de secte qui se déguise en vain sous l'indifférence affectée du style. L'auteur ne craint point de dénaturer la vérité pour donner un croc-en-jambe à des doctrines qu'il ne partage pas. Où a-t-il vu, par exemple, que la charité du genre humain se forma dans la conscience latine au temps d'Epictète et de Sénèque? Ces philosophes d'orgueil ne connaissaient rien à la fraternité des cœurs, et il fallut une

1. *Vie de Jeanne d'Arc*, p. 41.

autre révolution des consciences que celle dont ils discouraient, pour changer, avec l'apport d'une morale neuve, la face de l'ancien monde.

Et puis, dans ces retours vers le passé, l'historien oublie aisément un autre de nos devoirs. Notre mentalité, l'âme d'une race est faite de l'acceptation consentie d'un certain nombre de notions primordiales. Notre enfance a grandi, le tour de nos sentiments a fixé son orientation, notre délicatesse de conscience s'est affinée au récit des histoires du passé qui nous ont été léguées par nos pères. Il n'est point en notre pouvoir de verser un jour décisif sur ces époques lointaines et contradictoires. Alors, à quoi bon tant s'évertuer? Nous ne jugeons pas, d'un front sourcilleux, la vie et les actes des parents qui nous ont donné la vie. Allons-nous procéder autrement et faire preuve d'ingratitude, en les réduisant aux dimensions de notre mesquine personne, vis-à-vis de ceux qui, traversant l'humanité à la manière des saints, ont élargi l'idéal et laissé derrière leurs pas un sillon lumineux de pitié généreuse, de bonté envers les humbles et de patriotisme ardent.

Sur d'autres points, avec un homme intelligent, il y a toujours moyen de s'entendre. Si les opinions diffèrent, c'est que le point de vue a été pris à des hauteurs inégales; mais, sur les considérations secondaires, bien des rapprochements

se font jour. Nietzsche est une forme d'esprit vers laquelle aucune sympathie ne nous attire; il a systématiquement omis de faire entrer dans ses éléments de jugement, non pas seulement l'élévation, mais jusqu'à la valeur pratique d'une doctrine; dès que cet oubli est consenti, des lacunes énormes déparent toute la suite du développement. Ces réserves posées, ce que l'écrivain allemand nous rapporte de certains aphorismes solennels ou de l'outrecuidance de nombre d'écrivains, des historiens en particulier, nous y souscrivons sans hésitation.

L'avons-nous assez entendu répéter dans notre jeunesse, cette phrase théâtrale : « Dans la guerre de 1870, c'est le maître d'école allemand qui a vaincu la France ». Et, là-dessus, on s'est lancé dans la construction des palais scolaires d'où s'échappent chaque année des volées de garnements. Homais en herbe ou apaches, au gré du jeu, ralenti ou tumultueux, de leurs articulations mentales. Il eût peut-être mieux valu s'enquérir tout d'abord. Le maître d'école allemand a-t-il vraiment joué un rôle quelconque dans notre défaite? La nature du Français est de partir sur un mot, impétueusement et en faisant claquer les portes. Il réfléchira plus tard, quand il aura le temps. Le malheur veut qu'il n'ait jamais le temps. Ce qui a fait triompher l'Allemagne, ce sont, pour les soldats, les qualités morales, la discipline plus sévère, l'obéissance

plus tranquille; et toutes ces supériorités, le maître d'école est parfaitement inapte à en enrichir l'âme des enfants. Ce sont là attributs d'éducation, non d'instruction. Le maître d'école enseigne, les parents sont les seuls éducateurs. Quant aux officiers, il est vrai que leur instruction était ordonnée dans un sens plus pratique; ils connaissaient mieux leur géographie et la tactique militaire leur était enseignée sous une forme plus scientifique. Question de programme, ces différences. Le maître d'école n'y est absolument pour rien : « C'est se méprendre grossièrement, proclame Nietzsche, que de parler d'une victoire de la civilisation et de la culture allemandes » [1].

Ce qu'il aurait fallu entreprendre, c'est le réveil des énergies et la formation des caractères; on a prétendu y parvenir en aggravant la multiplicité des matières inscrites dans les programmes. Inconscience, ignorance, de quel nom appeler cette cécité triomphante? Croire qu'on trempe des âmes en bourrant des cerveaux, nous avons tous assisté à pareille méprise. Tellement il est vrai que les sciences ne sont pas seules à progresser. La sottise humaine réclame sa place et chaque jour plus large; c'est elle qui tient la tête du cortège.

Sur l'inconvénient des études historiques, nous

1. Nietzsche. Considérations inactuelles. Paris, *Soc. du Mercure de France*, p. 12.

ne pouvons qu'applaudir aux griefs formulés par Nietzsche [1].

« La sursaturation d'une époque par l'histoire est une chose dangereuse. » Elle affaiblit la personnalité, fait naître dans une époque l'illusion qu'elle possède cette vertu rare, la justice, plus que tout autre époque, trouble les instincts d'un peuple, le confirme dans la certitude d'une vieillesse irrémédiable, développe le scepticisme, le cynisme, achemine une nation vers les pratiques d'égoïsme et d'utilitarisme étroit qui finissent par paralyser toute générosité dans ses élans et conduisent les peuples vers la dissolution prochaine.

Gœthe disait : « Je déteste tout ce qui ne fait que m'instruire sans augmenter mon activité ou l'animer directement. » A ce compte nous aurions bien des sujets où exercer notre animosité. Les Français, n'ont que l'embarras du choix. Rien que sur la façon dont est écrite l'histoire, mille réserves sont à faire. Et tout d'abord la mentalité de l'historien ; chacun se croit à même de dépister la vraie voie.

Ce n'est point là une des moindres conséquences de la boursouflure d'orgueil qui atteint les esprits les plus dépourvus de notre temps; aucun ne recule devant la témérité d'une tâche dont une infirmité incurable ne lui permet pas d'entrevoir

1 P. 170.

le péril. C'est tout, si l'œuvre accomplie et de façon piteuse, il ne s'imagine pas arrêter l'admiration du monde. Bien qu'il soit peu charitable de notre part de troubler la sérénité satisfaite du pauvre diable, quand même ne résistons-nous pas au plaisir de citer l'appréciation de Nietzsche qui s'applique directement à son endroit : « L'histoire ne peut être supportée que par les fortes personnalités ; pour les personnalités faibles, elle achève de les effacer. »

# TROISIÈME PARTIE

# ERREURS MORALES

# TROISIÈME PARTIE

# ERREURS MORALES

CHAPITRE PREMIER

# LA RAISON DANS L'ÉDUCATION

Les erreurs morales sont légion. Partant d'un principe faux qui est le matérialisme [1], elles développent leurs conséquences en multiples manifestations individuelles et sociales. L'individu s'abandonne à ses tendances animales ; les ferments putrides corrompent la famille, dissolvent la société.

Les méfaits de l'éducation antireligieuse creusent les premières mines. Les travaux de sape se poursuivent dans la fièvre des appétits surexcités. L'explosion ne tardera pas, si les efforts ne se hâtent vers la seule porte de salut : le retour à Dieu dans les écoles.

La raison tant célébrée de nos jours est incapable de commander, de diriger. Elle ne fait qu'obéir :

1. Ch. Fiessinger, *Science et Spiritualisme*. Perrin, édit., 2e édit , 1907.

« Ce n'est pas la raison qui se sert des passions, disait jadis Nicole, ce sont les passions qui se servent de la raison pour arriver à leurs fins. » Herbert Spencer ne pensait pas autrement. La raison, selon lui, n'est pas un moteur, mais une simple roue d'un mécanisme qui est actionné par d'autres forces. « Soutenir que l'homme est gouverné par sa raison, est aussi absurde que de dire qu'il est gouverné par les yeux. »

C'est encore le XVIIIe siècle qui nous a légué cette erreur : d'accorder à la raison et au jugement un pouvoir de domination et de redressement sur nos états passionnels. Notre pédagogie officielle est tout entière inspirée par ce contre-sens psychologique. La raison n'a jamais été qu'un serviteur; elle avance dans le sens où la poussent les états émotifs, cherche à tirer le meilleur parti de la direction prise. Mais ce n'est pas celle qui a choisi sa voie; elle lui a été imposée d'ailleurs.

Nous autres médecins, avons droit au chapitre. Le moral exerce sur le physique une action journalière. Un enfant mal élevé moralement est une proie offerte à tous les vices et à toutes les déchéances de santé. Toute éducation purement intellectuelle, purement rationnelle, déclare J. Bourdeau[1], est nécessairement une éducation dépravée. » Sur ce chapitre, tous les philosophes sont

1. *Journal des Débats*, 30 octobre 1906.

d'accord. Il n'y a que les gens qui se nourrissent de formules utopistes pour penser autrement.

On parle de réformes. En voilà une à opérer. Elle ne viendra pas tout de suite. Déposséder la raison de son trône, c'est y installer le sentiment et le sentiment ouvre la porte aux religions. Ce n'est pas là précisément le sens de notre orientation intellectuelle. On mène la masse avec les grands mots de vérité et de justice. Dans l'espèce, elles sont conduites à l'erreur, et cette erreur exerce des répercussions déplorables sur notre vie sociale. L'augmentation de la criminalité infantile qui a décuplé depuis quinze ans, croit-on qu'elle aurait jamais atteint un pareil chiffre si l'éducation de l'enfant n'eût pas été dirigée par des formules aussi absurdes que malsaines? La raison n'inspire qu'une morale : celle des appétits. C'est pourquoi toute doctrine qui se réclame d'elle est frappée dès le principe de discrédit et de stérilité.

Nous ne ferons pas exception pour les tentatives les mieux conduites qui se sont exercées dans ce sens. Nous voulons parler de la morale de Nietzsche et de celle des idées forces.

CHAPITRE II

# LA MORALE DE NIETZSCHE ET DES IDÉES FORCES

La morale de Nietzsche[1] est une forte puissance d'affirmation inspirée par un double sentiment : la haine du christianisme et celle des foules. Le croyant est esclave de sa foi ; la foule de ses intérêts. « Les convictions sont des prisons », affirme le philosophe allemand. Il eût été plus juste de dire : Ce sont des prisons dont le détenu s'évade avec un agrandissement de sa personnalité. L'homme pénétré d'une vérité de sentiment la défend avec feu et la réalise en actes. Pour faire triompher sa cause, il n'est difficulté qu'il redoute, ni discipline qu'il ne s'impose. La volonté de la réussite commande la continuité de

1. Friedrich Nietzsche, Aphorismes et fragments choisis par Henri Lichtenberger. Paris, Alcan, édit., 1899, et Pierre Lasserre, La Morale de Nietzsche. Paris, *Société du Mercure de France*, MCMII.

l'effort. Or cette tension permanente des muscles compose la vérité du geste exigée par Nietzsche en vue de l'acquisition des vertus morales. « L'essentiel et l'inappréciable dans toute morale, c'est qu'elle est une longue contrainte. » Le lecteur saisit tout de suite la contradiction. En même temps qu'il engage l'homme à la domination de soi, Nietzsche, en le privant de ses convictions, l'ampute du ressort le plus énergique qui lui eût assuré l'éducation de cette maîtrise.

Sur la base même de cette doctrine, nous faisons donc toutes nos réserves. Certaines parties du développement nous agréent davantage. A coup sûr, nous n'admettons pas la différence fondamentale que l'auteur établit entre la morale du maître et celle de l'esclave : certains principes de conduite commune sont imposés aux deux. Telle la maxime : « Ce que vous voulez que les autres fassent pour vous, faites-le pour eux. »

Seulement, au-dessus de cette base fondamentale, que de divergences dans les modes d'activité. A force de vigilance sur soi, le maître a acquis l'aisance, la liberté des mouvements, la finesse dans le tact, la sûreté dans le goût ; il a ouvert la porte à l'art, cet épanouissement, selon Nietzsche, de la morale. Tout au rebours, l'attitude de l'esclave : envieux de toute supériorité, son ambition unique est de saccager, de déprécier, de flétrir. Le servile s'appelle « l'opprimé » ; il l'est en effet, et

de la pire façon, puisqu'il gémit, écrasé sous le poids de sa vilenie et qu'il étouffe, terrassé par ses instincts. Sur la vie sociale et l'avenir, maîtres et esclaves jettent un regard diamétralement opposé. « Les puissants, insiste Nietzsche, savent honorer. Le *respect de la vieillesse et de la tradition* pose, à leurs yeux, le fondement de tout le droit. Une foi, une disposition d'esprit qui porte toujours à juger favorablement les aïeux et dévorablement les nouvelles générations, voilà un trait typique de la morale des puissants ; réciproquement, quand on voit les hommes des « idées modernes » croire presque par intérêt au « Progrès » et à « l'avenir » et manquer de plus en plus de respect pour l'âge, on a là un signe bien suffisant de l'origine basse de telles idées. »

Voilà qui va fort bien. On nous permettra toutefois une remarque. La morale des puissants, selon Nietzsche, est avant tout inspirée par le sentiment du respect. Comment concilier cette affirmation avec les théories du philosophe ? Sa haine du christianisme, en lui faisant rompre tout lien avec la tradition, ne rentre-t-elle pas, justement, dans cette morale des esclaves qu'il est le premier à répudier et à larder de ses invectives ?

La tentative de M. Fouillée, moins contradictoire dans son développement, pêche autant par la base.

Il s'est dit[1] : chez tout homme, il existe une tendance désintéressée vers le bien et cette tendance cherche à se réaliser sous forme d'actes de bonté généreuse et de dévouement. Les idées primordiales qui inspirent ces tendances sont des idées forces; elles enveloppent des sentiments et des impulsions orientés dans le sens des idées elles-mêmes et dirigées par elles. Plus l'homme est intelligent, plus ses aspirations puiseront à la flamme des idées forces la chaleur qui enfante les élans sublimes.

Rien de plus erroné qu'une pareille thèse. L'homme n'est point droit de nature et les esprits les plus agiles sont souvent les plus fermés du côté du cœur. Nombre de nos semblables, et parfois les mieux doués, n'obéissent qu'à des motifs antimoraux; les passions égoïstes et basses : voilà leurs idées forces. La cupidité, la volupté, l'envie, la méchanceté, la fourberie règnent à la racine de tous leurs actes. Pareille constatation ne fait que confirmer une vérité vieille comme le monde : *Video meliora proboque, deteriora sequor*, disait Ovide; c'est-à-dire : « Ma raison ne demande pas mieux que de s'orienter dans la vraie voie; mais mon tempérament s'y oppose. » La raison ne peut que servir de guide à nos appétits, déclare aujourd'hui Herbert Spencer. Pendant deux mille ans,

1. *La morale des Idées forces*. 1 vol. in-8°, p. 892, Alcan, édit 1908.

l'étude impartiale de l'homme a conduit les observateurs à une affirmation identique. « L'idée n'est point une force, un moteur; elle n'est que la lumière projetée sur le motif, dès qu'il surgit dans le champ de la conscience. L'idée éclaire le motif, elle ne le crée pas; elle est simplement le motif devenu conscient [1] ».

Derrière l'idée, se dérobe le tempérament, le caractère, et c'est ce maître caché qui commande à nos décisions. L'idée ne fait qu'ergoter par là-dessus. Elle fournit l'explication, entasse les arguments, gesticule, s'époumonne, prend à témoin la terre et le ciel de la sincérité de son accent. Et tout cela, c'est de la littérature.

« La moralité tend à se réaliser par cela seul qu'elle se conçoit », assure M. Fouillée. Voilà qui part d'un bel optimisme. C'est une vertu de famille. Déjà, dans l'œuvre de M. Guyau, beau-fils de M. Fouillée, nous avions constaté pareille méconnaissance des ressorts profonds qui règlent les mouvements de l'âme humaine. Une vue rose et souriante des conditions de l'humanité découle de ce premier aphorisme. M. Fouillée considère, par exemple, le progrès du collectivisme comme un essor idéaliste vers une justice et une moralité supérieures. C'est la thèse inverse de celle qu'a jadis soutenue G. Le Bon. Ce dernier est médecin; il

1. J. Bourdeau, *Journal des Débats*, 17 déc. 1907.

voit les choses dans le mécanisme de leur réalité et non à travers le mirage d'une idée abstraite. Ne nous laissons pas prendre au débordement des appétits, à l'instinct de destruction masqués derrière des formules humanitaires et des appels au progrès.

M. Fouillée, il est vrai, nourrit cet espoir qu'il ne verse point dans les hypothèses. Il part [1], nous assure-t-il, il part d'un fait et ce fait est une loi. Après avoir lu son gros livre, — il est à remarquer que les thèses erronées consacrent à leur défense des développements toujours copieux — nous sommes obligés de convenir qu'en dépit de sa grande notoriété philosophique, M. Fouillée appartient à la catégorie de ces hommes qui font des hypothèses sans le savoir. Le fondement de l'obligation morale, tel qu'il le conçoit, repose sur une illusion et sur une illusion dangereuse. C'est aux époques où les hommes parlent le plus de l'intégrité de leurs vertus, qu'ils se permettent les plus larges accrocs à la morale la plus élémentaire. En 93, on guillotinait les gens par amour de l'humanité. Encore une idée force, cet amour de l'humanité. Preuve que même une idée force étant donnée, il est différentes manières de concevoir les obligations de conduite qui en dérivent.

Résumons-nous. Il n'est pas exact de dire

1. *Ibid.*, p. 5.

que l'entreprise capitale, dans une œuvre d'éducation, est d'éclairer l'esprit. Ce qu'il faut, c'est « pétrir le caractère, l'incliner, le fixer à des habitudes par un long, pénible et patient dressage. » (J. Bourdeau.)

En dehors des croyances religieuses, il n'est pas de procédé éducateur qui ait fourni ses preuves. Les nobles doctrines de la justice divine et de l'immortalité seules mettent en garde l'esprit de l'enfant, développent ses facultés de résistance contre le mal, et, comme la santé assure l'harmonie des fonctions dans le corps vivant, ainsi elles maintiennent le respect de l'ordre dans les groupements sociaux. Depuis que les civilisations ont vu le jour, pareille action s'est exercée au grand bienfait des peuples. Le christianisme surtout a appporté avec lui des semences fécondes. La raison du plus grand docteur ne peut que constater ces vérités élémentaires. Viendrait-elle à formuler des préceptes en contradiction avec elles, quelque éloquence qui soit apportée à leur expression, les désastres ne tarderaient pas.

A celui qui se plonge dans nos vieux auteurs de médecine, une surprise l'attend : l'abus fait de la raison pour justifier les interprétations les plus fantaisistes. Tous ces maîtres d'autrefois déduisent leurs conclusions d'une chaîne de raisonnements serrée ; pas un anneau logique ne manque. Les

arguments se coordonnent, se pressent en formules irréfutables et compactes. Comment la certitude ne jaillirait-elle pas ? Aussi bien, la conviction de ces braves gens était entière; maîtres et élèves ignoraient le doute. La vérité illuminait leur âme. Les invectives et la honte rejaillissaient sur les incrédules et les débiles fermés à l'évidence. Il fallait être de mauvaise foi ou de pensée singulièrement bornée pour résister à une accumulation de preuves inspirées par le jugement le mieux informé et la raison la plus lucide. C'est au nom du bon sens que la circulation du sang fut frappée d'anathème sous Louis XIV. Un savant qui dédaigne une découverte, un médecin qui soigne mal un malade, ont toujours la raison pour eux. Pour justifier n'importe quelle erreur, elle est toujours là. Les progrès de la médecine n'ont commencé que du jour où la raison a été sévèrement mise en tutelle et soumise aux ordres de l'observation.

Particularité bien curieuse. C'est à l'époque où l'observation commençait à régner en médecine qu'elle fut exclue de la politique et de la morale. Rousseau et les encyclopédistes invoquèrent la raison dans le gouvernement des sociétés, alors que les médecins demeuraient confondus de la stagnation sur place, quand ce n'étaient pas des reculs, que cette raison leur avait value aux siècles où elle était souveraine. Le point de vue méta-

physique qui ajuste et disloque le régime d'une vie nationale sur un appareil de raisonnements *a priori*, c'est celui qui est accepté de nos jours. Dans l'œuvre historique, — je ne dis pas religieuse, — de Renan [1], dans celle tout entière de Fustel de Coulanges [2], la niaiserie d'un pareil point de départ est vingt fois accusée en termes démonstratifs. Prenons un exemple. Quoi de plus « théoriquement absurde » que la propriété des charges de la magistrature? dit Renan. Et cependant, ce magistrat qui achetait sa charge offrait beaucoup plus de garanties d'indépendance et de fermeté que le magistrat fonctionnaire. Ici, je cite Renan au complet : « La conception féodale, écrit-il, d'après laquelle le roi possédait sa couronne par le droit de l'épée, comme le sujet possédait ses franchises, est l'inverse de la raison. S'il est au contraire une *conception logique*, c'est celle de la souveraineté envisagée comme une délégation de la société. *L'histoire démontre* que la première notion, tout absurde qu'elle est, a produit le meilleur état politique que le monde ait connu, que la supériorité de la civilisation moderne sur celle de l'antiquité tient à ce que la royauté n'a été durant des siècles parmi nous qu'une grosse métairie envers laquelle on était quitte, une fois

1. Renan, *Essais de morale et de critique.*
2. Fustel de Coulanges, *Histoire des Institutions politiques de l'ancienne France.*

qu'on s'était libéré des redevances établies par les bonnes coutumes ou consenties par les États. »

Livrée à son inspiration propre, la raison est mauvaise conseillère. Il lui faut un appui : l'observation chez l'homme de science ; l'étude de l'histoire chez les hommes politiques. Aux uns et aux autres de juger, non par ce qu'ils pensent, mais par ce qu'ils voient. Les hommes les plus éminents n'ont point toujours suivi ce conseil. Si Taine n'eût point été subjugué par certaines notations de surface, il n'eût point, par exemple, accordé à l'influence de la race la place prépondérante qu'elle usurpe dans son œuvre. Il faut lire Fustel de Coulanges pour apprendre l'importance qui revient aux institutions, à la tradition et la culture dans le développement d'une nation. En regard de ces facteurs essentiels, la race occupe un rang très secondaire.

Or, c'est là un danger de plus que cette notion de la déformation que peuvent subir, en dépit de la race, les âmes des peuples. Quand les institutions, la tradition et la culture sont bouleversées, tout est à craindre. De même que les races se dissolvent et retournent à l'anarchie barbare qui est la mort des nations, ainsi des individus traités par des médications homicides, bien que conformes à la raison, au lieu de s'accrocher à la convalescence se laissent emporter à la dérive par la maladie qui les étreint.

Nous trouvons un exemple bien curieux de cette dernière erreur dans la maladie qui a emporté Descartes.

Sait-on que notre grand philosophe se piquait d'avoir découvert l'art de vivre longtemps : il se proposait d'écrire un abrégé de médecine « tiré en partie de ses livres et en partie de ses raisonnements [1]. » L'observation lui ayant appris que l'homme commettait de grosses fautes au régime de sa vie, il suffisait de nous soustraire à cette source d'accidents pour rendre la durée de notre existence « égale à celle des patriarches. » « J'espère, continuait le philosophe, pouvoir me servir par provision de mon livre pour obtenir quelque délai de la Nature et par ce moyen poursuivre mieux mon dessein dans la suite des temps. » Descartes avait 42 ans (1638), quand il nous confiait son ambition; il mourut douze ans plus tard. Ses belles théories de longévité l'avaient à peine mené au seuil de la vieillesse. Un démenti si formel aux affirmations du grand homme ne pouvait être accepté d'emblée et sans éclaircissements explicatifs. On invoqua « une cause étrangère et violente, comme celle qui dérégla sa machine, en Suède. » L'abbé Picot, ami du philosophe et qui avait reçu ses confidences, se porta garant de la chose. Un bouleversement organique avait dû s'opérer for-

1. Lettres de Descartes, t. II, p. 374, cité in *Revue des Idées*, 15 août 1908.

cément. Si Descartes y eût échappé, aucun doute sur le résultat. Il aurait vécu « cinq cents ans, » car il avait trouvé « l'art de vivre plusieurs siècles. » Ainsi prononçait le brave abbé.

Ce n'est point que tout fût chimérique dans les connaissances médicales du philosophe. Il mangeait peu, étant averti des dangers de la suralimentation ; d'autre part, un des principes de l'homœopathie, découverte cent cinquante ans plus tard, lui était particulièrement cher. « Il faut guérir les semblables par les semblables, » affirmait-il. Toute la sérothérapie moderne (antidiphtérique, antitétanique, antidysentérique) n'a fait que mettre en œuvre l'application de cet axiome primordial. Descartes ne manqua jamais d'y souscrire, dès qu'il était malade et jusqu'à son lit de mort. Atteint d'une affection fébrile, il se fit apporter de l'eau-de-vie qu'il avala d'un trait ; et comme le médecin protestait : « Monsieur, répliqua le moribond, les semblables se guérissent par les semblables ; aussi, laissez-moi, je vous prie, gouverner ma petite machine ». Quelques heures plus tard, il était mort.

Ce dernier détail — à savoir l'ingestion d'alcool pour réduire la fièvre — serait, il est vrai, contesté par quelques-uns, qui reprochent simplement au malade de ne pas s'être laissé saigner quand il était encore temps. Tout cela est de peu d'importance et n'atténue pas l'impression de ra-

tionalisme enthousiaste qui ressort des opinions médicales et de la conduite du grand homme. Sa conviction était ardente et se propageait comme une flamme. Il faut une belle énergie d'élan intérieur pour répandre autour de soi la croyance à une survie de plusieurs siècles. Descartes appliquait au jeu des mécanismes vivants les règles d'une démonstration mathématique. Illusion grossière et qui n'a point fini de recruter ses adeptes. Tous les principes sociaux sur lesquels nous vivons sont sortis d'une semblable confusion de méthode. Que de fois encore faudra-t-il revenir sur cette différence fondamentale : les sciences mortes (chiffres ou lignes) utilisent le raisonnement déductif. Aux sciences vivantes (science de l'homme et des sociétés), ne convient qu'un procédé de recherches : l'expérience.

CHAPITRE III

## ERREURS PSYCHOLOGIQUES

Mieux vaut la mort que le retour aux croyances de nos pères. C'est entendu; on est un homme à principes ou on ne l'est pas ; mais quels misérables plaidoyers pour défendre les formules à la mode?

Que n'a-t-on pas écrit, par exemple, contre le sentiment religieux? Aucune sottise à ce propos qui n'ait été débitée, et quel ton solennel dans son expression! Une suffisance niaise s'attaquant à un sentiment dont elle prétend démontrer la niaiserie, nous voyons cela tous les jours.

Rien d'étonnant à la chose. Les intelligences superficielles se gonflent d'une boursouflure de vanité qui ferme toutes les portes. Aucune notion complexe qui ait chance de pénétrer. De là le dédain qui accueille tout ce qui a trait au sentiment religieux.

Celui-ci, à vrai dire, apparaît comme une sorte

de synthèse mentale; des éléments très dissemblables s'associent pour la composer. Chez les enfants et les peuplades primitives, la crainte du mystère et des forces inconnues, la terreur du châtiment infligé par un Dieu sévère, voilà le sentiment primitif. Il s'idéalise peu à peu, atteint un degré d'élévation de plus en plus noble auprès des nations modernes et des esprits cultivés. Ce que renferme alors ce sentiment, c'est l'idée de l'infini, de la perfection absolue, l'admiration des lois qui gouvernent les mondes, l'émotion en face de l'immensité, le besoin d'une justice qui, dépassant les limites de notre planète, se réalise dans sa plénitude au jour de notre mort et pour l'éternité.

Aujourd'hui ce sentiment subit une déviation liée aux préoccupations exclusives des intérêts matériels. Certaines doctrines contemporaines obéissent à une sorte de religiosité vague dont l'idéal confiné très bas erre sous les brumes qui recouvrent le sol. Cette perfection absolue, cette ère de justice, dont le christianisme reporte l'avènement dans l'au-delà, ces doctrines prétendent déjà sur notre globe en préparer et en assurer la prochaine et magnifique floraison. Un observateur non prévenu aura quelque peine à souscrire au succès de ces vues ambitieuses. L'homme, s'il ne s'élève pas au-dessus de lui-même, s'il ne se munit pas de la paire d'ailes indispensables dont parle

Taine, vraiment, dans la vie, et cela est surtout vrai des masses, il reste un pauvre être égoïste et bien prétentieux.

Le sentiment religieux de nos pères, par la flamme vive dont il éclairait les âmes, disposait d'un appareil mieux compris pour tremper les énergies et allumer les enthousiasmes. Peu à peu, ce sentiment s'était laissé étouffer sous les préoccupations creuses d'un formalisme de surface. Rien ne prouve que des cendres encore chaudes ne puisse jaillir la flamme des premiers temps. Les causes qui alimentent le sentiment religieux n'ont rien perdu de leur puissance. Que savons-nous de nos origines et de notre destinée? Quelle clarté avons-nous projetée sur la nuit des causes premières?

Le prolongement dans l'infini de notre soif de justice appartient, au surplus, à un besoin qu'on n'éteindra pas sans amoindrir du même coup le rendement de l'effort humain. Pour accomplir une grande œuvre, il faut sentir fortement. Celui qui fixe devant les yeux l'image de la perfection absolue, montera plus haut que celui dont l'ambition se limite à l'accomplissement d'actes sollicités par un intérêt particulier et immédiat. L'amour de la science suffit à pousser le savant dans des chemins inexplorés; mais le grand art, la pensée lumineuse et sereine, les vues larges et fécondes, s'ils sont la gloire de certains esprits désintéres-

sés, ne s'épanouiront jamais en manifestations plus éclatantes que dans les âmes où le sentiment de l'infini et de l'éternité anime les divers mouvements de la pensée et en traduit les aspirations intimes dans des œuvres vivantes, majestueuses et de forte sève.

Ce n'est pas tout. Ici nous invoquons l'autorité du grand psychologue américain William James [1]. Le sentiment religieux fait plus que d'animer les œuvres, il introduit de l'unité dans les âmes ; or, cette unité est accompagnée d'un sentiment de paix et de bonheur qui dépasse en douceur tous les degrés de béatitude qu'il soit donné d'atteindre.

« La principale cause de fatigue et d'épuisement dans la vie est surtout l'inquiétude et la dispersion de l'esprit [2]. » La foi religieuse nous procure le repos auquel aspire la détresse de notre âme.

Infini, absolu, éternité : formules de vertige où se noient nos conceptions de l'espace et du temps, comment l'homme a-t-il gravi les cimes où plane leur mystère? Obsédés par la vision de ces hauteurs, des millions d'êtres ont fait effort pour en pénétrer l'énigme. Dépendants des lois qui les dominent, ils ont imploré la faveur de connaître. Secourables et lumineuses, les religions

1. *L'expérience religieuse*. Alcan, édit., 1902.
2. Höffding, *Philosophie de la Religion*. Traduct. de Schlegel. Alcan, édit., 1908, p. 111.

ont écarté le voile et la splendeur de Dieu s'est révélée au monde.

Pauvres hommes de sciences, férus de votre savoir, humiliez-vous à genoux, accusez l'infirmité de votre nature qui ne vous livre que des connaissances morcelées. Les âmes simples qui possèdent Dieu se nourrissent d'une conception autrement large que la vôtre. C'est dans ce sens qu'il convient de comprendre la parole de l'*Imitation :* « Un humble paysan qui sert Dieu est certainement fort au-dessus du philosophe superbe qui, se négligeant lui-même, considère le cours des astres. »

On rêve le bonheur de l'humanité : qu'on lui laisse ses croyances. Déjà Tarde en avait fait la remarque. Le serf du moyen âge, dans sa vie âpre et rude, vivait des jour sde joie intérieure autrement lumineux que ceux de l'ouvrier moderne. Il nourrissait une foi religieuse vive qui détachait son regard des misères de ce monde ; tandis que l'ouvrier moderne, inquiet et tourmenté, passe ses jours à s'affoler de désirs dont ce qu'il y a de légitime est bien souvent étouffé sous la folie des vœux utopiques et irréalisables.

Je ne sais si l'on a souligné une raison d'ordre philosophique qui favorise la décadence du sentiment religieux.

Ce noble mouvement de l'âme dérive d'une conception de synthèse à une époque où les formules analytiques jouissent exclusivement de la faveur officielle.

Je m'explique.

En science, l'association des dons d'analyse et des visions de synthèse, association heureuse et tempérée de prudence qui ne conclut qu'après avoir solidement muni ses bases, un tel ensemble compose la personnalité des grands savants, de ceux qui cherchent et dont l'invention demeure définitivement assise.

Isolé, l'esprit d'analyse s'est plus d'une fois allié à la présomption : il pénètre les conséquences d'un principe, s'adonne à une tâche resserrée, y fixe son énergie à tel point qu'en dehors de cette besogne fragmentaire et courte, il peut croire qu'il n'en existe aucune autre digne d'intérêt. Il en va autrement des grands inventeurs doués d'une vision large. L'esprit de synthèse qui est leur, demeure méfiant de soi; il voit de loin, et parce qu'il embrasse de vastes horizons dans sa rétine, ne se pique pas de l'illusion qu'il les a tous parcourus. Il a notion de son insuffisance, est parvenu « à l'ignorance savante qui se connaît. »

Pascal dans ses travaux scientifiques est un des hommes qui ont toujours su unir, dans une juste mesure, le sentiment des réalités avec les visions d'ensemble. On s'étonne parfois que ces visions

d'ensemble l'aient conduit aux conceptions religieuses. Un reproche du même ordre peut être adressé à Pasteur. La pente des sentiments s'harmonise chez eux avec le tour de l'esprit; entre les spéculations synthétiques et l'esprit religieux s'organisent des affinités très fortes. C'est le même regard promené sur de vastes étendues. L'esprit de synthèse aperçoit les rapports des choses, l'esprit religieux franchit un degré de plus : il assigne une cause à cette multiplicité de rapports qui relient les phénomènes entre eux. J. de Maistre avait jadis écrit : « Le tempérament religieux est inséparable du tempérament d'inventeur. » Une pareille formule doit s'entendre dans le sens d'une vision synthétique commune dispensée à cette double disposition mentale.

Dans le domaine de l'art et des sentiments il en va de même. Les facultés d'analyse s'étagent au second plan. Sans doute, le peintre devra posséder la technique de son art et ne pas commettre d'erreurs dans les proportions reproduites des lignes et des contours vivants; l'analyse se bornera pour lui à ces notations élémentaires. Mais la composition, la perspective, la couleur, tout ce qui crée le génie personnel est du ressort de la synthèse. Une vision d'ensemble établit les rapports des valeurs, ordonne, anime, jette sur la distribution des plans et des ombres la vie d'une

impression personnelle et intense. E. Delacroix, Corot sont des peintres de synthèse.

Un pareil classement convient encore aux musiciens. Wagner, faisant chanter dans son orchestre la multiplicité des voix et des sentiments humains, est un musicien synthétique et génial. La musique italienne, monotone et douce, restreignant les combinaisons musicales aux accords de la mélodie, appartient à l'école des analystes. Elle flatte l'oreille par le choix banal des harmonies faciles.

Dans le cœur humain, des différences analogues signalent la gamme des sentiments. Il est des sentiments analytiques, tous ceux qui abaissent, rétractent, rapetissent, et des sentiments synthétiques, ceux qui dilatent, élargissent, amplifient, élèvent. L'égoïsme est un sentiment analytique; il rapporte les fins de l'univers aux satisfactions d'un individu toujours identique à soi dans les manifestations de ses tendances dominantes. Le dévouement, la charité, l'esprit de sacrifice, toutes les vertus chrétiennes immolent l'individu aux intérêts de la collectivité. Une conception plus haute et plus large anime tous ces mouvements de l'âme qui partent d'une comparaison entre un plus grand nombre d'éléments de jugement : la multiplicité des misères, les moyens les plus appropriés d'y porter remède, la diversité des attitudes nécessaires. Toutes ces qualités faites d'un grand nombre

d'idées primordiales, diversement combinées, sont d'ordre directement synthétique.

Depuis cent ans, nous marchons dans le domaine du sentiment vers l'adoption de conceptions de plus en plus analytiques. C'est la personnalité détraquée de Rousseau qui nous a ouvert cette voie. Les prétentions, la brutalité, l'humilité devant la force, l'écrasement des faibles traduisent simplement l'exaltation des défauts individualistes et de l'orgueil. On se venge de la peur qu'on a des coups par la vigueur qu'on apporte à en asséner à ceux qui ne peuvent se défendre. Le courage moderne offre cette particularité. Il joue les matamores et pourfend l'air de son épée quand il est bien sûr de n'avoir devant soi que des poitrines désarmées et humbles.

Les découvertes scientifiques ont, de leur côté, poussé à ce racornissement du cœur. Dans la nature, un seul droit subsiste : celui du plus fort. Le progrès, nous dit-on aujourd'hui, consiste à transporter les lois de la nature aux rapports des individus. Jadis la formule inverse avait reçu l'adhésion des hommes. C'était en adoucissant les relations individuelles que les civilisations avaient eu chance de prospérer et d'apporter pas beaucoup, mais un peu plus d'humanité et de justice. Tout ce mouvement ascensionnel s'est opéré avec une lenteur infinie ; à peine a-t-il commencé

de produire ses premiers fruits, que l'impatience saisit les novateurs. Tout est à bouleverser de fond en comble. Les sentiments de synthèse avaient édifié laborieusement quelques principes sociaux de bonté et de tolérance. Aux sentiments d'analyse de jeter le holà ! et d'intervenir avec la pioche des démolisseurs. Les croyances religieuses étaient le produit de la synthèse la plus vaste qui ait embrassé, dans une explication commune, la création de l'Univers, l'ordonnance des lois qui gouvernent les mondes, la psychologie des sentiments qui régissent et agitent l'âme humaine. Le matérialisme marque, dans ce domaine, l'entrée de l'analyse ; il dissocie, morcèle, impose des interprétations fragmentaires, supprime superbement les difficultés insolubles.

D'aucuns voient dans son avènement le triomphe et l'émancipation de l'esprit humain. Je ne sais si quelque illusion ne se glisse dans cette croyance. En matière morale et sociale, le retour aux conceptions analytiques nous ramène aux balbutiements de l'être préhistorique dont la mentalité précaire se contente à la satisfaction des appétits instinctifs. Nombre d'hommes entraînés à l'appréciation des œuvres d'art les plus synthétiques et les plus belles, reculent dès qu'on aborde le domaine des sentiments. Ils se laissent ravir d'extase à la musique de Wagner et demeurent matérialistes convaincus. Synthétiques en art, analystes

en matière de sentiments : ce sont là des contradictions de jugement qu'on croise à chaque pas. Qu'on se rappelle Berthelot : il faisait de la synthèse chimique admirable, mais portait sur les mouvements de l'âme et les nécessités sociales le regard myope d'un analyste à la Homais.

Les qualités de synthèse, dans le domaine moral ne recueillent que l'indifférence.

Un homme bon, c'est tout au plus si ses amis consentent à lui concéder quelque intelligence. Leur dédain est transcendant et superbe. Bonté et simplicité d'esprit sont deux termes qui semblent unis dans une communauté de signification inséparable. L'homme bon est bête ; la chose s'entend tous les jours. Il serait étrange qu'il en fût autrement. Il n'y a que les erreurs et les sottises pour recueillir l'assentiment béat des hommes.

L'erreur provient d'une confusion. On ne distingue pas la bonté passive de la bonté active. La première témoigne d'une paresse, d'une indifférence d'esprit, d'une mollesse déconcertante de caractère. La bonté active, au contraire, part d'un élan de cœur ; elle n'appartient qu'aux âmes qui sentent vivement et dont l'intelligence agile pénètre par sympathie dans la sensibilité des cœurs qui souffrent. La Rochefoucauld disait : « Un sot n'a pas assez d'étoffe pour être bon. » Il faut embrasser d'un coup d'œil large les misères de nos

semblables pour apporter à leur soulagement une main délicate et qui apaise sans irriter. Les natures médiocres étant légion ont vite fait de rabaisser au niveau d'une lacune intellectuelle les manifestations du don mental le plus noble que l'homme ait reçu en partage.

La bonté, chez le médecin, est la première des qualités; le malade a besoin de paroles d'espoir. C'est la bonté qui permet au médecin de trouver la formule qui console. Et comme chez l'écrivain, il n'est qu'un mot, un seul, pour traduire dans sa nuance précise l'expression exacte de sa pensée, de même pour le malade il n'est qu'un seul ordre de paroles compatissantes qui ait chance d'adoucir sa peine. Entre les diverses voies qui mènent vers la sympathie du patient, il en est une qui y conduit d'une manière plus directe; c'est celle-là qu'il faut choisir. Comment le faire si la nature n'a pas doté le médecin d'antennes mentales infiniment sensibles? Être bon, ce n'est pas ouvrir la main du mouvement automatique dont se sert la charité banale. C'est faire le geste requis avec délicatesse, et non intervenir d'une main pesante qui appuie avec intention et froisse lourdement.

Accompli comme il doit l'être, le geste de bonté n'attire pas seulement la reconnaissance émue de celui qui en est l'objet. Il grandit la personnalité du bienfaiteur. La bonté active appartient à la catégorie des sentiments expansifs; elle dilate les

cœurs, provoque un retentissement émotif qui agit sur l'esprit et le stimule. L'intelligence prépare le terrain où s'épanouit la bonté ; mais la bonté, à son tour, assure à l'intelligence un essor plus agile et plus large.

L'arriviste contemporain jette sur la vie un regard autrement rétréci. Les sentiments égoïstes ont seuls chance d'inspirer ses décisions; de là cette rétraction de la personnalité, cette vulgarité des ambitions, ces idées timides, coulées dans le moule des préjugés applaudis, cette crainte de se compromettre, cet affaissement de la dignité, ce dessèchement du cœur. Il n'y a rien à faire à ces lacunes d'intelligence et de caractère. Elles découlent directement de cette tare de sentiment qui est à la racine des jugements et des actes : la volonté de la réussite à tout prix.

Le médecin bon est assuré, dans la vie, d'un succès autrement brillant. Il se dépensera sans compter et les malades attirés par sa bonté, dociles à son autorité qui sait rester à la fois ferme et douce, le récompenseront par leur nombre et leur fidélité de la peine de ses débuts, alors qu'il n'opposait à l'âpreté jalouse de ses confrères que la bienveillance obstinée et sa persévérance dans le droit chemin.

Rien de dissolvant comme l'analyse à l'élévation des sentiments.

*
* *

Une pensée fine de Carlyle[1] exprime la tendance des hommes à célébrer les vertus agonisantes. « Ce n'est pas, dit-il, dans les siècles vigoureux de la république romaine que sont écrits les traités sur la République. La loyauté, comme le patriotisme dont elle est une forme, n'a été louée que lorsqu'elle s'est mise à décliner. » Les choses parfaites le sont par nécessité ; elles n'excitent pas l'examen ; on ne songe pas à en raisonner. Quand les discussions commencent, l'élan offre déjà tendance au ralentissement ; on ne tardera pas à s'arrêter tout à fait.

Les âges héroïques ignorent ces hésitations dans la marche. Ils ne prêtent point l'oreille aux arguties des contradicteurs ; ceux-ci du reste se gardent d'apparaître. Leurs objections s'émousseraient sur l'armure des convictions résolues. « La foi, ajoute encore Carlyle, donnait aux hommes une volonté intérieure, un monde de forces pour affronter un monde de difficultés. La véritable misère consiste en ceci : que la difficulté reste et que la force soit perdue. »

Si aujourd'hui l'homme nourrit une volonté suffisante pour se tailler sa place dans le monde,

1. Thomas Carlyle, *Essais choisis de Critique et de Morale*, traduit de l'anglais par Barthélemy. Paris, MCMVII, p. 76.

il ne songe guère à obtenir plus et renonce à inscrire une trace durable dans la mémoire de ses contemporains. En général l'existence subjective d'Auguste Comte, il ne l'ambitionne pas. On sait que le grand philosophe distinguait deux grandes périodes dans notre passage ici-bas : l'existence objective qui est celle que nous menons pendant notre vie, et l'existence subjective que nous poursuivons après notre mort dans le souvenir d'autrui. Ce qu'Auguste Comte n'avait point dit, c'est que cette existence subjective, bien plus longue que la première, tend à se raccourcir pour chacun à mesure que dans la direction de sa vie les paroles de doute ont pris le pas sur les formules d'affirmation. Le scepticisme est un mauvais inspirateur des grandes choses. Il est entendu qu'en matière de science, l'homme n'accorde son adhésion qu'aux preuves péremptoires. Les progrès de la science ne s'obtiennent qu'à ce prix : les méthodes d'examen minutieusement appliquées aux constatations neuves.

Seulement, ce qui est vrai en science devient faux dans le domaine moral et social. Scientifiquement une seule morale est défendable : celle de l'intérêt. Elle rétracte, dessèche, racornit, rapporte les fins de l'univers aux satisfactions d'un égoïsme particulier. La vraie morale, la belle, la sublime, celle qui n'est plus enseignée aux jeunes générations parce qu'elle défie toutes les ressources du

raisonnement, est celle qui sacrifie l'individu au bien-être et à l'amélioration de ses semblables. Le dévouement magnanime ne calcule pas. Il s'offre parce que son rôle est de s'immoler. La force intérieure qui le pousse n'a cure de tactiques savantes ni d'avantages lointains. Qu'importent les risques de la bataille, il a mission de combattre et remplira sa tâche jusqu'au bout.

Une formule affirmative, j'entends un premier parti franchement pris sur toutes les grandes solutions, cette formule enfoncée dans les couches inconscientes de l'être, a seule insufflé un pareil oubli de soi et cette chaleur d'âme. On aurait pu espérer que les formules qui se réclament de semblables résultats dussent trouver grâce devant les argumentations des rhéteurs. Que prétendaient-ils gagner à leurs coups de sape répétés? En place des affirmations qui échappent à la science, inscrire comme ils l'ont fait, le scepticisme à la base de nos opérations mentales, c'était stériliser la source généreuse et sublime. Il n'en pouvait plus jaillir que des actes de bas égoïsme et d'intérêt sordidement calculé.

Nous disions tout à l'heure que l'esprit de sacrifice a disparu avec le déclin des sentiments traditionnels. C'était une erreur. L'homme se sacrifie plus que jamais : mais c'est sa dignité qu'il immole. Son caractère en haillons lui sert de drapeau. Il opérera de savantes combinaisons pour

démêler entre les diverses abdications de conscience celle dont le tour particulièrement honteux assurera le plus aisément sa réussite.

Toute cette décomposition morale a pénétré en médecine. N'attendez pas que les plus grands soient forcément les plus dignes. La solennité du geste n'implique pas l'élévation de l'âme; bien des pensées basses se dissimulent derrière la sévérité hiératique de l'enveloppe.

En avons-nous connu de ces hommes qui agissent pour eux, exclusivement pour eux. Sonne l'heure de la mort, ils en peuvent être assurés : l'existence subjective d'Auguste Comte, ils ne la connaîtront point. Très vite se perdra la mémoire de leur œuvre de science, de quelque nom pompeux qu'elle se soit rehaussée, de quelque prétention qu'en aient été bouffies les pages. Et comme ils n'auront laissé d'eux aucune bonne action véritablement désintéressée, sur ces grands hommes de décoration et de parade s'appesantira en quelques heures l'éternité du silence.

Un brave médecin de campagne vivra cinquante ans et davantage dans le souvenir des populations au milieu desquelles il aura peiné et fait le bien. Tel maître, chargé d'honneurs, dès le jour de sa mort et en dépit de tous les hommages officiels s'abîmera sous le poids de l'indifférence générale.

Et puis que d'erreurs imputables à une méthode fâcheuse ! On compare abusivement un phénomène social à une loi biologique, comme si une règle univoque régissait des réalités dissemblables. Telle cette assimilation facile de la vieillesse des nations à celle des individus, ou encore ce sophisme si répandu qui subordonne les rouages du mécanisme social aux intérêts diversifiés de chacun.

Les comparaisons téméraires, l'individualisme philosophique. Voilà les deux grandes sources de déductions erronées. Le matérialisme commençait par supprimer la sujétion envers Dieu. L'individualisme rompt le lien de la tradition, et, toute dépendance étant abolie vis-à-vis d'un idéal qui nous dépasse, éteint les lumières de l'âme et retourne à l'esclavage des instincts.

CHAPITRE IV

# LA VIEILLESSE DES NATIONS

Rien n'est moins fatal pour une nation que la nécessité de vieillir. Il dépend d'elle de rester toujours jeune. Elle n'a qu'à garder intact le culte des mœurs qui avaient fait sa force au temps de sa jeunesse. Telle l'Angleterre. Elle a su allier dans une juste mesure le respect de la tradition et l'ouverture aux idées neuves. « Les peuples, écrivait Le Play [1], ne sont fatalement voués ni au bien ni au mal et l'on ne saurait discerner dans l'histoire d'aucun d'eux une succession nécessaire de jeunesse ou de progrès, de vieillesse ou de décadence. » Ils peuvent toujours compter sur le succès, même après une longue période d'abaissement, s'ils reprennent la pratique des lois morales.

« L'homme ne meurt pas, disait Sénèque, il se

1. Le Play, *La Réforme sociale en France*, Plon, édit., 1864, t. I, p. 14. « Pour une société, la mort est toujours une punition. » (Lamennais.)

tue. » Cet axiome, souvent rapporté par M. Huchard, s'applique avec bien plus de vérité aux nations. L'homme finit par mourir, quelque soin qu'il ait pris de sa personne ; les nations ne meurent que lorsque systématiquement elles ont préparé leur fin.

Certaines notions et habitudes assurent la santé et la vigueur des peuples : tels « la fermeté des croyances religieuses, la prépondérance de la vieillesse et des autres autorités naturelles, la frugalité et la simplicité des mœurs, la force physique et le courage guerrier ; enfin, une puissance d'expansion qui fait incessamment déborder la race par la conquête ou la colonisation en dehors de la région où elle s'est développée. » Les nations vieilles se caractérisent par des mœurs opposées. On y constate « l'indifférence religieuse, le mépris de la vieillesse, le relâchement des liens de famille, l'abus du luxe et de la richesse, la stérilité et l'affaiblissement physique de la race, manifestés par son impuissance à peupler les colonies et à recruter les armées. »

A des assertions aussi affirmatives, il faut plus que l'autorité de notre plume. Nous avons tenu à les rapporter dans l'expression exacte des termes dont se sert ce grand psychologue social qu'est Le Play.

La conséquence est bien simple. Toutes les idées qui tendent à dissoudre les principes d'où naissent

les générations à forte sève, agissent à la façon de véritables poisons; les hommes qui émettent ces idées dissolvantes se rangent, inconsciemment, je le veux, et en toute bonne foi la plupart, se rangent dans la catégorie des empoisonneurs sociaux. A maintes reprises, le nom de J.-J. Rousseau et des encyclopédistes est revenu sous ma plume. Ce sont les premiers artisans de l'œuvre de décomposition. Au XIXe siècle, un homme, un écrivain à la grâce ondoyante et charmeuse, bien que n'épousant point les erreurs des encyclopédistes, s'est déclaré leur auxiliaire imprévu par le doux acharnement qu'il apportait à soumettre à l'ironie de son analyse les fondements de l'ordre social.

Le dilettantisme d'E. Renan est une forme d'esprit d'autant plus pernicieuse qu'elle dissimule une incapacité complète à l'action, sous un aspect d'intelligence et de raffinement mental. Il a dévertébré son époque par le goût qu'il lui suggérait de la nonchalance et le dédain pour les vérités traditionnelles. Or le grave danger est là. N'avoir plus d'idées arrêtées. Il en faut. Détruire les postulats idéalistes qui ont dirigé l'âme d'un peuple et ont assuré, moyennant les sympathies échauffées par une même croyance, la cohésion entre les divers groupements d'une nation : faire cela, c'est plus que déclarer une guerre infâme, et accumuler les morts. C'est anéantir non plus les individus isolés qui, si nombreux soient-ils, et si déplorable soit

leur perte, laissent subsister en dehors d'eux la vie de la nation pour laquelle ils se sont sacrifiés; c'est s'attaquer au principe même de l'être et sectionner le nœud vital d'une nation. De toutes les tranchées vers la sénilité sociale, celle qui a été ouverte par Renan est la plus tortueuse et la plus assurée du succès final.

Nous ne terminerons que par une observation, celle-là d'ordre médical. Renan était obèse. Son dilettantisme n'était-il pas fait, en partie au moins, de son infirmité physique? Un homme qui a peine à se mouvoir répugne à l'action. Il se transforme volontiers en spectateur impassible. « Devant les modifications internes de notre rétine intellectuelle, écrivait ce sophiste, nous devons rester passifs. » Je crois bien : il était anhélant dès qu'il faisait vingt pas. Parce qu'il était incapable d'agir, il crut de bonne guerre de décourager l'initiative de ses contemporains. Sur la fin de sa vie, toutefois, il montrait quelques regrets de son œuvre. Il comprenait quelle était l'erreur d'assister en spectateur désintéressé au combat des idées fondamentales. Y prétendre n'est pas d'un esprit qui a réfléchi; essayer de parvenir à cette abdication de soi n'est point un exercice qui favorise le développement de la pensée.

CHAPITRE V

# L'HOMME ÊTRE ORGANIQUE ET SOCIAL

C'est une chose curieuse de constater combien les idées qu'on se forme de l'homme social sont en retard. Scientifiquement, nous savons très bien ce qu'est l'homme organique dans les rapports qui unissent entre eux les rouages des différents mécanismes vitaux; nous n'ignorons pas que l'estomac et le tube digestif ont des réactions commandées par le système nerveux, que le cœur tombe malade quand le rein est touché, qu'aucun de nos organes ne vit d'une vie indépendante, mais qu'une harmonie intime règne entre les différents appareils dont est composée la machine humaine.

Au point de vue social et depuis Rousseau, il en va tout autrement. Ce grand déclamateur à qui, toute sa vie, il a manqué le sens du réel, prend un homme abstrait qu'il isole de son milieu, tout

comme il y a vingt-cinq ans il était de mode d'étudier l'estomac d'un malade, en dehors de son milieu vital, à la façon d'une cornue de laboratoire. L'homme de Rousseau n'est pas plus vivant que ces tubes digestifs chimériques dont une interprétation théorique rêvait de réaliser l'antisepsie par l'emploi des naphtols.

Seulement le triomphe de la vérité et du bon sens n'a pénétré qu'en médecine. Dans l'ordre social, les portes lui sont restées obstinément closes. C'est sur l'idée d'un homme qui n'a jamais existé, d'un homme isolé et sans rapports avec ses semblables qu'a été échafaudée toute une façade de maximes nébuleuses qui prétendent éclairer le monde. Rien de plus faux ; la société n'est point composée d'individus dont l'unique mission est de clamer l'affirmation de leurs droits ; la société est constituée par une réunion de personnes liées entre elles par des rapports, des obligations, des devoirs. L'homme abstrait n'a pas besoin d'éducation. L'éducation est une vertu sociale qui émousse l'arête des caractères et réprime, en vue d'un intérêt général, la manifestation impolie ou offensante des sentiments particuliers.

Conçu comme une entité étrangère au milieu social, l'homme de nos jours n'aura nulle contrainte à exercer sur soi. La société le dispense de l'éducation et se contente de l'instruire. Il deviendra un bonhomme parfaitement mal élevé, mais il

aura ingurgité la substance des programmes scolaires L'autorité du chef de famille sera contestée, mais en revanche l'homme abstrait, si ses parents n'ont aucun pouvoir sur lui, devra s'incliner devant la solennité de préceptes déclamatoires et vides dont on aura soin de lui bourrer l'esprit. On ne demandera de sa part qu'un attachement et une tendresse relatifs pour les siens, mais on étendra avec emphase son affection à la totalité du genre humain : excellente manière de rétracter la sensibilité à l'étroitesse d'un égoïsme effréné que cette illusion de dilater les sympathies au delà, comme disait Bonald, de la capacité de nos cœurs.

Les rapports naturels sont viciés au profit de rapports artificiels dont la seule raison est de fournir pâture à des formules de rhétorique. Heureusement pour le corps humain, l'erreur doctrinale qui séparait les organes de leurs rapports naturels n'a point vécu longtemps. Espérons que dans un temps prochain et avant qu'il soit voué à une agonie définitive, le corps social reviendra à la vérité des relations et des devoirs qui assurent l'équilibre et la santé des nations. Ce n'est pas l'homme à titre individuel qui inspire le principe de vie d'une société ; c'est l'homme en rapport avec ses semblables et avant tout avec ses proches. La base qui soutient la vigueur et la grandeur d'une société, c'est la solidité morale de la famille : celle-ci fonde seule la discipline des âmes et la simpli-

Une nation ne vaut que par la hauteur des caractères qui la composent. Toutes les tentatives conçues dans la vue exclusive des intérêts particuliers dissolvent l'énergie des âmes : celles-ci ne deviennent grandes et fortes qu'à la faveur d'un idéal qui impose l'esprit de sacrifice et subordonne les désirs de l'individu à l'intérêt de la communauté familiale et de la nation.

Reste à déterminer la nature de cet idéal. Jusqu'aujourd'hui, il n'en est qu'un qui a fourni ses preuves en tant que ciment efficace des collectivités : l'idéal religieux. Fustel de Coulanges, dans la *Cité antique*, nous a montré l'effondrement de la gloire de Rome à la suite de l'affaiblissement des croyances. Un historien plus récent, Ferrero [1], voit surtout dans la décadence de Rome l'effet des crises économiques. Pareille opinion est-elle fondée? Le goût effréné de la richesse, la passion du lucre qui ont provoqué ces crises financières, n'ont prise que sur les âmes allégées, comme d'un fardeau encombrant, de tout ce qui grandit la personnalité de l'homme, à savoir : le dédain de la fortune et la volonté intrépide de maintenir allumée au-dessus des têtes, la flamme qui avait inauguré la cohésion des groupements d'où était sortie l'unité nationale.

Négligeons, en tant que médecins, l'influx ner-

1. Ferrero, *Grandeur et décadence de Rome*, 4 vol. Plon, 1906.

veux, je veux dire la puissance de résistance du malade; traitons à titre individuel et comme s'ils étaient séparés les uns des autres, les différents organes. Le pauvre diable aura vite fait de préparer son départ pour l'autre monde.

Qu'une nation promulgue des mesures qui n'assurent le bien-être de l'individu qu'au détriment du lien familial qu'elles relâchent, et des devoirs sociaux qu'elles méconnaissent, il en adviendra de notre civilisation comme de la civilisation romaine. La chute est proche; les barbares ne sont pas loin.

L'individualisme détruit et ricane.

Nous verrons tout à l'heure son action sur la désagrégation du groupement social et la rupture de la vie familiale. Les catastrophes s'accumulent sous la logique de ses déductions. La vie nationale dans son essence est menacée par le danger du pacifisme; le chiffre des naissances s'abaisse; les crimes se multiplient.

Attendez un peu, prétendent les bons apôtres. C'est un moment de crise. Pour le quart d'heure, l'essentiel est de persévérer.

Périsse la France plutôt que la foi dans la vertu des formules humanitaires.

CHAPITRE VI

## LE PACIFISME

Sur le pacifisme les objections essentielles ont été émises par Brunetière et M. Faguet.

C'est une erreur de croire que l'intérêt de la collectivité s'accorde forcément avec l'intérêt de l'individu.

La société moderne n'a en vue que des avantages matériels; l'individu ne devient grand que par son développement moral. Or, tout ce qui facilite la vie matérielle entrave la vie morale. L'existence aisée, l'absence de soucis, l'avenir assuré, la vision des horizons toujours bleus, en réduisant la nécessité de l'effort, détendent la force des ressorts intérieurs. Pour que l'homme se décide à faire jeu de ses qualités, il faut que celles-ci soient chassées au dehors par la rigueur des circonstances : les difficultés de la lutte, les meurtrissures reçues, les injustices subies. Si la collecti-

vité s'arrange de manière à supprimer les obstacles, c'en est fait de la personnalité humaine. Nous ne serons pas loin de vivre dans cette planète d'idiots se chauffant au soleil que nous avait jadis annoncée Renan.

Au contraire, quand la collectivité souffre, les individus gagnent; j'entends, naturellement, les hommes libres dont l'intelligence n'est point asservie à l'accomplissement d'une besogne officielle. Les guerres, qui sont une chose abominable, relèvent les cœurs. L'ébranlement émotif assène un coup de fouet à la sensibilité. Les impulsions inférieures et cruelles surgissent dans le feu du combat; dans la période de calme qui fait suite, les avantages se dessinent. Les aspirations généreuses se dégagent, écrasant les sentiments égoïstes qui régnaient dans les jours d'abandon et de mollesse. C'en est fini des paroles pompeuses destinées à donner le change. L'envie et la haine ne se dérobent plus derrière l'étalage du verbiage hnmanitaire. L'homme ferme et sûr de soi avance grandi par l'épreuve et ouvert, par l'expérience cruelle, au mécanisme des réalités.

Ce lien qui unit la prospérité et l'affaissement des caractères, comme il assemble, dans un nœud tout aussi serré, le deuil des sociétés et la hauteur des âmes, semble appartenir à une sorte de loi de balancement : ce qui fait le bien d'un côté détermine le mal de l'autre.

Emus par tout ce que les guerres enferment d'effréné et d'atroce, des esprits ingénus se sont érigés en promoteurs d'une ligue pour la paix. Leur tentative est généreuse et digne d'applaudissement. Malheureusement, la paix n'est jamais complète. Quand la guerre ne se livre pas sur les frontières, elle éclate entre individus de la même nation. L'homme demeure une bête de proie, il lui faut des victimes. Si la guerre étrangère est cruelle, la guerre civile, à une horreur égale, adjoint des explosions passionnelles plus viles encore.

Les sentiments de haine qui atteignent l'étranger se doublent, dans la guerre civile, des sentiments d'envie à l'égard des compatriotes. Les ligues pour la paix ne doivent pas seulement gémir sur le sort des armées ; elles agiraient d'une façon plus efficace en cherchant à réaliser l'union et la concorde entre les citoyens d'un même pays.

Mais la sympathie ne va pas aux natures méritantes et droites ; elle réserve toutes ses tendresses aux âmes déchues et souillées. Les criminels et les filles perdues, voilà l'objet où s'attache l'intérêt public et qui attendrit la sensibilité des rhéteurs.

CHAPITRE VII

# L'ABOLITIONNISME

Prenons un exemple qui revient fréquemment dans des discussions entre médecins, celui de la police des mœurs. L'individualisme philosophique nous mène logiquement à l'abolitionnisme; le point de vue familial nous range au contraire parmi les partisans de la surveillance policière. Dans le premier cas, c'est la dignité de la femme qui est défendue; dans le second, c'est la santé de la famille. L'intérêt familial doit primer l'intérêt individuel. Quelques abolitionnistes — il est vrai, un nombre minime — ne se réclament pas dans leur conception de l'individualisme philosophique. Ils allèguent simplement le manque d'efficacité de la réglementation au point de vue sanitaire. Il est entendu que la blennorragie féminine est difficilement décelée dans ses formes chroniques, que maintes syphilis échappent; seulement il en est

d'autres, et c'est la majorité, qui n'échappent pas. L'abolitionnisme ne nourrit pas la prétention de supprimer les maladies vénériennes ; il en restreint le chiffre. Ce résultat, mis hors de doute par les recherches de M. le Pr Fournier et des syphiligraphes compétents, suffit pour nous faire réclamer le maintien de la surveillance.

La plupart des mesures édictées depuis trente ans le sont sous cet empire de l'individualisme philosophique qui commande dans l'ombre. Ainsi le divorce. Légitime dans certaines conditions exceptionnelles, il aboutit en pratique à des abus si criants et à une telle anarchie que le théâtre contemporain s'en mêle et jette le cri d'alarme [1]. Quand des enfants sont nés d'une union, le divorce, conçu en vue du bonheur ou de la tranquillité des deux conjoints, ne réalise son but qu'au détriment de la santé morale des enfants qu'il risque de compromettre à jamais. Or voilà ce qui ne doit pas être. Le mariage impose des responsabilités. Celui qui craint de fléchir devant les charges qu'elles entraînent, fera mieux de ne pas s'engager dans des liens qu'il ne saurait rompre sans détruire le foyer où des enfants abritent leur tendresse innocente et leur faiblesse.

1. *La Maison d'argile*, au Théâtre-Français. *Le Divorce*, de Paul Bourget, au Vaudeville.

Même note pour les grèves où l'ouvrier, voire le fonctionnaire, ont certes droit de formuler leurs revendications, mais où l'individualisme philosophique qu'ils servent à leur insu les conduit aux solutions anarchiques. Comment en pourrait-il être autrement dans l'idée dont ces malheureux se nourrissent que la société est ordonnée pour faire uniquement droit à leurs satisfactions égoïstes, alors qu'en réalité ce qui importe, c'est l'accomplissement des devoirs familiaux et sociaux, les droits corrélatifs ne puisant leur raison d'être que dans le consentement préalable à la tâche assignée par la fonction sociale.

Le Pr Fournier, il y a deux ans, est revenu à la tribune de l'Académie sur cette question de l'abolitionnisme de la police des mœurs. Les partisans ou adversaires de cette mesure d'hygiène sociale partent les uns et les autres d'une idée philosophique si voilée derrière les conséquences innombrables qu'elle entraîne, que ses contours ont perdu la netteté qui la ferait reconnaître.

Il nous a paru utile de remonter à la source, de montrer le pacte d'adhésion ou de refus à une formule philosophique, comme unique cause des divergences accusées. Les médecins jouent un grand rôle dans la société moderne : toute question d'intérêt particulier à part, ils doivent connaître de quels principes directeurs découlent leurs opinions

et pourquoi ils adoptent celle-ci de préférence à celle-là. Se ranger dans le parti de l'individualisme philosophique ne veut nullement dire opter pour des motions d'amélioration sociale et de progrès : cela signifie simplement défendre les conclusions immédiates d'un raisonnement dont les prémisses se réclament non de réalités évidentes, mais d'une aberration des sentiments. Cette campagne en faveur de l'abolitionnisme est en effet directement commandée par le triomphe d'idées romantiques semblables à celles qui ont régné en littérature.

Hugo et son école ont encensé les forçats sublimes, les paresseux de génie, les empoisonneurs angéliques [1]. Dans le monde, avaient-ils affirmé, on ne croise que des monstres inspirés de Dieu, des comédiens sincères, des courtisanes vertueuses, des saltimbanques métaphysiciens. Une semblable déformation visuelle naît toujours de ce principe de l'individualisme qu'on décèle à la racine de toutes les utopies de ce temps. Le règne du caprice, l'idolâtrie de la passion exaltent les infériorités et les tares. Il est juste que les supériorités et les disciplines soit conspuées et congrûment. De là le mépris qui s'attache à tous les détenteurs de l'autorité et aux observateurs de la règle : rois, prêtres, juges, soldats, gendarmes et maris. En

1. Pierre Lasserre, *Le Romantisme français*. Paris, Société du Mercure de France. 1 vol.

littérature, la maladie a duré trente ans ; elle se poursuit actuellement dans les idées et les mœurs.

Les défenseurs de l'abolitionnisme sont des romantiques ; l'attitude qu'ils ont prise les campe, quelques arguments qu'ils invoquent, en contempteurs de l'intérêt général. Le seul souci qui les presse est de défendre la dignité des femmes qui n'en ont plus.

« Ah ! n'insultez jamais une femme qui tombe ! »

Non seulement ils ne l'insultent pas, mais, à l'exemple de M. Turot[1], ils la célèbrent comme un facteur essentiel des civilisations. « Admises et honorées à Babylone, à Chypre, à Lesbos, en Lydie, les courtisanes brillèrent de leur plus vif éclat, nous annonce solennellement le célèbre rapporteur, sous la civilisation hellénique et apparaissaient à Corinthe dépositaires du prestige divin. »

M. Turot n'est qu'un romantique. Déjà Gœthe[2] ne lui eût pas ménagé cette appellation : « Le romantisme, disait-il, est le genre malade ; le classicisme est le genre sain. » C'est en effet concevoir une singulière idée de la santé sociale, tout entière

1. Turot, Conseil municipal de Paris, 1904. Rapport au nom de la 2e Commission sur la prostitution et la police des mœurs.
2. Goethe, *Conversations avec Eckermann*, t. II, p. 102.

attachée à des formules d'harmonie et d'ordre, que de prétendre obtenir cette santé à la faveur des avances faites aux éléments de trouble et d'anarchie. Dans une société, les cadres à préserver et à défendre sont ceux qui renferment les vertus morales et abritent la fermeté de caractère. Le monde renversé qui est nôtre a corrigé tout cela. Il s'attaque à la hauteur des âmes, prétend l'asservir à la tyrannie des maximes emphatiques et folles. Sur le théâtre, dans les vers de Hugo, les romans de Sand, tout cet illuminisme avec glorification de l'irrégulier, de l'impuissant et de la révolte ne tirait pas à conséquence. Il en va autrement, dès que les principes de confusion et les visions irréelles s'érigent en inspirateurs des maximes sociales.

Du coup, les honnêtes gens n'ont qu'à s'unir et à faire front à l'ennemi. On les croit dénués d'énergie. Quelle erreur! Un courage d'une autre trempe anime les âmes qui ne s'écartent pas du droit chemin. La volonté qu'elles ont disciplinée et maîtrisée dans le sens du bien est préparée aux luttes et sait la manière de triompher. Sans doute, dans le nombre il se glisse, comme dans tous les groupements, des caractères sans consistance, mous, inertes, paralysés devant l'action. S'ils demeurent consciencieux et probes, c'est par paresse mentale. Un plus grand élan est nécessaire pour verser dans le mal que pour suivre passivement

l'ornière de la moralité consentie. Nous n'admirons nullement ces natures dont la médiocrité native exclut les écarts et les faux pas. Seulement, à côté d'elles, il en est d'autres qui ouvrent la voie ; elles avancent résolues et fermes, fonçant sur l'ennemi, déjouant ses tactiques, entamant et trouant les carrés de ses arguments, rétablissant à leur place les formules délaissées, quand celles-ci ont pour elles l'expérience des siècles et répondent à une constatation exacte des réalités. Un mouvement se dessine dans ce sens, qu'il serait puéril de méconnaître.

Rejeté de la littérature, le romantisme recule sur toute la ligne. Les formules sociales qu'il inspire ne dupent plus que les badauds. L'emphase des discours a perdu sa vertu conquérante sur les âmes. Derrière les mots, on cherche les idées et celles-ci ne sont valables qu'autant qu'elles correspondent à des conceptions mentales dont la valeur pratique a été démontrée.

« En morale, disait Bonald, toute doctrine morale et qui n'est pas aussi ancienne que l'homme est une erreur. » Le romantisme ayant drapé de son manteau à paillettes toutes les pasquinades et toutes les chimères, s'est piqué de l'illusion qu'il inaugurait une ère nouvelle, hier à la littérature, aujourd'hui à l'humanité. Il n'ouvrait que la marche à la déclamation et à toutes les décadences. La littérature a brutalement mis cet Arle-

quin verbeux à la porte ; au bon sens public, égaré par ses théories dissolvantes et fastueuses, de lui infliger le coup de grâce.

Le théâtre contemporain suit le mouvement ; concédons toutefois que les suprêmes hardiesses, il ne les a pas encore osées. Les femmes y trompent leur mari, lui confient l'aveu de la faute, regardent la fidélité conjugale comme une façon d'indécence ; seulement, tout cela, c'est de l'émotion à l'eau de rose ; les amants sont connus, on n'en voit guère défiler qu'un par soirée : c'est un monsieur, toujours le même, ses apparitions manquent d'imprévu et ses conversations de variété. Nous attendons du théâtre une représentation plus vivante du monde contemporain. A quand les tableaux des maisons de rendez-vous, ces maisons d'illusions, comme les appelle M. Talmeyr, et où les femmes mariées, descendant prestement de leur auto qu'elles laissent stationner devant le grand magasin d'à côté, se rendent intrépides et pressées, le temps de faire une affaire ou deux ou trois, entre deux visites en ville ?

« Nous oublions aisément nos fautes, a dit La Rochefoucauld, lorsqu'elles ne sont sues que de nous. » D'accord. Nous ne contestons pas à ces natures pratiques le droit d'une mémoire étonnée et courte. Nous irons même plus loin et poserons franchement la question : Une fidèle des mai-

sons de rendez-vous commet-elle une faute en sacrifiant à son habitude ? Oui ou non, a-t-elle le droit de disposer de son corps comme il lui plaît ? Commet-elle une action utile à ses intérêts matériels en trafiquant de sa beauté ? Et si cette action utile qui contente ses appétits, la rend parfaitement heureuse, n'aura-t-elle pas, au sens des conceptions actuelles, accompli un geste d'une moralité évidente ?

« Les bonnes actions sont celles qui nous sont utiles, c'est-à-dire celles qui nous rendront vraiment heureux. »[1] Telle est la première phrase d'un manuel à l'usage des écoles primaires. On va loin avec une pareille maxime et les maisons de rendez-vous sont justifiées. Rien de plus moral que leur établissement, puisqu'elles valent une félicité très douce à celles qui les fréquentent.

Des jeunes filles, nous conte Talmeyr, fréquentent également dans ces maisons : les pauvresses, à force de bonne volonté et de travail, y ramassent péniblement leur dot. Encore un geste utile, partant moral. Tout cela, le théâtre ne tardera pas à l'exposer sur la scène. Quand il s'y emploiera avec conviction, quel esprit chagrin oserait élever la voix ? L'enseignement par la vue ne fera qu'enfoncer plus énergiquement dans la mémoire l'enseignement dispensé à l'école.

1. *Leçons de Morale*, par Albert Bayet (Collection Aulard.) Paris, Cornély, édit. 1902, p. 1.

Les jeunes filles du féminisme « méditent sur cette vérité que le silence de leur tempérament, c'est l'étiolement d'une plante élevée dans une cave [1] ». Elles ne veulent pas être étiolées, ces charmantes enfants. Leur fraîcheur, pour elles, est un capital dont elles apprécient le prix. Il n'est sacrifice auquel elles ne soient consentantes pour sauver cette partie essentielle de leur fortune. Qu'elles jettent donc franchement et hardiment leur bonnet par-dessus les moulins. Rien de plus légitime, de plus notoirement utile, de plus foncièrement moral.

Je vous le dis, en vérité, les auteurs dramatiques sont en retard ; ils suivent très péniblement le mouvement. Le monde marche, les femmes mariées équilibrent le budget dans les maisons de rendez-vous, les jeunes filles y amassent le pécule qui formera leur dot. Et que voyons-nous sur la scène ? L'adultère banal et défraîchi, la femme qui tantôt avoue et tantôt dissimule, le mari qui ne sait rien, et, quand il sait, pardonne, ou quand il ne pardonne pas, tuait, il y a vingt ans, et fait ses malles aujourd'hui. Rien de plus insipide dans sa fadeur prévue et qui stimule moins le spectateur engourdi. Il faut autre chose, le public a soif de vérité ; une morale nouvelle est entrée dans les

1. *Pessimisme, féminisme, moralisme*, par Camille Bos. Félix Alcan, édit. 1907, p. 93.

mœurs. Au théâtre de nous en figurer les symboles et les heurts.

Des maris, des pères s'étonnent, protestent. C'est infâme, déclarent-ils avec véhémence. Ils ont raison et mille fois. Seulement, que leur indignation s'applique un instant à remonter des conséquences aux causes. Le théâtre n'est qu'une reproduction, un cliché plus ou moins heureux des vues puisées dans les habitudes mentales et les mœurs du milieu. Si le portrait offusque et révolte, c'en est la faute au modèle dont les tares et les verrues ont pris un relief disproportionné. Dans une société décente et honnête, le théâtre aura vite fait de reléguer les adultères au fond de l'armoire des oripeaux démodés.

A nous de donner l'exemple. Et puisque les idées en vogue — ces idées romantiques échouées de la littérature dans les mœurs — ont pour résultat la justification du malade et du dépravé aux dépens de l'homme sain et de l'esprit droit, balayons énergiquement toute cette ordure. A certains signes non équivoques, au succès de pièces jouées ailleurs, pièces robustes et saines [1], à l'attrait que le public éprouve pour les publications sévères et fortes, nous pressentons l'avènement prochain d'un monde plus réfléchi et plus propre. Ce n'est pas nous qui regretterons celui qui dé-

1. *Le Divorce*, de Paul Bourget.

cline et dont les éclaboussures boueuses et sordides souillent depuis vingt ans la noblesse et l'élévation des sentiments traditionnels.

Rien ne reste debout : le respect des supériorités et le sentiment de la vénération s'éteignent. Les femmes rangent dans les formules « vieux jeu » leurs devoirs d'épouse. Elles fuient les charges de la maternité et s'étonnent, quand par hasard un enfant leur est né, que ce dernier, après avoir débuté à la façon d'un marmot odieux, finisse dans une peau de sceptique endurci et de vaurien sans conscience.

CHAPITRE VIII

# LE SENTIMENT DE LA VÉNÉRATION

Si Auguste Comte revivait de nos jours, il aurait droit d'être satisfait. La plupart de ses vues ont été confirmées. Danger de faire absorber les sciences supérieures, comme il les appelle : sociologie et morale par les sciences inférieures, physique, chimie, biologie (le matérialisme, nous dit-il, résulte de cette pénétration des sciences élevées par les sciences primaires) ; nécessité de maintenir l'indissolubilité du lien familial, valeur du sentiment de la vénération.

« Le développement de la vénération, disait Auguste Comte, est la seule base de la vraie discipline. » Ce sentiment s'affirme comme la garantie de deux autres instincts sympathiques : l'attachement et la bonté. — Il nous relie de plus au passé, fonde le respect des morts, garantit à une civilisation la durée dans le temps. — La vé-

nération est le sentiment social par excellence, la solidarité n'en figure qu'une rétraction et un appauvrissement. La solidarité dispose le trait d'union avec les vivants ; la vénération ménage la chaîne avec nos véritables gouvernants : les morts. « L'anarchie occidentale consiste dans une insurrection continue des vivants contre les morts. »

Voilà pourquoi l'histoire ne commence qu'à la Révolution de 89, et qu'un garçon de vingt ans toise avec dédain la mentalité de ses aînés. Le père de famille a perdu toute autorité sur ses fils ; les idées de solidarité ne lui sont d'aucun secours pour recevoir l'hommage de respect qui lui est dû. Il est habituel d'entendre les récriminations des pères. Les déboires familiaux qui les atteignent ne font qu'accuser leur légèreté ou leur impéritie. Ou ils n'ont point donné l'exemple, ou ils inculquent autour d'eux des idées qui, sous une enveloppe de rationalisme, enferment des ferments d'anarchie.

L'individualisme philosophique exclut la vénération. Qui rapporte l'univers à ses fins personnelles n'éprouve nul besoin d'étendre le rayon de son respect. Moi seul et c'est assez, telle est la devise. La solidarité même n'est qu'un trompe-l'œil qui couvre d'un manteau à paillons les nudités de l'égoïsme. On s'accorde la volupté de faire le bien, à condition que ce soit aux dépens d'autrui ; on donne largement, mais c'est un autre qui paie. Il y a longtemps que pour les médecins, la solidarité

consiste dans l'acceptation résignée des coups. « La solidarité, disait Renouvier, engendre une injustice de réciprocité. » Elle fait de la justice sociale une chimère perdue dans les nuées, car elle place l'intérêt personnel, l'intérêt de celui qui veut recevoir quelque chose en échange, à la racine de toutes les manifestations de dévouement et de bonté. A ce prix, les sources sublimes se tarissent ; l'esprit de sacrifice rentre sous terre. La solidarité est la maxime des peuples en décadence ; elle n'a de raison d'être qu'à la façon d'un sentiment de second plan, commandé, disait Auguste Comte, par le culte des ancêtres et de la famille et aussi, ajoutons-nous, par l'esprit d'humilité. Il appartient à chacun d'accomplir sa tâche dans la mesure de ses aptitudes et de ses forces ; qu'il veille ensuite à ne pas s'abandonner aux aiguillons de la vanité, et à tous les artifices et manèges qui réservent à l'homme, dans le monde, une place au-dessus de son mérite. C'est encore là un effet de l'individualisme, que la profusion de ces statues aux pieds d'argile. Elles pullulent sur notre route, et, puisant leur vie au soleil d'un tapage éhonté, s'effritent en poussière et s'évanouissent aussitôt que ne leur parvient plus la lumière artificielle qu'elles empruntent à toute cette réclame.

Le respect doit aller au mérite, non à la caricature du mérite. Dans les civilisations où elle est détournée de son objet, la vénération ne s'incline

plus que devant des caricatures ; idées fausses, conceptions chimériques, phraséologie de rhéteurs, situations officielles. Au lieu de célébrer le grand, le noble, d'envisager les choses sous leur aspect d'ensemble et d'éternité, elle exalte les sentiments inférieurs, applaudit le triomphe de la force, accepte la loi du nombre comme l'expression de la vérité.

En Chine, on a gardé la vénération des ancêtres. C'est la seule coutume qu'il eût été utile de lui prendre.

On a beaucoup emprunté à la Chine, mais tout juste ce qu'il ne fallait pas : la fureur des concours et encore cette conviction qu'il suffisait de n'avoir appris aucune technique du métier, pour s'y trouver apte du jour au lendemain. Le parchemin d'un diplôme réalise ce miracle de vous conférer ainsi des mérites subits et le caprice d'une élection vous baptise homme d'État, comme ça, en un tour de main, rien qu'à la faveur du dépouillement de quelques bulletins de vote.

CHAPITRE IX

## LA FIDÉLITÉ CONJUGALE

Ah! oui, cela promet. Un médecin préposé à une officine d'avortement est chevalier de la Légion d'honneur. C'est bien le moins que ses clientes soient nommées officiers d'Académie. N'ont-elles pas bien mérité de la patrie en foulant aux pieds les préjugés traditionnels?

Et les femmes qui trompent leurs maris, à quand la couronne de civisme? On attend le premier prix de fondation à l'effet, non de célébrer une rosière, mais de livrer à l'admiration de ses contemporains les convictions résolues de la femme qui déclarera officiellement et le front haut le nom de son premier amant. « L'on voit s'ébaucher déjà, écrit M. Tinayre, cette morale féminine qui ne sera plus essentiellement différente de la morale masculine; la femme ne pensera plus qu'il suffit d'être une femme chaste pour être une honnête

femme, et elle ne se croira pas déchue parce qu'elle aura aimé plusieurs fois[1] ». M. Tinayre, qui est femme, réclame le droit à l'égalité de conduite ou plutôt de l'inconduite.

J'irai plus loin. Non seulement la femme ne sera pas déchue pour avoir pratiqué l'abandon généreux de son corps : des récompenses nationales, équitablement graduées seront décernées par des jurys impartiaux aux êtres délicieusement aimables qui, le plus prestement du monde, auront jeté leurs bonnets par-dessus les moulins. Une question à trancher, mais d'ordre secondaire, règlera la place qu'il conviendra d'attribuer aux maris complaisants ou malheureux dans la composition de ces tribunaux conjugaux. Quel en sera le chiffre proportionnel? Le mari de la vaillante compagne qui concourt pour le prix sera-t-il appelé à siéger parmi les juges? Tous ces problèmes de réglementation intérieure recevront leur solution en temps voulu. Il nous suffit aujourd'hui de poser les premiers jalons d'une législation appelée à libérer les consciences d'un des jougs les plus tenaces et les plus pesants de l'obscurantisme.

Les maris, s'ils sont imbus des principes de 1789, n'ont qu'à accepter leur sort. Pour leur part, n'ont-ils pas contribué à anéantir dans le cœur de leur

1. M. Tinayre, *La Rebelle*, p. 13.

femme « le magnifique espoir de la vie éternelle [1]. » De quel droit, au nom de quel principe supérieur se réclameraient-ils pour imposer à leur compagne des principes d'obéissance et de sacrifice? Supprimer l'absolu, c'est ouvrir la morale à toutes les sollicitations de l'intérêt et au régime du bon plaisir. Et quand cela serait, bien candide qui oserait se plaindre. La femme qui trompe son mari n'a fait que mettre en pratique les maximes superbes incluses dans la déclaration des droits de l'homme. « Tous les hommes naissent et demeurent libres », nous annonce ce document qui est affiché dans les salles de nos écoles publiques. Et les femmes sont-elles libres? Parfaitement. Je suppose que le droit de nature est valable pour elles comme pour les hommes. En confondant comme il l'a fait « l'homme absolument sauvage avec l'homme social et l'indépendance naturelle avec la liberté civile [2] », le langage révolutionnaire justifie tous les bouleversements. Le droit de nature ne peut exister un instant à côté du cadastre des propriétés. De telles impossibilités n'arrêtent pas l'élan des sophistes. Ce ne sont pas seulement toutes les chimères du collectivisme qui prennent corps; l'anarchie s'établit par déduction logique

1. M. Tinayre, *La Rebelle*, p. 214.

2. Rivarol. *Journal Polit. Nation.*, série I, n° XVI, cité par Dimier. Les Maîtres de la contre-Révolution, Paris, Librairie Nationale, 1907.

dans les ménages. Un mari n'exerce aucune autorité légitime sur sa femme, du moment que celle-ci a pouvoir de s'en référer aux droits de la nature. La nature, au point de vue social, c'est, que le lecteur me pardonne, la chiennerie toute pure. Tant pis pour le mari, si la femme s'abandonne à cet exercice. Ce n'est pas pour rien qu'elle aura été initiée aux aspirations modernes et aux revendications supérieures du féminisme.

A la vérité, quelques objections pourraient être faites à la formule initiale. « Dire, écrivait Rivarol, que tous les hommes naissent et demeurent libres, c'est dire qu'ils naissent et demeurent nus. Mais les hommes naissent nus et vivent habillés, comme ils naissent indépendants et vivent sous les lois[1]. »

Ce n'est pas tout à fait la même chose. Tous les maris dont le ménage vacille pourront méditer sur la différence. Le droit de nature, c'est pour la femme la liberté de rompre l'union conjugale avec des amants de passage et autant de fois que cela lui agréera. Ne vivons-nous pas, en effet, sous le dogme de l'égalité? La constitution physique a beau être différente, l'homme étant conformé pour donner et la femme pour recevoir. Cette superbe maxime de l'égalité réalise tous les jours ce miracle de planer au-dessus du terre-à-

1. Rivarol, *ibid.*

terre des expériences séculaires et des réalités anatomiques. Elle se moque du sens commun, confond, agite, pervertit ; et ce bouleversement c'est bien en toute justice qu'elle l'opère, puisqu'en jouant avec la sonorité magique de ce mot d'égalité, tant d'hommes de vingt-cinquième ordre au point de vue intellectuel et de tout dernier au point de vue moral, étant parvenus aux plus hautes dignités de la nation, sont salués chapeau bas par les âmes bienveillantes qui ont le sentiment du respect.

CHAPITRE X

## LE DROIT AU BONHEUR

Au-dessus de la destruction du foyer figure un droit : Le droit au bonheur. Nous ne demandons pas mieux. Personne ne trouve à redire à ce rêve ensoleillé : une quiétude ineffable qui régnerait sur l'humanité affranchie et souriante. Une intelligence très vive n'animera peut-être pas ces groupements dont la seule tâche sera de se laisser vivre ; lacune négligeable, que cet engourdissement mental. Il n'est point question d'agilité d'esprit. Le droit au bonheur, telle est l'ambition unique.

Pour la réaliser, nombre d'écrivains célèbrent le retour à la nature qui était la loi de l'idéal antique. Anatole France [1], Marcelle Tinayre [2], la comtesse de Noailles [3] sont unanimes sur ce chapitre. Quoi

1. Anatole France, *Les Noces Corinthiennes.*
2. Marcelle Tinayre, *La Maison du Péché.*
3. Comtesse de Noailles, Poésies.

de plus conforme, en effet, à une loi naturelle et de plus légitime que le désir d'éclairer notre pauvre vie d'un rayon de soleil, bien chaud et toujours présent? Déjà, il y a une centaine d'années, la préoccupation de Stendhal demeurait opiniâtrement fixée sur un pareil dessein. Les douceurs de la sensation, la légitimité du désir, la beauté de la passion avaient trouvé en lui un défenseur d'une verve dégagée et âpre; l'honnêteté niaise et la moralité bourgeoise n'avaient qu'à bien se tenir. Il ne les ménageait pas. La seule règle de la vie, c'est la poursuite du bonheur: telle apparaît la conclusion de toute son œuvre. Ce qui fait défaut, ce n'est pas le talent de l'auteur, c'est la vérité de sa thèse.

« Une règle de bonheur, dit fort bien M. Gaultier, ne peut être autre chose qu'une série de conseils plus ou moins ingénieux pour parvenir à la félicité. Il n'y a point là trace d'obligation[1]. » Et pour cause : un commandement impératif serait fort empêché, chacun, en dehors du devoir, concevant le bonheur à sa manière.

Alcibiade et Héliogabale avaient leur manière; Verlaine et son ami Bibi-la-Purée avaient la même et encore une autre à côté. Ils buvaient comme des outres, ce que ne faisait point Alcibiade et ce que dédaignait quelque peu Héliogabale, trop

1. Paul Gaultier, *L'Idéal moderne*. Paris, Hachette, 1908.

quitter Zoticus, le cocher, pour le jeune
ux Hiéroclès. Je sais bien que la morale
us enseigne qu'un plaisir, pour acquérir
le perfection qui assure sa valeur, ne doit pas être suivi de regret. Héliogabale se livrait-il à des actes de contrition? L'ivrogne, quand il roule dans le ruisseau, ne songe d'ordinaire qu'à recommencer. Et les escarpes de tout genre ont-ils pour habitude de se repentir? Et les femmes mariées, à sensibilité frémissante, qui déversent le trop-plein de leur tendresse dans le cœur d'amis successifs et empressés, et empressés parce que successifs? Tous ces êtres aux scrupules complaisants proclament hautement leur droit au bonheur, dans le mode d'application qui convient à leur tempérament, ou à l'équilibre de leur budget.

Les romanciers nous objecteront qu'ils n'ont iamais rien écrit de pareil. Le droit au bonheur, pour une femme, consiste simplement à tromper son mari. Combien de fois? Un chiffre, à nous autres hommes, serait nécessaire pour fixer nos idées. Le Conseil de la Légion d'honneur a décoré des femmes qui avaient dépassé une demi-douzaine d'amants; il hésite pour d'autres qui sont allées au-dessus d'une ou plusieurs centaines. Il semble donc, d'après ce calcul, qu'une femme demeure honnête, quand elle se tient dans ce cadre modeste de la demi-douzaine, et que quelque

chose est à redire quand elle excède cette quantité. Un mari possède une femme morale lorsqu'elle ne lui ramène au logis que six à huit amis qui viennent partager sa table et le reste. Tel semble le code actuel.

Aussi bien, le grief fondamental est exposé sans ambages. Ce qu'on reproche à la morale de nos pères, c'est l'esprit de sacrifice dont elle était imprégnée. Plus de contrainte. Que chacun se laisse glisser à ses inspirations propres, et jette son bonnet par-dessus les moulins, et autant de fois qu'il lui plaira. La vraie morale, la voilà. Soit. Seulement, qu'elle ne se réclame pas du nom de morale naturelle. L'esprit de sacrifice est une loi de la vie; depuis la femelle qui se dévoue pour ses petits jusqu'à l'artiste qui s'isole pour se consacrer tout entier à son œuvre, partout les êtres en s'immolant obéissent à la vérité de leur destin. Mais ces êtres retardataires demeurent ignorants des enseignements du catéchisme moderne. Ce nouveau code se recommande par l'imprévu de ses complaisances. Ni les faux pas, ni les écarts, en quelque aberration qu'il s'enfonce, n'atteignent la réputation du marcheur. Tout au rebours; il grandit de ses chutes. Jadis, pour mal faire, il recherchait le silence et l'ombre. Aujourd'hui, il s'étale et se livre en exemple. Libéré de préjugés, c'est un homme de progrès; malheureusement, quand sa femme également est femme de progrès, des

vacillements inquiétants ébranlent le ménage. On décore peut-être encore la femme. Mais bien du tirage se met en travers des effusions conjugales ; à moins que le mari, juché à une supériorité morale désintéressée et magnifique, en tolérant la femme n'accepte à la fois les honneurs et l'argent.

Il faut en effet des compensations au pauvre diable. Les idées modernes éprises de justice lui doivent une récompense qu'il a si honnêtement méritée.

*
* *

« Une femme s'appartient et doit pouvoir se prostituer. La Révolution est faite pour ça. » C'est en ces termes que s'exprimait M. Rousselle, ancien président du Conseil municipal de Paris [1]. M. Turot, rapporteur au Conseil municipal [2], pense de même. Pas de réglementation, rien qui puisse effaroucher la femme qui se vend. Qu'elle soit mariée ou non, qu'importe! Qu'entre deux visites en ville, elle coure *faire une affaire* ou deux, ou trois, à une maison de rendez-vous, cela ne regarde personne. « Une gêne momentanée, une note pressante, un embarras transitoire, » voilà plus qu'il n'en faut

1. Maurice Talmeyr, *Les Maisons d'illusion*, p. 43, Félix Jouven, éditeur.

2. Conseil municipal de Paris, 1904. Rapport au nom de la 2e commission sur la prostitution et la police des mœurs.

pour excuser sa démarche. Ah! « les sentiments qu'inspirent nos conceptions occidentales » sont imprégnés de préjugés bien opaques. Quand l'aube de l'ère nouvelle se décidera-t-elle à dissiper tous ces brouillards?

M. Turot est un penseur et M. Rousselle en est un autre. A quoi servirait l'individualisme issu de la Révolution sinon à accorder à la femme mariée la jouissance de son corps? Hier encore, alors que la lumière commençait à poindre, la femme mariée, à peine échappée aux préjugés séculaires, se contentait d'un amant, plus souvent de deux. Pauvre créature! Incomplètement ouverte aux principes de liberté, elle acceptait la servitude d'une liaison. Il était temps de mettre fin à ce régime d'esclavage. Les maisons de rendez-vous se sont créées, et cette organisation neuve, dès le premier jour, apparaissait en harmonie si manifeste avec les aspirations de l'âme moderne qu'un succès de bon aloi, que dis-je, un véritable triomphe a couronné la tentative. Avant 1900, il n'y avait pas dix maisons de rendez-vous à Paris. Elles étaient soixante-seize en 1903, cent vingt-six en 1904. Aujourd'hui leur chiffre dépasse plusieurs centaines. Devant des manifestations aussi éclatantes des réalités, quelles âmes retardataires oseraient encore mettre en doute les lois de l'évolution et du progrès?

Les femmes entretenues, les actrices, les man-

nequins des grands magasins composent la clientèle ordinaire de ces maisons, mais on y croise aussi des femmes mariées dans la proportion de 5 à 10 pour 100, et parmi celles-ci des femmes d'avocats, d'artistes, de fonctionnaires, de médecins. Que mes lecteurs ne se récrient pas. Ces maisons sont honorables. On y traite d'autres *affaires* que celles auxquelles les femmes sont consentantes. Les maris des tenancières sont nommés officiers d'Académie et la Légion d'honneur a été accordée à des clients sérieux.

Beaucoup d'étrangers fréquentent ces maisons. Les Anglais, amoureux de chair fraîche, franchissent le détroit pour y goûter une heure agréable. Pareille distraction fait défaut dans leur pays. Les maisons de rendez-vous ont été fermées chez eux. L'Angleterre, qui a eu sa Révolution aussi, n'en a pas tiré les conséquences que nous en déduisons logiquement. C'est un pauvre pays.

Nous, c'est autre chose. L'*Annuaire de la Société Parisienne* renferme des noms d'élégantes des nouvelles couches qui figurent dans les journaux mondains, et y voient décrites des toilettes qu'elles ont gagnées avec leur argent à elles, en faisant des affaires. M. Talmeyr a vérifié, *Madame Une Telle, née Une Telle*. La « coursière » de la maison ne l'avait pas trompé. C'était bien la rue, le cercle du mari, et c'était la famille.

En 1904, à l'Exposition internationale d'Hygiène de Paris, le Jury décernait une médaille d'or à une poudre intitulée : « *la Félicité complète*[1]. » Le prospectus très alléchant posait cette question : « A quels maux devons-nous les plus grands tracas de notre existence? » Et il répondait : « A la peur de l'enfant. »

Pour trente sous, le moyen était indiqué : ne plus avoir d'enfant; et l'auteur de la découverte était récompensé d'une médaille d'or.

Parmi les membres du jury, nous trouvons M. Mesureur, aujourd'hui directeur de l'Assistance publique.

A la prochaine exposition internationale, nous signalons à sa bienveillante attention les Maisons de Rendez-vous. Il y règne aussi la félicité complète : félicité pour la femme qui y trouve moyen d'équilibrer son budget, félicité pour l'homme qui fait la connaissance d'une femme mariée, félicité pour la tenancière qui réalise de grosses fortunes.

Dès que la poudre « la Félicité complète » obtient une médaille d'or, quelle récompense, quelle médaille d'or à grand module, agrémentée d'une belle devise civique, M. Mesureur ne fera-t-il pas accorder à ces temples d'une félicité triple qu'on appelle les Maisons de Rendez-vous?

1. M. Talmeyr ne donne pas le nom véritable du remède, crainte de lui faire de la réclame, mais il s'agit, affirme-t-il, u n pr oduit ouvertement et lyriquement libertin.

Résultat de ces visites masculines aux Maisons de Rendez-vous ou ailleurs.

Une femme honnête sur cinq, assure le professeur Fournier, est atteinte de syphilis. C'est un cadeau de son mari, que cette déchéance vitale. Elle le découvre dans sa corbeille de noces, le mari étant malade auparavant et sachant fort bien qu'il allait contaminer sa femme. Les idées d'individualisme dont il est épris l'empêchent de se laisser attarder par des scrupules rétrogrades. Transmettre la syphilis à sa femme l'empêchera-t-il, s'il célèbre bruyamment les bienfaits de la morale à la mode, de monter très haut dans la carrière des honneurs? Non, n'est-ce pas? Alors, pourquoi tant d'affaires?

Il n'est guère de médecin qui n'ait assisté à des crimes de cet ordre. Ils s'accomplissent en dépit des objurgations et de la défense formelle du médecin. En rapportant ces faits à la tribune de l'Académie de Médecine, M. le professeur Fournier a soulevé un coin de voile qui masque la hideur des consciences.

Demain, et quand les jeunes générations seront parvenues à l'âge adulte, je ne sais même si la proportion accusée par M. Fournier ne sera pas dépassée. Une femme honnête sur cinq; pourquoi pas davantage? En vérité, il serait puéril à l'homme de s'embarrasser de scrupules d'un autre âge. A l'école, on lui aura appris ceci, la fameuse phrase

déjà citée : « Les bonnes actions sont celles qui nous sont utiles, c'est-à-dire celles qui nous rendront vraiment heureux. » L'utilité pour un syphilitique qui y trouve son intérêt matériel, c'est de se marier le plus tôt possible. Pour que son acte ne lui attire plus tard aucun ennui, pour qu'il récolte le bonheur qu'il espérait, il n'a ensuite qu'à dissimuler à sa femme le mal qu'il lui aura transmis. Sa femme sera syphilitique, il ne la fera pas traiter. M. Fournier a cité des exemples d'un semblable cynisme.

Bientôt, ce sera la monnaie courante. Une morale qui ne repose que sur l'utilité immédiate et l'intérêt bien entendu, est prête à toutes les défaillances. La voix de la conscience est étouffée chez qui n'envisage que la satisfaction de ses appétits. L'utilité, pour celui-là, sera de leur livrer pâture et les conséquences de son acte le laisseront froid, si, comme dans l'espèce, ce n'est pas lui, mais une autre, qui devra porter la peine de son forfait.

Les médecins n'ont point l'habitude d'élever la voix pour tout ce qui touche aux questions d'éducation et de morale. Cette abstention est une faute. L'Académie de médecine leur assure une tribune l'où leur indignation serait entendue. Toutes les naladies sociales, si elles dépendent de facteurs livers, reconnaissent une cause morale qui tient me des premières places. L'intérêt, pour le crimi-

nel, et il n'en connaît pas d'autre, est de ne pas se laisser prendre. Rendez votre femme syphilitique, si cela vous convient, mais que personne, pas même le médecin, ne soit averti de la chose.

Dans vingt ans, il n'est guère de collègues de M. Fournier qui seront encore là. La plupart seront partis pour l'autre monde. Nos successeurs auront le temps d'en entendre de drôles. On sait le nombre croissant des avortements criminels qui a triplé depuis cinq ans. Syphilis des honnêtes femmes, avortements, tout cela se tient. C'est aussi pour la femme une utilité manifeste de se faire avorter. Que pourront les protestations des médecins contre la fréquence du crime dont les circonstances atténuantes sont enseignées, dès le jeune âge, sur les bancs de l'école primaire?

*Après la liberté de penser, la liberté de procréer.* Sur la voie publique, un camelot me glissait l'an dernier la réclame de l'ouvrage auquel cette phrase lapidaire sert d'épigraphe : *Des moyens à employer pour ne pas avoir d'enfants, ou la grossesse facultative.* Cela coûte 5 francs et fait partie d'une collection de librairie dont toutes les publications visent au même but : la suppression de la grossesse. Un journal est annexé à cette officine : la *Maternité,* véritable livre des familles, ajoute le catalogue. Des conseils médicaux gratuits sont fournis par le médecin en chef de

l'œuvre, chevalier de la Légion d'honneur. Assurément, c'est un esprit pratique, qui tire une manière de gagne-pain, à son jugement très honorable, des conséquences de son individualisme heureusement avisé.

On ne veut pas comprendre que toute civilisation est menée par un petit nombre d'idées directrices; dans un pays rhéteur comme le nôtre, quand l'idée directrice est fausse, toutes les conséquences en découlent nécessairement, par une logique implacable qui ne se laisse arrêter ni par l'absurde, ni par l'odieux des déductions. Les aliénés obéissent à un pareil tour mental. Sur une conception primitive erronée, ils bâtissent un échafaudage de raisonnements parfaitement cohérents et qui s'enchaînent avec évidence. Le seul point fragile du monument est la base, je veux dire l'interprétation fausse qui a servi de point de départ à tout le reste. L'homme, avons-nous dit maintes fois, ne vit point isolé de ses semblables; il est uni à eux par la multiplicité des liens qui entrent dans la structure et maintiennent la cohésion d'un groupement national.

Un acte devient délictueux s'il nuit aux intérêts de la collectivité. Or la réduction volontaire des grossesses, aboutissant à la diminution de la natalité, engendre forcément l'affaiblissement de la nation elle-même. La Déclaration des droits de l'homme conduit par une pente insensible à la

liberté de l'avortement, puisqu'un droit dans une société n'a de valeur qu'autant qu'il sert de complément à un devoir corrélatif et que, la liste de ces devoirs, la Déclaration des droits de l'homme a oublié d'en inscrire le premier mot.

Il y a quelques années, nous avons parlé de la fréquence accrue des avortements criminels dans les milieux hospitaliers. M. Doléris la signalait et apportait des chiffres qui accusaient, pour ces habitudes odieuses, une augmentation du triple au cours de ces dernières années. M. Maygrier, accoucheur de la Maternité, à qui nous en parlions ces temps derniers, conclut dans le même sens. Presque tous les avortements de son service sont consécutifs à des manœuvres préalables. M. Maygrier a recours à un artifice très simple pour dépister le crime. « Si c'est venu tout seul, dit-il à la femme, nous n'avons pas à intervenir ; si ce n'est pas venu tout seul, nous avons au contraire à faire quelque chose. » Et les femmes, anxieuses, d'avouer que ce n'est pas venu tout seul et qu'il y a à faire quelque chose.

Plus récemment M. Boissard[1], accoucheur de l'hôpital Tenon, nous soumettait des chiffres. De 1898 à 1904, le pourcentage des avortements annuels a passé à Saint-Antoine de 6,8 pour 100 à 18,5 pour 100, à Boucicaut de 7,8 pour 100 à

1. *Journal des praticiens*, 1908.

17,7 pour 100, à Tenon de 5 pour 100 à 15 pour 100.

Le remède? Il n'y a qu'à assister aux phénomènes de décomposition sociale et d'anarchie qui se précipitent de toutes parts pour comprendre que ce n'est pas dans des mesures policières qu'on le trouvera. La loi, on s'en moque; car vraiment elle développe une élasticité trop déconcertante, au hasard des convenances particulières qu'elle est appelée à servir.

CHAPITRE XI

## LA MATERNITÉ MODERNE

Que si les enfants naissent quand même, cette erreur n'imposera pas un grand sacrifice aux parents. Une doctoresse écrivait dernièrement : « La maternité ne sera plus qu'*un épisode* dans l'existence de la femme, comme la paternité n'est qu'un épisode dans une existence masculine. » Cette phrase prophétique a fait le tour de la Presse, et chacun de s'en donner à cœur joie. Je ne vois là rien de drôle. La femme a l'esprit logique. Une fois qu'elle a accepté certains principes, elle en déduit les conséquences avec une rigueur farouche. Toutes les notions de contre bon sens qui ont pris possession de la société moderne, dégagent, dès qu'on les presse, un parfum d'absurdité violente. Eprise des maximes de Rousseau, la doctoresse en question met au service de leur défense une conviction résolue. Cela est fort bien.

La femme, déclare notre auteur, doit tout son temps à la science et à sa culture personnelle. J'y consens, encore que la science se passerait plus aisément de ses bons offices que les marmots, si elle en a. La famille, sans doute, c'est là une vieille rengaine bonne à endormir des esprits retardataires. Il faut aller de l'avant. Notre doctoresse parle d'or. Plus de foyer, plus de patrie. Et vive le progrès!

Plus qu'aucun, je suis partisan de l'élévation intellectuelle de la femme. A une condition seulement : sous prétexte de culture, que nous ne retournions pas aux formes ancestrales de la civilisation. Notre doctoresse m'arrête : « Les êtres primitifs, dit-elle, s'occupent de leurs enfants; ce soin est devenu pour nous un épisode. La marque de notre supériorité se révèle dans ce changement. » L'argument est irrésistible, et puisque mon aimable contradicteur me parle de supériorité, la règle que tout homme bien élevé s'assigne de ne pas contrarier une femme, m'impose l'acquiescement le plus formel.

J'accepte sans réticences l'égalité fonctionnelle des sexes, du moment que cette égalité fait le rêve de quelques-unes de mes contemporaines. Assurément la science n'est point tout à fait d'accord; l'évolution accentue les différenciations sexuelles. Aux temps préhistoriques, les distances étaient moindres (Topinard). « A mesure, nous

assure Le Bon[1], que nous avançons dans la civilisation, la femme s'éloigne de plus en plus de l'homme. » Chez les Iroquois, elle se mêle à la vie politique; les amazones du roi Behanzin et les femmes des Natchez partaient pour la guerre. Toutes les formes d'activité de l'homme, la femme y participe dans les peuplades primitives.

Cela fut, certes, un grand recul des civilisations, que la différenciation fonctionnelle qui suivait la différenciation physique. « La différence, dit encore Le Bon[2], entre la moyenne des crânes des Parisiens contemporains et celle des Parisiennes est presque double de celle observée entre les crânes masculins et féminins de l'ancienne Egypte. » Il faut changer tout cela, la nature écarte les formes extérieures des sexes. Aux civilisations de rapprocher leurs fonctions. La femme embrassera les carrières de l'homme; et cela, nous n'y voyons aucun inconvénient dans la mesure où les devoirs d'épouse et de mère n'en éprouveront nul dommage. Mais que la maternité demeure un épisode sans importance, nous aurions quelque peine à souscrire à cette affirmation, si une femme elle-même ne l'énonçait avec une conviction tellement sûre de soi, que tout essai de contradiction de notre part serait immanquablement taxé d'inconvenance.

Aux femmes qui pensent de la sorte, comment

1. Le Bon, *L'homme et les Sociétés*, t. II, p. 155.
2. *Ibid.*, p. 154.

pourrions-nous avoir l'impertinence d'opposer un sentiment personnel? C'est à peine si nous leur demandons l'autorisation d'émettre une très timide réserve. Tout comme la maternité, elles transforment la paternité en épisode. Or, la paternité cela nous regarde; vous permettez, n'est-ce pas, madame?

Ayant des enfants, il nous a semblé, à nombre de nos amis, et hélas! à moi-même, que notre devoir était de les élever et que tout le plan de notre vie se modifiait devant l'obligation de cette charge. L'épisode de la paternité se prolonge pour nous pendant la majeure partie de notre carrière, Pour vous, cela ne tire à conséquence. Une pareille assertion annonce un esprit singulièrement affranchi des préjugés qui inspirent la conduite de vos confrères masculins. Faut-il vous en féliciter?

Certainement, puisque vous devez à votre sexe de ne recueillir que des adhésions dont la politesse exclut le moindre sentiment de blâme et le plus léger soupçon d'ironie. Et puis, si vous avez des enfants, quels déplorables marmots, et que vous êtes sagement avisée d'en redouter la venue. Ils ne suivraient pas vos recommandations, soyez-en convaincue, et vos réprimandes resteraient vaines.

CHAPITRE XII

## LA DÉSOBÉISSANCE DES ENFANTS

La désobéissance des enfants, réserve faite pour certaines natures particulièrement impulsives et indomptables, sort directement des principes d'individualisme, disons plus simplement d'égoïsme, adoptés par les parents. Le père ne songe qu'à soi, à son intérêt, à son ambition; la femme ramène le monde à la satisfaction de son orgueil et de ses caprices.

Les remontrances, les objurgations violentes, voire les coups ne servent de rien. Ils ne font qu'enfoncer l'enfant dans son obstination et son mutisme. Deux seules conditions morales ont pouvoir d'imprimer au gamin révolté le sentiment de l'obéissance : la fermeté et l'exemple. Affectueuse dans le train ordinaire des choses, la fermeté de ses parents se fera sévère quand une faute aura été commise. Pas de longs discours, pas de phrases attendrissantes, pas d'éclats de voix. Ou si la co-

lère, qui est toujours une faiblesse, part en explosion, que ce fracas ne soit pas de durée. L'enfant s'irrite de la répétition tumultueuse des mêmes reproches. Il en a assez et suit, les yeux mauvais, les péripéties de l'orage. Quel fruit attendre d'une semblable méthode? D'autant que la colère épuise la résistance et émousse la fermeté. Un père qui se livre à ces véhémences furieuses y perd toute son énergie. Avant la scène, il disait : non. Maintenant, il consent. Excellent encouragement à l'enfant qui commencera demain.

Joignons que la mère est loin de remplir, dans l'espèce, un rôle de collaboratrice toujours utile. Soit aveuglement de tendresse, soit égoïsme, soit esprit de contradiction, elle console l'enfant des bourrades du père et l'embrasse à la dérobée dans un coin. Ou bien si l'orgueil, — « cet orgueil impérieux et superbe des femmes qui prétendent tout savoir sans avoir rien appris, » — inspire ses décisions, elle se complaira à contredire son mari. Quelle satisfaction de manifester sa supériorité en refusant de reconnaître une vérité qu'elle n'a pas émise la première ! « Si le mari fait observer à une de ces femmes qu'elle commet une imprudence dangereuse pour l'enfant, qu'elle dit ou fait le contraire de ce que la raison ou l'hygiène commande » (Proal [1]), la femme le toise d'un de ces regards

1. Proal, *L'Éducation et le Suicide des enfants*, p. 45. Paris, Alcan, édit., 1907. Bibliothèque de philosophie contemporaine.

qu'elle sait prendre pour écraser l'imprudent. Gare au pauvre diable. La conversation qui fera suite risque fort d'être dépourvue d'aménité. Le malheureux n'ose lever la tête et aura bien à faire pour obtenir son pardon.

Il n'y a pas que la fermeté, les parents doivent l'exemple. L'exemple de la justice à l'égard des leurs, de l'honnêteté scrupuleuse, du travail. Il faut un ensemble de qualités qui imposent le respect. L'autorité ne s'attache aux paroles qu'à ce prix. Sinon ce sont des réprimandes dans le désert. L'enfant n'est nullement impressionné par l'éloquence verbale. La conduite des parents, leur marche dans le droit chemin, le mépris qu'ils manifestent à l'égard des actions déloyales et basses, leur horreur pour l'hypocrisie, le mensonge, la fierté de leur âme qui se refuse à tout compromis de conscience, voilà les éclaireurs qui assurent la route et permettent de mener à bonne fin les étapes d'une éducation infantile. L'enfant observe ses parents, ses jugements, dessinés à gros traits, ignorent la délicatesse des nuances. Les parents sont à ses yeux ou bons ou mauvais. S'ils sont bons, il obéit; s'ils sont mauvais, il regimbe.

Sans doute les révoltes de l'enfant sont subordonnées à la vivacité de ses impressions. Les natures molles se soumettent aisément : pour les autres, celles qui sentent avec feu, il faut bien des habiletés et des ménagements. On opérera bien

plus par suggestion que par contrainte ; les suggestions formulées avec douceur auront chance de pénétrer, si tout un système d'éducation suivi et ferme a été préalablement organisé par des parents affectueux et droits.

Un enfant qui ne sait pas obéir deviendra dans la vie un être volontaire, impérieux et fantasque. Les exigences du premier âge se changeront en tyrannie dans l'âge mûr. L'enfant mal élevé ignorera les obstacles ; s'il en rencontre, la colère qu'il éprouvera de subir une entrave le poussera à des actes de violence ou de désespoir. « Celui auquel on n'a jamais résisté, ne pourra résister à la vie », disait Sénèque.

M. Proal cite plusieurs exemples de suicides accomplis dans ces conditions. Un jeune homme auquel on refusa l'autorisation d'un voyage, prit un revolver et se brûla la cervelle. Un autre, prié de sortir et d'aller habiter un logement séparé, se rendit dans sa chambre et s'empoisonna avec du cyanure de potassium.

De tels malheurs inspirent une si grande pitié qu'on hésite presque à en rattacher la cause initiale à la responsabilité trop réelle des pauvres parents.

Il est vrai qu'ils s'empressent de se mettre à l'abri de semblables ennuis ; le chiffre des naissances ne suffit pas à balancer le nombre des décès. Le mouvement de la dépopulation s'accentue et ce résultat est admirable.

CHAPITRE XIII

# LA DÉPOPULATION

Les médecins ne créent pas les maladies pour se donner le plaisir de les guérir ensuite. Les sociétés ne sont pas toujours aussi sages. Après avoir décrété des mesures malsaines, elles s'étonnent. Comment tant de ravages! Et les bonnes volontés de marquer leur stupeur avec la multiplicité effarée des conseils. Chacun y va de son remède. Dans le nombre, il s'en trouvera peut-être un efficace. Des groupements, des ligues s'organisent. On parle beaucoup et très bien; mais une digue oratoire n'arrête point une inondation de suites fâcheuses et de dangers trop réels qui grossissent à chaque recensement.

Cette question de la dépopulation dont s'occupent un tas de braves gens, comme tous les problèmes sociaux enfonce sa racine dans une cause morale. Toujours l'individualisme est en jeu et,

cette fois, le mal paraît plus grand encore. Il est nourri et entretenu sans doute par une mesure législative qui nous vient de la Convention : le régime des successions; mais derrière cette cause s'en dérobe une autre plus profonde. C'est à Le Play[1] que nous devons l'étude de la première. « Le père, dit-il, n'a plus le pouvoir de lier son établissement à l'avenir de sa postérité, parce que la loi confère à ses enfants le droit de s'en partager les lambeaux... Il ne peut, sous ce régime, assurer le bien-être de ses descendants qu'en limitant leur nombre par une stérilité systématique. » De plus, les agents de la loi surgissent à chaque décès, comme des chacals. Ils prennent possession du foyer domestique, en dressent l'inventaire détaillé. « Ce déplorable régime, continue Le Play, rompt les barrières qui doivent séparer la vie privée de la vie publique. Il dégrade la famille et compromet la dignité de la nation. »

Par souci de ne pas frustrer ses enfants, le père de famille ne leur fournit pas l'occasion de naître. Rien de plus sensé. Mais la Convention n'avait point songé à cela. Elle se contentait de déclamer par la voix de Cambacérès[2] : « La voix impérieuse de la nature s'est fait entendre. Elle a dit : Il n'y a

1. Le Play, *La Réforme sociale*, t. I, p. 274 et 284. Pour plus ample démonstration, nous renvoyons le lecteur à ce magnifique ouvrage.

2. *Ibid.*, p. 460, note.

plus de puissance paternelle ; c'est tromper la nature que d'établir ses droits par la contrainte. » Je ne voudrais faire de peine à personne, mais je trouve qu'il faut avoir en soi une belle source d'admiration disponible pour ne pas trouver ce langage parfaitement impropre. L'homme, avons-nous déjà répété, ne vit point à l'état de nature ; il fait partie d'un groupe social, et l'unité de ce groupe, c'est la famille.

La masse déshéritée de la nation est surtout frappée par le décret conventionnel. Comment l'ouvrier peut-il fonder un foyer? La loi de partage décrète l'impossibilité où il est de léguer à ses descendants l'intégrité du toit familial. Il faut vendre tout cela ; que reste-t-il à chacun ? L'égalité dans la misère.

La propagande actuelle contre la procréation dont nous avons parlé plus haut, cette propagande, pour abominable qu'elle soit, ne fait que presser les conséquences ultimes issues du décret conventionnel. Puisque chacun doit être misérable, que les malheureux ne voient pas le jour. La ligue pour la dépopulation recrute à son service des avocats qui ont la partie belle ; ils n'ont qu'à développer par voie déductive les éléments d'un principe fiscal inscrit dans la loi.

Notre époque, avec toutes les incohérences et les thèses saugrenues qu'elle défend, ne fait que fournir l'essor à des considérations logiques. Un

équation, mal posée à son origine, donne naissance, à mesure que se poursuit la démonstration, à une série d'équations de plus en plus absurdes. Pour reprendre pied sur le terre-plein des réalités, il faut remonter à l'équation initiale et en corriger les termes. L'amour-propre et les préventions de chacun n'accepteront pas aisément l'aveu que des formules révérées à l'égal d'un dogme ne reposent que sur des conceptions irréfléchies dans leur principe et folles dans leur application.

Le problème de la dépopulation, abordé en surface et par ses côtés secondaires, n'aboutit qu'à des solutions puériles et inefficaces.

Le remède sortira-t-il du bouleversement du Code civil? Cela fait, il resterait encore la tâche la plus ardue : le relèvement moral des âmes. Cette seconde partie du programme réclamera, pour sa réalisation, une série de mesures tout aussi énergiques, et allégées aussi nettement du joug des erreurs sociales et des préjugés actuels.

Il y a quelques mois, deux médecins étaient condamnés pour escroquerie. Ils avaient porté dommage à la fortune matérielle de leur prochain. Quand on fait tort non plus à l'argent, mais à la dignité et à la valeur morale de ses semblables, l'acte n'est plus répréhensible. On peut s'en donner à cœur joie. L'intérêt vital d'un pays ne tire pas davantage à conséquence. Les forces

morales d'une nation, quel est l'esprit assez arriéré pour chercher à les préserver du naufrage? La marque d'un homme affranchi est de précipiter la débâcle.

La natalité de la France baisse; en 1907, le chiffre des décès a excédé celui des naissances. Pendant ce temps, l'Allemagne accroît sa population de près d'un million d'âmes chaque année, (deux millions de naissances; mortalité, onze cent mille, gain neuf cent mille). C'est le moment choisi pour prêcher la restriction des naissances.

Quel remède à ce danger de la dépopulation? La réforme du droit de succession, sans doute, c'est quelque chose. La suppression des impôts directs pour les familles nombreuses, la réduction de la mortalité infantile, voilà d'autres palliatifs. Les facilités de naturalisation pour les étrangers sont recommandées par quelques-uns. Ici, il y aurait à faire de grosses réserves. C'est un grand péril d'établir un ennemi chez soi [1]. Aux jours de l'invasion le conquérant trouve toutes prêtes des sympathies pour l'accueillir. Les Romains, au cinquième siècle, en ont fait l'expérience et à leurs dépens.

En réalité, le seul remède est le retour aux croyances héréditaires. Il n'y a pas à dire que leur temps est passé; les plus grands des savants s'in-

1. Gaston Boissier, *La Fin du Paganisme*, t. II, p. 364.

clinent devant elles. Ce qui contente des génies comme Laënnec et Pasteur, ne suffirait-il plus à l'idéal d'un maître d'école? Les économistes et les médecins, sur ce chapitre, pensent de même : « Plus j'observe, écrit M. Rostand[1], plus je lis, je réfléchis sur ce sujet, plus je me convaincs que la baisse croissante de la natalité en France, imputable presque exclusivement à l'infécondité volontaire, a son origine d'une part dans une légalité successorale qui pousse à la restriction, d'autre part, dans une des causes morales, anarchie familiale, augmentation sans frais des besoins, peur de l'insécurité, aversion de l'effort, horreur des entraves qui toutes se rattachent à une cause centrale profonde, la conception matérialiste de la vie, et à une sorte de matérialisation des âmes. » — H. Variot, médecin de l'hôpital des enfants assistés, s'exprime dans le même sens[2] : « L'instruction obligatoirement laïque a une grande part, affirme-t-il, dans la crise que nous traversons. » Les seuls départements qui fournissent l'excédent des naissances : — Finistère, Nord, Morbihan, Meurthe-et-Moselle, etc., sont ceux où le sentiment religieux n'a pas été complètement émoussé.

En réalité, c'est la cause profonde... La culture générale et la prospérité matérielle ne jouent qu'un

1. Rostand, *Le Mouvement social*, *J. des Débats*, 16 juin 1908.
2. *La Clinique infantile*, 15 juillet 1908.

rôle accessoire ! Le Canada, sous le rapport de l'instruction et du bien-être, soutient la comparaison avec la France.

Or, la moyenne des enfants y est de 7 à 8 dans les ménages de souche anglaise et de 12 dans les ménages de souche française. « Pourquoi, ajoute M. Rostand, sinon parce que les préoccupations économiques qui naissent de l'aisance et de la culture ne s'y sont point corrompues en effrénés égoïsmes, grâce à la persistance fortifiante des hautes croyances et à l'intégrité non atteinte de la famille [1]. »

1. *Loc. cit.*

CHAPITRE XIV

# LA CRIMINALITÉ CONTEMPORAINE

Avec la diminution de la population, ne nous étonnons pas si le nombre des assassins progresse.

« L'assassin, comme le voleur, l'escroc ou le satyre, poursuit ou une jouissance illicite ou un moyen illicite de jouissance. » M. Tarde[1], à qui nous empruntons cette citation, ajoute que les tendances criminelles, dans un ordre social bien équilibré, se contrebalancent les unes les autres, en sorte que les assassinats apparaissent en voie de régression, quand les vols, les escroqueries, les viols augmentent et réciproquement. En France, il n'en va pas ainsi. On assassine autant qu'il y a cinquante ans, et les délits de toute sorte de grossir en courants de plus en plus impétueux. La délictuosité astucieuse et voluptueuse se chiffre par un accroissement énorme[2]. Débordement d'ar-

1. *La Criminalité comparée*. Alcan, édit., 1907, 6e édit., p. 170.
2. *Ibid.*, p. 195.

deur sensuelle, déclin général de la véracité et de la bonne foi, telles sont les causes de cette recrudescence.

L'époque où l'homme se pénètre le plus des réalités scientifiques est celle qu'il choisit pour altérer le plus sciemment la vérité. La cause de la civilisation serait-elle donc indissolublement liée à l'esprit du mensonge ? Rien de plus évident puisque l'on entend par civilisation la douceur des mœurs et la substitution du régime industriel ou commercial au régime militaire. Un tel changement exerce immanquablement sa répercussion sur les caractères. Ceux-ci se débarrassent des qualités viriles et du courage, désormais inutiles. La cupidité, l'esprit de ruse : voilà les acquisitions mentales qui assurent le succès. Rions des convictions fortes et de la fidélité à une grande cause. Une seule nécessité s'impose : la réussite à tout prix.

Le sentiment de l'honneur sur lequel a vécu tout le moyen âge s'éteint comme une lampe, où les compétitions furieuses et les conflits d'égoïsme interdisent d'apporter les pauvres cuillerées d'huile dont elle aurait besoin pour émettre quelques lueurs échauffantes sur nos cœurs sevrés d'enthousiasme. Ajoutons les promesses de jouissances jetées comme amorce à l'appétit des masses, et l'émancipation des esprits hors la morale traditionnelle. Comment résisteraient-ils à la tenta-

tion ? D'autant que l'instruction qu'ils reçoivent n'apaise nullement leurs désirs. Elle les excite, au contraire, leur assure les moyens de les satisfaire, si contraires soient-ils à la probité et à la droiture ; le criminel sait déjouer toutes les recherches de la justice, quand d'avance son habileté n'a pas paralysé toutes les mesures de répression par l'art qu'il avait mis à se faufiler entre les articles du Code. Déjà Herbert Spencer avait fait la remarque : « La raison, disait-il, n'est pas un frein ; elle se contente de servir de guide à nos appétits. Loin de rendre l'homme maître de lui-même, l'instruction sans éducation donne l'essor aux plus bas instincts [1]. »

Tarde estime que la stabilité du pouvoir politique a pouvoir de réduire le chiffre de la criminalité générale. Dans une monarchie, à ce compte, la criminalité serait moindre que dans une république. « On ne doit pas priver un peuple de son roi, disait Herbert Spencer, pas plus qu'on ne doit priver un enfant de sa poupée. » Et J. Bourdeau ajoute : « Les poupées ont cela de bon qu'elles font tenir les enfants tranquilles. » Oui, pour ce qui est des révolutions, des changements vertigineux de gouvernement, de toutes les agitations dans le vide. Non forcément pour ce qui regarde la criminalité elle-même. La Prusse, pays monar-

1. *Journal des Débats*, Les Prévisions d'Herbert Spencer, par J. Bourdeau, 21 mai 1907.

chique, voit par exemple le chiffre des homicides s'accroître chaque année [1]. La cause de la criminalité doit être cherchée ailleurs que dans la forme des constitutions politiques. Les poisons physiques et moraux sont les seuls coupables : le poison physique, c'est l'alcoolisme, et le poison moral c'est à la fois l'exaltation des instincts inférieurs de l'humanité qui corrompent l'esprit de famille, et les excitations haineuses qui se masquent sous des étiquettes humanitaires pour mieux accomplir leur œuvre de désorganisation et de régression sociale.

Dans notre livre : *Science et spiritualisme* [2], nous publiions un chapitre sur la peine de mort. S'arroger le droit de tuer son semblable, si la mesure peut se justifier dans les sociétés où la jeunesse reçoit une éducation forte, devient, dans des pays comme le nôtre, un outrage à l'humanité autant qu'un défi au bon sens. Après avoir veillé avec une jalousie inquiète qu'aucune notion morale ne soit inculquée à la jeunesse, dans la forme où ces notions ont chance de pénétration efficace, voilà que, le crime une fois commis, le jeune homme devenu adulte est rendu responsable d'avoir ignoré une morale qu'on avait sciemment négligé de lui enseigner. On lui coupe la tête. Il ne faudrait pas presser la logique bien fort pour arriver

1. Tarde (*loc. cit.*).
2. Ch. Fiessinger, *Science et spiritualisme*. Perrin, édit. 1907.

à établir que si quelqu'un est coupable, c'est moins le criminel que ses éducateurs.

En ce qui concerne les chiffres, tout le monde est d'accord. On s'incline devant eux sauf à différer sur leur interprétation. Trois éléments de la criminalité sont en progression constante : le nombre, la précocité, l'impunité [1]. Les crimes « de sang » ont augmenté de plus du tiers (dans la période quinquennale de 1901 à 1905 : 313 crimes en 1901 ; 440 en 1905) ; dans cette quantité, ne rentrent pas les affaires classées et tant de crimes d'empoisonnements ou d'avortements dont la justice est moins que jamais informée. La précocité est un autre caractère ; à notre époque d'électricité et de vapeur, chacun est pressé d'ouvrir sa voie. Le criminel n'attend pas ; c'est aux années d'enthousiasme que sa passion s'allume. « De 16 à 21 ans, il y a une proportion de 420 pour 100 de malfaiteurs ayant commis des tentatives d'assassinat ou des assassinats, alors que la criminalité, de 21 ans jusqu'à la fin de la vie, n'est que de 2 pour 100 [2]. » Quant à l'impunité, elle est admirable. Tandis que le nombre des crimes et délits non poursuivis s'élevait, en 1896, à 87.073, cette proportion a atteint le chiffre de 105.998 en 1905.

1. E. Rostand, *J. des Débats*, 11 août 1908. Le mouvement social.

2. Reinach, *J. officiel*, 4 juillet 1908, p. 1597, cité par E. Rostand.

Il ne vaut vraiment pas la peine de se gêner.

Les causes, alcoolisme, imitation à la suite de publicité détaillée des crimes, lectures malsaines ; tout cela dénote l'impulsivité accrue du sujet. Pourquoi ne pas lui apprendre à résister? Les bienfaits de l'instruction primaire n'auraient pas donné les fruits attendus ! Et pourtant la morale a été enseignée ; elle figure dans les programmes scolaires. Mais quelle morale ! Celle de l'intérêt, puisqu'il n'en existe plus d'autre. Elle autorise tous les compromis, toutes les défaillances, tous les crimes. Pour être heureux, une seule condition est requise : ne pas se laisser prendre. Nous avons vu que les criminels réalisent, d'année en année, d'une manière plus parfaite, cette formule essentielle du programme.

En présence de pareils résultats, on se demande si un vent de folie n'agite pas la société. Et plus tard, quels exemples ! Sont élevés aux plus hautes des fonctions publiques ceux dont le seul métier était d'exciter les appétits et d'attiser les haines. Les malfaiteurs regardent et observent. Vraiment, l'absence des scrupules est une grande force dans le monde moderne. Ils s'évertuent, dans les conditions de leur milieu, à tirer le parti le plus avantageux de cette constatation. S'ils volent, s'ils tuent, est-ce leur faute ? Ils n'avaient pas d'autres moyens de réussite à leur disposition. Et le travail ? Pardon, le travail est un devoir. Ce n'est

pas la déclaration des devoirs de l'homme qui est affichée dans les salles de l'enseignement primaire, c'est la déclaration de ses droits.

Les esprits optimistes — ils sont nombreux — ne se laissent pas impressionner par de pareilles vétilles. Époque de transition que la nôtre, opinent-ils avec conviction, aujourd'hui, sans doute, il y a quelque peu à redire ; demain, tout se passera à merveille. C'est l'histoire d'un médecin dont le malade va plus mal. Il espère dans l'avenir et continue la même médication. Si pourtant il modifiait son ordonnance? Une aggravation qui rait suite à un traitement n'a jamais impliqué cette conclusion inattendue : que la persévérance dans la médication entreprise amènerait la guérison. Il faut changer, à cela aucun doute. Et tous les médecins abandonnent leur médication première, pour recourir à une autre dont la seule preuve d'efficacité ne réside pas dans le dépérissement progressif du patient.

Ceci me rappelle une histoire sarrazine. Un calife était hydropique. Les médecins lui avaient promis cinquante ans de vie à condition qu'il suivît leur ordonnance à la lettre. Rien de plus simple que le remède proposé ; l'hydropisie c'est de l'eau, l'eau se change en vapeur quand on la fait bouillir. L'eau du calife se dégagera par un procédé de même ordre, s'il consent à se laisser

plonger dans un four suffisamment chaud. Le calife réfléchit un instant : la logique du raisonnement lui apparut d'une évidence lumineuse : « J'accepte, » fit-il.

Et il se laissa introduire dans le four. Les médecins attentifs et graves suivaient de près l'opération. « Un peu plus de bois, cela ne chauffe pas assez, commandèrent-ils. » Des bûches énormes furent jetées dans le brasier. « Mais je brûle, gémissait le calife ». « Ajoutez d'autres bûches », clamaient les médecins. « Je meurs, fit le pauvre diable ». « D'autres bûches, d'autres bûches », pressaient ses guérisseurs.

Le calife semblait s'être résigné. « Cette fois, l'eau doit avoir disparu. » Les Esculapes firent retirer le calife : l'âme du malheureux s'était évadée en même temps que son eau. Un amas de chairs informes et rôties, c'est tout ce qui restait du pauvre diable à qui une vie longue et fortunée avait été promise.

Une société succombe plus lentement qu'un calife : c'est la seule différence. Seulement il est des hommes qui protestent contre l'enfouissement logique dans un four et l'apport de nouvelles bûches ; ceux-là sont aisément suspects ; ils passent pour des esprits rétrogrades.

Contre une telle régression morale, quel pauvre recours que la législation d'un pays ?

CHAPITRE XV

# L'IMPUISSANCE DES LOIS

« Que peut créer la loi? Des impôts et des fonctionnaires [1]. » Et M. J. Cruet ajoute : « si elle est parfois utile, elle n'est jamais gratuite. »

L'âme du Français est conciliante et humble; pas de citoyen en général plus docile aux règlements de son pays. Il s'y prête sans enthousiasme, j'y consens; mais dans un esprit d'observation résignée. Si l'application des lois les meilleures fléchit dans ses modes de répression, il le constate sans crier au scandale. Le nombre des infractions poursuivies en vertu de la loi de 1873, sur l'ivresse publique, s'est abaissé de 50 0/0 [2]; il se dit : C'est là chose naturelle. Du moment que l'alcoolisme devient un danger national, il est inutile de sévir. Ce ne sont pas quelques condamnations

1. Jean Cruet, *La Vie du Droit et l'Impuissance des Lois*. Paris, Flammarion, édit., 1908.
2. *Ibid.*, p. 235.

isolées qui arrêteront le cours inévitable des choses. « Le développement de la criminalité apparaît comme parallèle au progrès du droit pénal. » Étant informé qu'il n'est point prudent de se mettre en travers du progrès, le médecin fermera les yeux sur l'augmentation des actes délictueux et la multiplicité croissante des récidives. Crainte d'être taxé d'esprit chagrin, retardataire ou misonéique, s'il n'applaudit pas tout à fait, du moins aura-t-il l'esprit de parler d'autre chose. C'est à peine si une circulaire du garde des sceaux attirera son regard. « Aucun progrès, écrivait, en 1907, le ministre en question au président de la République [1], aucun progrès n'a été réalisé par la justice dans le moyen de parvenir à la découverte de la vérité... Mais les agissements des criminels se modifient avec les progrès de la science. » Les procédés de l'instruction criminelle demeurent stationnaires, tandis que la mentalité des apaches s'enrichit des données acquises sur les bancs de l'école. Et l'on oserait nier les bienfaits de l'instruction primaire, quand le garde des sceaux, le premier, en constate les lumineux résultats ! Les apaches mettent à profit l'enseignement obligatoire, dispensé avec largesse, en vue de fournir des ressources à la combinaison de leurs crimes. Rien de mieux avisé.

1. Jean Cruet, *La Vie du Droit et l'Impuissance des Lois*, p. 234.

La loi, chacun sait cela, ne repose que sur une série de conventions. Mais, si ma raison me défend de souscrire à ces conventions?

Suis-je libre, ou non, d'obéir en toutes choses à la voix de ma raison? Je ne reconnais à personne le droit de m'imposer sa volonté. S'il me plaît de vous demander votre porte-monnaie, il vous reste le droit de le refuser; mais j'ai celui de le prendre, si la force se range de mon côté.

Le culte de la Raison et de la Loi, c'était le programme du XVIIIe siècle. Il était vraiment bien en retard. La raison n'a jamais fait que justifier nos appétits et la loi ne traduit que les caprices ou d'un homme ou d'une majorité. Jusqu'aujourd'hui, les apaches sont des précurseurs; seuls, ils ont mis d'accord la signification de leurs actes avec les conséquences déductives du raisonnement. Mais cette constatation, le garde des sceaux ne l'avait pas faite.

CHAPITRE XVI

# BRUTALITÉ ET BARBARIE

La brutalité et la barbarie sont les aboutissants terminaux de toute la série des constatations qui précèdent. Comme toujours ce sont les pauvres diables bien plus que les riches qui en pâtissent les premiers.

« Une des conquêtes, dit M. Grasset [1], les plus positives de la sociologie contemporaine est la proclamation indiscutée du devoir qu'a la société de protéger ses malades. » Par malade, ou entend tout aussi bien les malheureux affligés de troubles physiques que de désordres mentaux. La réforme de Pinel, dans le monde des aliénés, date de cent ans. C'est tout récent. Si une régression doit s'opérer dans le domaine des sentiments qui nous animent vis-à-vis des malades, ce sont les

1. *XVII*e *Cong. des Méd. alién. et neurol.*, Genève, 1er août 1907.

aliénés en premier lieu qui devront souffrir de ce recul. De même que la mémoire fléchissante laisse dissiper en premier lieu les souvenirs les plus récents, ainsi une civilisation qui rétrograde abandonne dans sa marche en arrière les acquisitions dernières qu'elle s'était assimilées.

Je ne veux pas dire que le mouvement de régression soit très accentué ; non, mais cela commence. Dans une société où domine la loi du nombre, les minorités sont toujours sacrifiées. La bonté et la justice ne sont pas faites pour elles. Nos confrères éconduits des situations officielles ne nous contrediront pas sur ce chapitre.

Du jour où la bonté et la justice se détournent des êtres isolés, des faiblesses et des misères — tout simplement parce que ces individualités, ces diminutions et ces souffrances occupent et atteignent le groupe des minorités, un pas de plus est bientôt franchi. Ce n'est plus seulement l'indifférence qui se montre, mais bien vite la brutalité et la barbarie.

Ne quittons pas le chapitre des malades. De temps à autre, à l'occasion d'un crime abominable — crime qui dévoile l'aberration mentale de son auteur, nombre d'écrivains concluent qu'un malade dangereux est assimilable à un animal nuisible. « Pourquoi, disait l'un d'eux, dépenser l'argent des contribuables à nourrir des monstres pareils ? Quand un chien est enragé, on le tue ». Oui,

ajoute justement M. Grasset : « Quand un chien est enragé on le tue, tandis que l'homme enragé, on le soigne ». M. Pierre Baudin, l'écrivain en question (il est à remarquer que les hommes qui se piquent d'idées de justice sociale et de progrès, sympathisent parfois le plus volontiers à un retour vers les mœurs préhistoriques), M. Pierre Baudin, un ancien ministre, continuait sur ce ton : « Nous avons un meilleur emploi à faire de notre pitié, de notre argent et de notre philosophie médicale que d'immuniser et d'hospitaliser des détraqués coupables... Ce problème doit laisser indifférents les juristes et les magistrats ». Et M. Grasset réplique : « Ceci ne paraît-il pas écrit au moyen âge ou même plus anciennement, à l'époque des grandes batailles de la vie des cavernes? Pourquoi ne pas sacrifier alors tous les vieillards devenus des bouches inutiles et ne pas jeter à l'Eurotas tous les enfants souffreteux qui sont une charge pour la société? »

On ne saurait mieux dire. Il ne nous déplaît pas de constater cette mentalité singulière; elle nous apparaît comme une conséquence inéluctable de la série de formules erronées qu'on s'évertue à nous faire accepter pour des vérités manifestes. Loi du nombre, suffrage universel, droit d'initiative accordé à des assemblées délibérantes : tout cela ne conduit qu'à un despotisme ombrageux et à l'anarchie; les individus sous un pareil régime

s'arment pour la lutte, écrasent l'être isolé, abandonné et faible, tout simplement parce qu'un seul droit reste debout dans l'universelle débâcle : celui du plus fort.

Tout se touche : l'hygiène, les lois d'assistance, le milieu, les idées. Quand on remonte un peu haut, on met la main sur les quelques principes directeurs qui règlent le mécanisme de toute la machine. Beaucoup de bien a été tenté depuis trente ans ; on en fait encore. Mais de plus en plus, cette sollicitude générale ne s'exerce que vis à vis d'une catégorie d'individus : ceux dont les groupements sont assez nombreux ou assez menaçants pour imposer leurs désirs ou effrayer les gouvernants. Nous ne voulons pas d'une semblable partialité : nous demandons la justice pour tous, et qu'on ne refuse pas, comme nous le voyions encore hier, un secours dont un ouvrier chargé de famille a besoin, sous le prétexte qu'il n'est pas connu et ne fait pas de politique gouvernementale. Il ne faut pas que les tendances brutales, par où se signalent l'absence d'éducation et de bonté, les rancunes et les haines actuelles, nous ramènent à la sauvagerie des civilisations ancestrales.

N'est-on pas allé jusqu'à parler de l'assassinat médical? On sait en quoi consiste cette méthode nouvelle qui nous vient d'Amérique : la suppres-

sion du malade qui souffre. Gravement des journaux ont organisé des referendum à ce sujet. Oui ou non, le médecin a-t-il droit de tuer ses malades? Sous ce titre : la *Grâce de mort*, le *Journal des Débats*[1] nous a fait la surprise de consacrer à la même question un article écrit d'une plume quelque peu honteuse, mais où l'auteur, après maintes réticences, laisse échapper sa sympathie pour cette formule morale d'un nouveau genre. L'auteur ne signe pas son article. Il fait bien. Au point de vue moral, il y a tout à redire, et scientifiquement même bien des inadvertances se glissent sous sa plume. Celle-ci, par exemple : que la morphine accélère la fin des cardiaques. Où a-t-il vu cela? A moins de manier la morphine à hautes doses, rien de semblable n'arrive. Maintes fois, au contraire, une respiration irrégulière est calmée et la régularité respiratoire reprend du moment que le malade a reçu une injection sous-cutanée de deux à trois milligrammes de morphine.

Le médecin, ajoute notre anonyme, hâte la fin : « il le sait, il ne le cache pas s'il est sincère. » Nous n'osons renvoyer notre écrivain à l'hôpital Necker où il apprendra à traiter les cardiaques. Passons l'éponge sur cette affirmation qui témoigne d'une pratique médicale plutôt sommaire. Et occupons-nous de la question scientifique en elle-même.

1. 5 sept. 1907.

A quel moment un médecin peut-il certifier qu'un malade est irrémédiablement perdu? Il y a les cancéreux ; soit. Mais ceux-ci deviennent forcément des clients assidus de la morphine et nul n'oppose la moindre objection. Ils meurent, leurs souffrances singulièrement réduites si les doses du narcotique sont suffisantes. Alors, pourquoi précipiter leur fin? Et pour les autres, que d'erreurs encore! Que de malades condamnés qui guérissent! Un de mes meilleurs amis a été déclaré deux fois perdu, dans sa vie. A vingt ans, il était tuberculeux du poumon; à trente-cinq ans, cancéreux de l'estomac; aujourd'hui, il a cinquante ans et se porte le mieux du monde.

« Évidemment, c'est là le grand obstacle », avoue ingénument le collaborateur du *Journal des Débats;* et il réserve le droit de l'assassinat médical aux dernières périodes de la tuberculose ou du cancer, aux traumatismes avec délabrements qui ne laissent guère espérer de survie. Pour le cancer, au moins, et la tuberculose, l'erreur de pronostic demeure toujours possible. Pour en revenir à l'ami cancéreux dont je parlais tout à l'heure, des médecins très distingués avaient dit à sa femme : « Il n'en a pas pour trois semaines de vie. » Il y a de cela quinze ans et le moribond, comme je le disais, jouit aujourd'hui de la santé la plus florissante.

Et puis, il y a encore la question morale et reli-

gieuse sur laquelle jadis le Dr Guermonprez a insisté avec force. Je n'y reviendrai pas. Les arguments scientifiques et humains me suffisent. Toutefois, nombre de lecteurs se rangent sur ce point à l'avis de Bacon[1] : « L'homme qui se sent assuré de la protection de la divinité et qui repose, pour ainsi dire, sur le sein de la divine Providence, tire de cette opinion et du sentiment qui en dérive une vigueur et une confiance à laquelle la nature humaine abandonnée à elle-même ne saurait atteindre. »

Quelle mort plus belle que celle du romancier Huysmans puisant dans sa foi le courage de supporter de bonne grâce les douleurs les plus atroces !

Donc, pour les esprits religieux, aucun doute, la question ne se pose même pas. Vis-à-vis des autres, les risques d'erreur empêchent toujours de tuer délibérément. On a les moyens de calmer, cela suffit. Le médecin n'a point droit d'aller plus avant, ou, pour employer une expression mieux appropriée, de retourner en arrière. Dans les civilisations barbares, on achève les malades.

Sous prétexte de progrès, qu'on ne cherche pas à nous ramener à ces périodes de balbutiement moral et de brutalité sauvage, où l'homme, vêtu de peaux de bêtes, luttait contre l'ours des cavernes.

1. F. Bacon, *Essais de politique et de morale*, in Œuvres complètes, Paris, 1836, Desrez, édit., p. 478.

Bostock a écrit un livre : *Le dressage des Fauves*. L'animal, jusque-là soumis, devient furieux, se jette contre ses gardiens, écharpe le dompteur. Chez les lions, cet accès de rage, d'irascibilité, comme dit M. Bostock, se produit vers la dixième année d'âge ; les tigres voient rouge un peu plus tôt, vers la septième ou huitième année.

Les foules ressemblent aux fauves : longtemps dociles, un beau jour, un vent de révolte les soulève et les dresse, dans la colère des revendications qu'elles jugent légitimes, contre l'autorité des gouvernants. Aujourd'hui, des grondements sourds se font entendre. Les mécontentements longtemps comprimés vont-ils jaillir en explosions soudaines ?

La possibilité pour les groupements de se constituer en syndicats transforme les âmes individuelles en âmes collectives dont la psychologie est tout animale. Une foule n'entend rien aux voix de la raison ; elle n'est mue que par des sentiments très simples. L'amour et la haine, tels sont les deux mobiles, plus ou moins enflammés d'enthousiasme ou de fanatisme et diversement combinés, qui dirigent la conduite des foules. L'histoire nous fournit maints exemples de cette conception simpliste à la racine des grands mouvements qui ont agité l'âme des peuples. Les croisades : mélange d'amour pour le Christ et de haine contre l'Infidèle ; la Jacquerie, amour du paysan

pour sa terre et haine contre le seigneur ; la première Révolution, amour pour quelques idées abstraites associé à la haine contre les esprits traditionnalistes qui tenaient compte du mécanisme des réalités.

Plus que jamais, aujourd'hui, de pareilles révoltes sont à craindre. En même temps qu'on autorisait les groupements à s'organiser en syndicats, je veux dire en foules, on prenait soin, dans l'éducation, de s'inspirer des principes de l'individualisme philosophique qui parle à chacun de la portée de ses droits sans l'enfermer dans le cercle d'aucun devoir. Des hommes groupés en foule, nourris uniquement dans des conceptions d'intérêt individuel et toujours révoltés, quelle menace permanente à la santé de l'ordre social qui ne vit que de soumissions acceptées! On a excité les appétits sans jamais enseigner la résignation à l'inévitable. Cela fait, pour que l'exaspération ne risque pas de se perdre dans l'isolement des colères individuelles, on a décrété le bouillonnement des fureurs collectives dans l'asile que ménageaient les Bourses du travail. Où est cette *alliance par la hiérarchie* que M. J. Izoulet[1] considère comme indispensable ? Toutes les supériorités sont avilies, les médiocrités exaltées s'unissent et se concertent pour les attaques suprêmes.

1. *Echo de Paris*, 22 octobre 1908.

Les fauves deviennent irascibles en dépit de toutes les précautions du dompteur; chez les foules, cette irascibilité est toujours à redouter, quelques soins qui aient été pris en vue de créer dans l'esprit de chacun le sentiment du devoir. Que dire lorsque ce danger, au lieu de l'écarter de son mieux, un système d'éducation absurde semble avoir pris à tâche de le faire naître? La foule, toujours excessive dans ses sentiments, on s'est complu à favoriser, de toutes manières, en elle, les impulsions individuelles qui, unies sous la légitimité de la loi, se confondent dans un commun effort pour ruiner les fondements de l'édifice social. Le dompteur, au moins, s'exerçait à ne pas se faire dévorer par le fauve. Nous, c'est le contraire.

Les foules montent, grossissent, et c'est la grande vague qui menace de tout submerger. L'élite est sacrifiée; la psychologie de la foule est celle du barbare : impulsive, haineuse, incohérente, cruelle. Le seul remède au péril est l'organisation de foules nouvelles qui arborent des drapeaux contraires à la tête d'intérêts et de sentiments d'un autre ordre. Du choc des unes et des autres, de cette conflagration qui mettra, un jour ou l'autre, le pays à feu et à sang, pourra renaître — ainsi les fleurs d'avril sur la terre balayée par les rafales d'hiver — l'ordre, la sécurité et la sympathie réciproque entre citoyens d'un même pays.

Cela, l'amour du fauve pour son maître, Bostock ne l'obtient pas. Mais les foules ont vécu sur notre terre de France, pendant des siècles, en communion consentie d'idées avec leurs gouvernants. Ce n'est que depuis la Révolution, et Taine le constate avec justesse, que l'individu a perdu le respect pour le gouvernement, et que le gouvernement n'a plus de respect pour l'individu. Et cet âge d'or, où gouvernés et gouvernants s'entendaient en bonne harmonie, assigne au moins aux foules d'autrefois une supériorité sur les fauves de Bostock.

# QUATRIÈME PARTIE

# MALADIES ET ATTITUDES MORALES

Égoïsme, légèreté, présomption, triturez le tout dans un cerveau. Vous en avez retiré ce fiel de l'individualisme dissimulant son âcreté dans un sirop surajouté de formules humanitaires. La maladie sociale contemporaine, elle est dans ce breuvage dont le matérialisme de l'époque vante la vertu salutaire.

Les maladies morales particulières à chacun reconnaissent parfois une semblable cause. Les passions débridées nées de l'individualisme bousculent l'équilibre mental. Leur répercussion sur les sensibilités s'exerce avec d'autant plus de violence que les habitudes d'alcoolisme du sujet viennent leur prêter main-forte. De tels pères engendrent des fils misérables, proie offerte dès la naissance aux tares nerveuses et à tous les vices.

Seulement les conditions d'hérédité et de milieu ne sont pas tout. Il faut compter avec la pauvre nature humaine vouée de par son essence et depuis l'apparition du premier homme, à une série ininterrompue de souffrances et de peines. La faculté vibrante des nerfs est un don général, encore

qu'inégalement dispensé. Entre les cœurs secs et les âmes émotives, quelle différence! Un souffle sur les natures d'élite provoque des tempêtes; l'empreinte douloureuse y enfonce sa griffe; les chocs se précipitent, les rafales se succèdent.

Nous allons passer en revue un certain nombre de ces misères, en les abordant par les côtés les moins familiers. Sur les psycho-névroses, l'hystérie, les obsessions, les passions et le génie, nous donnerons le fruit de notre observation médicale. Puis ce sera le tour de certains travers, de faiblesses, goûts et tempéraments, décrits séparément ou appuyés sur des exemples tirés de l'histoire.

La douleur morale dans sa nature ressemble essentiellement à la douleur physique. Le lecteur nous pardonnera si quelques considérations physiologiques que nous chercherons à rendre aussi claires que possible, trouvent par intervalles, accès au cours des pages.

CHAPITRE PREMIER

# LA DOULEUR PHYSIQUE

On est très mal renseigné sur la nature intime des phénomènes qui constituent la douleur. L'observation des faits nous semble conduire à une solution approchante du problème.

Tout d'abord, il paraît y avoir équivalence dans le mécanisme des différentes douleurs. Qu'elles soient physiques ou morales, le procédé qui les produit demeure de même ordre. Il traduit tout simplement un trouble dans la répartition de l'énergie nerveuse. Trop d'énergie nerveuse ou pas assez, telle serait la cause. Parfois cette énergie serait viciée dans son essence, et nombre de maladies mentales résulteraient de cette altération. Donc modifications de quantité, et ce sont les névroses. Modifications de qualité s'il s'agit de certaines affections mentales. Les douleurs des neurasthéniques semblent dues à une diminution

de cette énergie ; les douleurs des hystériques, des obsédés, les douleurs suite de traumatisme, semblent au contraire liées à un afflux de cette énergie dans les territoires nerveux qui accusent la sensation douloureuse. Dans la majorité des exemples, la douleur paraît liée à un excès de cette énergie. Je me coupe avec un couteau, je sens tout d'abord le contact froid de la lame, la douleur n'apparaît que quelques centièmes de seconde plus tard ; le temps au cerveau d'être averti du danger et de lancer au secours de la région blessée l'énergie nerveuse qui, par la douleur qu'elle provoque, mettra l'organisme en garde et en réaction de défense. Une malade souffre d'obsessions cruelles ; elle a l'angoisse de la mort, voit son cercueil ouvert devant elle. Le lendemain elle est prise d'une crise de migraine. La voilà redevenue calme et guérie de son obsession. Au lieu d'être morale, la souffrance est devenue physique. L'excès d'énergie qui, fixé dans certains centres psychiques, entretenait l'obsession et ses angoisses, s'est maintenant porté sur d'autres points du système nerveux et détermine, au lieu d'un trouble mental, un phénomène douloureux.

On connaît nombre d'exemples où une occupation intellectuelle absorbante est venue à bout de souffrances très vives. Pascal, avait imaginé la machine arithmétique pour se distraire d'une névralgie. Kant souffrait d'attaques de goutte ; il

les soulageait en concentrant son attention sur des problèmes moraux. C'est toujours le même mécanisme. L'accumulation d'énergie qui faisait la douleur dans la névralgie de Pascal et l'attaque de goutte de Kant est appelée au cerveau par la force de volonté et l'intensité de la réflexion des deux philosophes. Sans doute cette explication n'est qu'une théorie : il s'agirait de la confirmer expérimentalement. Et c'est là le point délicat. Les instruments destinés à mesurer le degré d'émission de l'énergie nerveuse (sténomètre du Dr P. Joire, de Lille) ne fournissent pas des résultats parfaitement convaincants. La chaleur humide aussi bien que l'énergie nerveuse aurait pouvoir de déplacer la bûche de paille qui forme l'aiguille indicatrice.

Quoi qu'il en soit, cette théorie trouve sa confirmation dans la valeur des révulsifs dirigés contre la douleur. Comment opère un révulsif? En favorisant avec la congestion des tissus un appel d'énergie. Dirigée vers le siège du révulsif, cette énergie libère d'autant les endroits douloureux où elle était accumulée. D'où soulagement manifeste. Le révulsif, entre les mains des médecins, se réclame d'un mécanisme analogue à celui de la pensée chez les hommes d'élite. Il attire l'énergie. Pour que l'effet calmant soit atteint, il faut une attraction forte : physiquement, un révulsif qui prolonge son action — tel un vésicatoire — et psychiquement, un cer-

veau richement doué qui dispose d'une dose de volonté suffisante pour se munir de la charge d'énergie nerveuse qui, ramassée par ailleurs, provoquait la sensation douloureuse[1].

1. Le volume récent de MM. Joteyko et Stefanowska : *Psycho-Physiologie de la Douleur*, Paris, Alcan, édit., 1909, ne nous fournit aucun renseignement original sur la nature intime de la douleur.

CHAPITRE II

# LES CAUSES MORALES DES MALADIES

Il est certain qu'à notre époque de matérialisme exalté, où les constatations objectives trouvent seules crédit, l'influence du moral sur le physique, si elle n'est pas totalement niée, a quand même perdu de l'importance qui lui était conférée jadis. On n'aime pas beaucoup à s'occuper du moral. D'abord parce qu'on ne sait pas trop bien de quoi il s'agit. Qu'est-ce que cela, le moral? Si on répond que cette dénomination comprend l'ensemble des opérations de l'âme, on risque de choquer la susceptibilité d'une conviction sourcilleuse. Il est certains mots, et l'âme est de ce nombre, que les idées du jour nous contraignent à rayer du vocabulaire. Quand ils seront biffés, on pourra respirer à l'aise. La notion qu'ils représentent s'effacera tout naturellement de l'esprit. Ainsi en ont décidé

nombre d'âmes ingénues qui nous confient journellement leurs espérances.

La quiétude intérieure, ou, si nous nous risquons à user du vocable interdit, la sérénité de l'âme met entre nos mains une des armes les plus puissantes contre l'invasion du mal. Les médecins anciens n'hésitaient pas à proclamer la chose. Un praticien distingué de province, M. le Dr G. Lemaître (de Gouville), a passé, il y a quelques années, sa thèse inaugurale sur ce sujet.

Aussi bien, il nous semble inutile de répéter ce que d'autres ont dit avant nous et mieux. Pas un médecin ne révoque en doute l'influence salutaire que la tranquillité de l'esprit exerce sur le fonctionnement des actes organiques, et alors je m'étonne. Comment peut-il exister un désaccord entre l'opinion scientifique et l'opinion philosophique des médecins? Ils estiment que la meilleure condition de santé est le repos de l'âme. La conclusion logique serait qu'ils ne fussent accessibles qu'à des idées dont l'effet est d'assurer la paix bienfaisante de l'esprit. Pour ma part, très simplement j'avoue avoir conformé le tour de mes opinions à la vérité de cette déduction. Cherchons les méthodes qui rendent une âme sereine et forte; et quand nous en aurons démêlé la nature, faisons de notre mieux pour nous en rendre maître et nous en assimiler les procédés. Je m'empresse d'ajouter que je noue des relations très

amicales avec des hommes qui pensent autrement que moi. Leurs points de vue sont différents. Ils sont inquiets des causes, se rebiffent contre l'adoption de certains postulats. Je me laisse, pour ma part, surtout séduire par l'application des conséquences pratiques. Quand celles-ci m'apparaissent efficaces, peu m'importe le reste ; ma curiosité ne va pas au-delà.

Comment le repos de l'âme nous garantit-il contre les manifestations de la maladie ? En entretenant sans doute dans leur intégrité nos réactions de défense. Une âme tranquille prépare un corps bien équilibré. Celui-ci ne consomme pas, au service d'émotions renouvelées, d'excitations psychiques contradictoires et disparates, la quantité d'énergie dont il a besoin pour l'entretien de ses organes. Sans doute, une certaine vivacité d'impressions est indispensable à l'intelligence ; mais ce n'est pas la vivacité d'une sensation qui détruit l'équilibre d'un organisme. On peut sentir vivement et garder la maîtrise de soi tout en possédant des lignes de défense admirables. Les hommes qui ont les sensibilités les plus affinées sont ceux qui luttent même avec le plus de succès contre la maladie.

Ce qui est surtout dangereux pour la santé, c'est l'incohérence des impressions, leurs manifestations contradictoires et tumultueuses.

Les névropathes sans assises mentales fixes sont taillés sur ce patron. Voilà pourquoi leur psychisme incertain, heurté par les fluctuations et les remous orageux des sensations, épuise dans ces chocs ses ressources d'énergie et aboutit, du côté des organes, à des troubles fonctionnels variés et parfaitement déconcertants.

Le meilleur remède à opposer aux psychonévroses est l'éducation de la sensibilité. Le sujet sent vivement, il faut lui apprendre à construire dans son cerveau des digues qui arrêtent le flot trop véhément des impressions sensorielles. Le sentiment du devoir fermement inculqué dès les premières années a chance de réprimer les sollicitations impétueuses qui viennent assaillir la sensibilité. Le sentiment du devoir, et cela on ne se le rappelle pas assez, affine en effet en nous les deux qualités maîtresses qui permettent d'acquérir la maîtrise de soi : la réflexion et la volonté. Se maintenir dans le droit chemin suppose chez les natures nerveuses, le rejet, après réflexion, des conditions qui risquent de nous en écarter. Quant à la volonté, elle naît forcément de la détermination que nous avons prise de suivre la voie que nous avons reconnue la plus conforme aux aspirations élevées de notre nature.

Enseignons donc à nos enfants le sentiment du devoir et sachons les en pénétrer au nom d'une

autorité supérieure qui échappe à l'analyse. La morale de l'intérêt qu'on tend à répandre aujourd'hui jouit d'une vertu éducatrice plutôt sommaire. Nous avons déjà cité la phrase de Scherer : « La morale a besoin de l'absolu. » Choisir pour guide l'intérêt, est s'exposer à des incertitudes et à des défaillances sans nombre. On marche sur un terrain mouvant. La notion du devoir, à semblables assises, acquiert un caractère d'instabilité qui la soustrait à la fixité nécessaire. La réflexion et la volonté apparaissent aisément complaisantes, versatiles, contradictoires. Le système nerveux, cahoté par des impressions qui ne trouvent pas dans le psychisme du sujet une direction d'orientation ferme, devient inquiet, tumultueux, désordonné. C'est l'esquif battu par la tempête et qui vient chavirer sur l'écueil des psychonévroses.

Celles-ci augmentent de fréquence. Sans doute, l'alcoolisme des parents en figure une cause essentielle, seulement il ne faut pas oublier que l'éducation défectueuse du sujet ne lui permet pas de réagir contre les impulsions désordonnées que lui vaut la tare alcoolique des parents. On élève aujourd'hui les enfants plus mal que jamais. Enivrés par la politique et l'absinthe, les hommes se désintéressent de leurs devoirs de famille à la façon des mâles des espèces animales, qui du moins offrent cette supériorité de ne pas s'abrutir par l'alcool.

Chacun réduit sa charge de devoirs, bien heureux d'en reporter le poids sur les épaules de l'Etat qui se soucie fort peu de créer des hommes de devoir pourvu qu'il se prépare des générations dociles d'électeurs. Et tout ce monde élevé de la sorte se gonfle, pérore, s'indigne contre le rang social qui lui est assigné. Les causes de nombre de psychonévroses, inutile de les chercher ailleurs.

L'absence d'éducation, la morale de l'intérêt qui chez les masses ne dépasse pas la satisfaction immédiate des appétits, la demi-instruction, la boursouflure des amours-propres et toute cette anarchie sociale qui, s'appuyant sur des formules oratoires en contradiction avec la réalité, fait pulluler à la façon de moisissures cette lèpre des sophistes et des médiocrités qui s'étend et nous envahit de toutes parts : voilà les vrais et seuls coupables.

Un des moyens de guérison les plus efficaces est le retour aux croyances religieuses. Celles-ci assurent à qui les possède la sérénité de l'âme et une force intérieure qui permet de résister aux chocs émotionnels. Ce ne sont point là des avantages méprisables. Ils résultent de ce fait que la foi dans le divin imprime dans le cerveau un certain nombre de notions inébranlables, y enfonce les matériaux d'assises primordiales fixes. Le fond de la mentalité est cimenté sur le roc ; les orages de la vie ne l'ébranleront pas. Au point de vue de

l'équilibre cérébral, cette constatation est de première importance.

Il importe avant tout au sujet, et cette nécessité est encore plus indispensable aux natures vibrantes, il importe d'abriter de la tempête le plus grand nombre d'éléments nerveux. Faute de quoi, dans le désarroi de la tourmente, rien n'échappe à la violence des chocs. Il faut voir le vertige, l'anéantissement, l'instabilité, la colère des esprits émotifs en présence, non pas même d'une catastrophe, mais d'un de ces événements secondaires qui traversent le cours de toute existence : une contrariété, une déception, une piqûre d'amour-propre. Lorsque la croyance religieuse ne veille point dans l'ombre, il n'y a rien à faire qu'à attendre du temps la terminaison de la crise. Seulement, croit-on que le renouvellement de pareilles bousculades mentales demeure sans effets fâcheux sur l'équilibre ultérieur? Les plus terribles des névropathes ne sont point peut-être les femmes, mais surtout les hommes. Ne connaissant d'autre guide que l'inspiration de leurs intérêts, ils deviennent insupportables quand, au-dessus des sollicitations de leurs désirs particuliers et changeants, ils ne dressent pas la statue d'un idéal supra-terrestre, auquel ils sacrifient la frivolité de leurs desseins.

Sans doute, nombre d'âmes religieuses ne puisent point toujours dans leur foi matière à conso-

lation ou à énergie. Les unes ont attaché trop d'agrément à la représentation des spectacles journaliers, les autres manquent de caractère. La croyance religieuse ne suffit pas à transformer totalement la nature des âmes ; elle atténue la légèreté des unes, renforce l'énergie des autres, mais, pour peu qu'une tare initiale affecte la mentalité du sujet, ne parvient point toujours à en dissiper les vestiges apparents. Il en reste quelque chose ; la tache est réduite, non effacée totalement.

Les esprits sérieux et fermes voient, au contraire, leur courage et leur volonté grandir et s'imposer dans des proportions qui font parfois l'étonnement et arrachent l'admiration des hommes. La confiance qu'ils prennent dans la justesse de la cause agit sur eux à la façon du plus efficace des stimulants. Tout le jeu de leurs organes s'en trouve activé. L'impulsion psychique, chez eux, déborde en impulsion vitale. L'ardeur de leur foi est créatrice d'énergie; elle favorise la combustion de la machine organique et la restauration des fonctions troublées.

Sous les persécutions chrétiennes des premiers siècles, la guérison rapide des plaies des martyrs faisait l'étonnement des Romains et, si l'on peut rattacher certaines de ces cicatrisations imprévues à une influence miraculeuse, quand même est-il permis médicalement de se demander si la foi vive du martyr n'apportait pas un appoint à la

fermeture merveilleuse des horribles pertes de substance qui déchiraient ses téguments.

Seulement, une question de mesure est à garder. Notre loque humaine est ainsi organisée, qu'une excitation, toujours la même, finit par tourner à l'épuisement. Il fallait porter saint Bernard et le hisser dans sa chaire alors qu'il prêchait la croisade. Pour qu'un cerveau fonctionne sans fatigue et ne défaille pas sous l'empire d'une idée fixe, il convient de le reposer dans les distractions et occupations d'un autre ordre. Sur l'hygiène du prêtre, il y aurait, à cet égard, bien des choses à dire; la séparation des Églises et de l'État, en rompant son misérable lien de fonctionnaire, lui permettra de s'occuper davantage des questions sociales qui intéressent ses paroissiens. En quoi un double avantage sera acquis : le prestige du prêtre reconquerra son ascendant d'autrefois et la santé de nos pauvres desservants de village, si isolés au milieu de leurs ouailles, sera moins exposée à ces affaissements douloureux si répandus dans nos campagnes.

Seulement, si l'énergie physique fléchit, l'énergie morale demeure inébranlable. C'est là un autre fait trop peu étudié : la fréquence de la neurasthénie médullaire chez les croyants, combinée avec la rareté de la neurasthénie cérébrale. L'âme reste ferme et la volonté intrépide. Alors que même certains accidents névrosiques, tels qu'une

crise hystériforme, se produiraient, le jeu de l'équilibre mental n'en est point troublé. Les grands mystiques, tels que sainte Thérèse, se signalent par la persévérance dans l'effort, l'horreur du mensonge, la droiture inflexible, et sainte Thérèse, en plus, possédait une acuité d'intelligence, une prévision de vues, un génie de direction et d'organisation que les plus grandes des femmes n'ont jamais dépassés.

Lorsque la maladie dernière paraît, les croyances religieuses permettent de lui opposer une énergie mieux disciplinée. La lucidité de l'esprit résiste plus longtemps ; la fin d'une âme chrétienne est infiniment plus noble et plus belle. Ces assises fondamentales, qui maintenaient le calme de l'esprit dans l'état de santé, lui servent encore de soutien à l'heure où l'enveloppe terrestre se dissout pour l'éternité.

CHAPITRE III

# LES NÉVROSES

## L'hystérie.

Il est certain que l'hystérie — dans la pathologie nerveuse moderne — s'est transformée en une espèce nosologique encombrante et diffuse. Où commence, où finit l'hystérie? Quelle signification comporte-t-elle au point de vue du dynamisme nerveux? En affirmant que l'hystérie n'est pas une entité morbide, M. le Pr Bernheim (de Nancy) nous semble avoir énoncé une formule juste. Le mot d'hystérie doit, suivant le maître de Nancy, être réservé aux seules crises et, sur ce point encore, nous acceptons son jugement.

Si l'on va au fond de l'hystérie, on remarque en effet que ce qui semble caractériser avant tout cette névrose, c'est une surcharge d'énergie nerveuse. Les hystériques sentent vivement, ont des

réactions tumultueuses, désordonnées, explosives. Leur instrument mental, toujours sous pression, a hâte de se décharger en bavardages, gesticulations, parfois en véritables crises convulsives, de l'excès d'énergie qui l'étouffe. On écrit que l'hystérique est un pauvre. Quelle erreur! C'est un riche, mais un riche qui ne sait pas gérer sa fortune. Il dépense à tort et à travers, follement, sans compter. Si le dénûment entre jamais dans la maison, c'est à la façon d'une gêne passagère, provoquée par une prodigalité qui ne connaît pas de frein.

Supposez que l'hystérique soit en état de déficit mental. Comment expliquer que les plus grands génies dont s'honore l'humanité aient souvent eu des hystériques pour mères? Le génie appartient à un instrument mental riche, mais discipliné. L'énergie en excès dont souffrait sa mère, il l'a canalisée, drainée, arrêtée au service de sa réflexion et de sa volonté. Les génies sont maintes fois des hystériques qui ont établi en eux des crans d'arrêt. Il y a une quinzaine d'années, dans un gros livre que j'avais écrit sur l'originalité et qui n'a jamais vu le jour, cette ascendance hystérique des génies avait, à diverses reprises, attiré mon attention.

Malheureusement il est coutumier, de nos jours, de considérer l'hystérie comme une tare. Dans nos livres de médecine, on la décrit à côté de la neurasthénie. Est-ce dans le but d'associer des con-

traires ? L'hystérique est un grand seigneur prodigue, le neurasthénique un indigent à perpétuité. Les deux peuvent n'avoir pas le sou, mais cette misère qui les rapproche n'est jamais que l'effet de la générosité imprévoyante du premier, alors que le neurasthénique avéré est le pauvre réel, tombé dans la gêne soit par tare de naissance, soit par vice de nutrition. Du reste, la nature du traitement n'indique-t-elle pas une différence fondamentale entre les deux affections ? L'hystérique accepte les douches d'eau froide, le neurasthénique ne tolère que l'eau chaude. Pour supporter l'eau froide, il faut un certain degré d'énergie vitale qui fait défaut au neurasthénique.

Nous irons plus loin que M. Bernheim. Non seulement l'hystérie n'est pas une maladie et doit au plus être considérée comme une sorte de type nerveux dont une éducation mal dirigée n'a pas réfréné les impulsions irréfléchies, mais ce type nerveux a maintes fois appartenu à des races d'élite.

L'humanité a progressé, grandi, s'est engagée dans des voies neuves à la faveur de certains descendants d'hystériques, ceux-ci ayant apporté à l'expression originale de leur pensée et à la persévérance de leurs actes, ce bouillonnement d'énergie que leurs pauvres mères ne savaient que faire servir au ridicule des contorsions, et à l'incohérence des cris.

## L'hystérie des mystiques.

Hystérique ou dégénéré, il n'y a pas de milieu. Dès qu'une tendance mystique s'élève, c'est la signature de la tare mentale. Telle est la formule. Pour être copieusement développée, elle n'en apparaît pas plus juste. Sainte Thérèse, suite de paludisme, a été atteinte d'une crise convulsive[1]. S'agit-il d'hystérie? C'est possible, mais d'hystérie tout occasionnelle, puisque la crise est restée unique; d'autre part, cette femme sublime, au cours de sa carrière, s'est surtout signalée par un trait de caractère qui fait complètement défaut chez les hystériques : la trempe vigoureuse de sa volonté. A la vérité, il y a eu des troubles extatiques; mais cela, c'est autre chose. Il s'agit dans l'espèce d'une sorte de monoidéisme exalté et silencieux avec insensibilité aux impressions extérieures. Une fixation de l'énergie nerveuse dans un centre psychique déterminé avec absence d'influx nerveux dans les centres voisins, telle paraît la caractéristique physiologique de l'extase. Jeanne d'Arc a eu des visions extatiques. Elle a complètement échappé aux prises de l'hystérie. Sans remonter aussi haut, signalons la faculté d'extase habituellement observée chez les musiciens. Re-

1. Dr Cabanès, *Les Indiscrétions de l'Histoire*, 4e série, 2e édit., p. 17.

gardez-les un soir d'audition. Ils sont perdus dans le vague. Tout entiers à la sensation musicale, le monde extérieur n'existe plus pour eux. Bien étonnés seraient-ils, si un voisin mal avisé les taxait d'hystérie.

Sans doute, les esprits mystiques peuvent présenter les manifestations de la névrose. La chose existe, moins fréquente toutefois qu'on ne pourrait croire. Dans ma jeunesse, j'ai été médecin de plusieurs couvents, j'ai soigné des centaines de religieuses. C'étaient des natures fermes, droites, persévérantes, ou bien jeunes, rieuses, s'amusant comme des enfants. Jamais je n'ai vu de crises nerveuses : beaucoup de maux d'estomac liés à des troubles nerveux vagues et c'est tout. Cet esprit méthodique et ponctuel qui signale le psychisme des religieuses tient à la vie réglée à laquelle elles sont astreintes. Chaque heure du jour a son emploi fixé à l'avance. La sensibilité de ces femmes n'erre pas à l'aventure ; elle trouve matière à s'épancher dans la multiplicité des exercices pieux et occupations diverses où se partagent les devoirs de la journée. Lorsque l'hystérie apparaît dans les couvents, les règles de la discipline y sont relâchées. C'est ce qui est arrivé maintes fois au moyen âge, avant que saint Bernard eût promulgué la sévérité des règles monastiques, et plus tard au XVIII^e siècle.

Vouloir faire du mysticisme un équivalent de

l'hystérie nous éclaire très peu sur la nature du mysticisme.

Par contre, cela nous ouvre un jour très curieux sur la famille des esprits qui se complaisent à semblable rapprochement. Ce sont gens sans doute très honnêtes, mais sans curiosité indiscrète et parfaitement fermés à tous les raffinements de pensée et de sentiment. Les mystiques sont des exaltés, enclins aux inquiétudes de conscience. Leurs détracteurs sont des esprits tranchants qui se piquent de posséder la solution des grands problèmes. Rien ne les étonne, ils ont réponse à tout et leur raison qui ignore ses limites a fait le tour de l'univers.

Pour en revenir à sainte Thérèse, contentons-nous des conclusions de M. Cabanès : « La réformatrice du Carmel a fait preuve de trop d'intelligence et de trop de résolution, ses écrits décèlent, avec une remarquable finesse d'observation, trop de sagesse et de mesure pour que nous rangions leur auteur dans la catégorie des hystériques vulgaires. »

Ou plutôt, comme nous l'avons dit précédemment, c'est la conception même de l'hystérie qu'il s'agit de renouveler. L'hystérie n'est point une maladie ; elle représente simplement un état particulier du dynamisme nerveux ; il y a surcharges d'énergie ; seulement, ces surcharges d'énergie ne trouvent pas leur emploi utile. Elles aboutissent à

des convulsions, contractures, incohérences de conduite. Fixez ces surcharges d'énergie dans les domaines de la pensée, les manifestations hystériques disparaissent. Et c'est une haute intelligence doublée d'une grande âme qui parfois se dessine.

Sainte Thérèse a présenté une crise hystérique à la suite d'un affaiblissement produit par la vie ascétique et la fièvre palustre. A ce moment, la volonté défaillante ne pouvait plus retenir à son service l'énergie qui assure la persévérance dans l'effort. L'influx nerveux non absorbé par la pensée qui ne travaillait plus, se portait, d'un autre côté, vers les centres psycho-moteurs, et aboutissait à une crise convulsive passagère.

Rien n'est plus simple. Seulement, de pareilles notions ne figurent pas dans les livres classiques où certains phénomènes, tels que le rétrécissement du champ de la conscience, sont considérés comme primordiaux, alors qu'ils ne traduisent que des réactions secondaires. Si le champ de la conscience est rétréci chez l'hystérique, c'est que son influx nerveux surabondant et mal dirigé se disséminait dans des territoires où il n'avait que faire.

Quant à la définition de l'hystérie de M. Babinski ou du Pr Raymond, elle a trait à une constatation : la possibilité de reproduire par suggestion les phénomènes hystériques. Mais cette possibilité se

réaliserait-elle si le cerveau n'était pas déjà riche d'une énergie surabondante et désordonnée?

Ce n'est donc pas l'hystérie qui rend le moins du monde compte des phénomènes ressortissant à l'expérience mystique. Les stigmates soi-disant hystériques y font défaut [1]. Cette lacune, hier encore, ne troublait pas les affirmations des intéressés.

1. *Études d'histoire et de psychologie du mysticisme*, par Henri Delacroix. Paris, Alcan, édit., 1 vol. in-8, pp. 470, 491.

CHAPITRE IV

# L'EXPÉRIENCE MYSTIQUE

Supercherie, que les visions des mystiques, clamaient les fortes têtes du XVIIIe siècle. Aliénation mentale ou hystérie, décrétaient les psychiâtres d'hier. Phénomène de subconscience, prononcent les neurologistes modernes. Cela fait la quatrième explication ; sera-ce la dernière? Tant de raisons péremptoires ont imposé le rejet des premières, qu'un doute entre dans l'esprit. Chacun, tour à tour, était convaincu de la vérité de son interprétation et le même tic mental a tour à tour affligé les mieux informés : éclairer ce qu'ils entendaient mal, à la lumière de ce qu'ils comprenaient encore moins.

La supercherie, plus personne ne l'invoque. L'aliénation mentale, il n'y a que les retardataires qui s'y obstinent. M. Dumas, un psychologue, dont nous sommes loin d'épouser les tendances, a

établi une différence fondamentale entre les prophètes d'asile et les autres. Les premiers sont des isolés, dénués de vie intérieure, sans action individuelle ou sociale d'aucune sorte[1] ; les seconds ont bouleversé le monde. Ce n'est pas tout à fait la même chose.

L'envahissement du champ mental par les états subconscients du sujet, telle est l'interprétation de la dernière heure. Cette union avec Dieu, cette identification avec l'essence divine qui constitue l'experience mystique, apparaissent à la façon d'un phénomène très simple : le mystique opère progressivement en lui la réalisation d'un Dieu intérieur qui s'empare de sa personne, la pénètre et la transforme. Une action vraiment extérieure, la grâce d'un Dieu transcendant ne sont point indispensables. La subconscience du sujet — j'entends une activité psychique qui s'ignore — crée seule l'objectivité apparente des états mystiques. Telle est l'hypothèse que M. Poulain ne craint pas d'appeler un sophisme. Il ne résout, en effet, qu'en apparence la difficulté du problème.

J'entends que le mysticisme consiste en une sorte d'exaltation qui abroge les sentiments de la personnalité et aboutit à des états d'extase accompagnés de sensations de quiétude infinie, de béatitude, de ravissement sublime. Tout cela indépen-

1. Cité *in* Paul Gaultier : *L'Idéal moderne*, Paris, Hachette, 1908, p. 289.

dant de la volonté du sujet se traduit, en fait de réalisation pratique, par une activité prodigieuse mise au service d'un but poursuivi avec une volonté intrépide. Nous avons déjà parlé du génie organisateur de sainte Thérèse. Jeanne d'Arc rentre dans la même série de types exceptionnels et, soit dit en passant, avant d'écrire la vie de son héroïne, Anatole France eût agi sagement de se précautionner de connaissances scientifiques moins sommaires. C'est bien de parler des phénomènes de subconscience, mais à condition de ne les considérer que comme un essai d'interprétation provisoire, une hypothèse rationnelle, sans doute, mais dont aucune preuve ne nous permet de démontrer l'évidence définitive.

L'extraordinaire, chez les grands mystiques [1], est l'élargissement du champ de leur activité consciente ; si ce sont des subconscients, de par leurs états d'extase, ce sont des conscients dans la plus large acception du terme, quand, rentrés dans la vie courante, ils organisent, de la façon la plus précise, la plus vigilante, la plus heureusement adaptée à ses fins, l'œuvre élevée qu'ils se sentent la mission d'accomplir. L'ironie, en pareille matière, n'a qu'à rentrer ses piqûres. Une seule attitude mentale est autorisée : l'étonnement devant la cause obscure de pareils phénomènes et

1. Nous ne parlons pas des mystiques inférieurs, sans intelligence et sans volonté.

l'admiration, en face des fruits merveilleux qui mûrissent à leur suite.

C'est pourquoi l'histoire d'Anatole France, en dépit du talent de l'écrivain, est manquée dans son inspiration première. L'auteur ne s'étonne de rien ; il a réponse à tout et, rabattant son héroïne au niveau d'une mentalité vulgaire, il en fait simplement une âme candide, sujette à hallucinations visuelles et auditives, et trouvant d'avance, vers le but où elle s'engage, une voie aisée, bien ouverte et complaisamment déblayée par les circonstances. Les défauts que nous signalons s'accusent surtout dans le second volume. Au début, l'auteur semblait faire violence à sa nature, et bien des pages gracieuses, vivantes, coulent en nappes limpides de sa plume lumineuse. Puis l'ironiste reprend définitivement le dessus et il n'est guère de lignes où sa grimace ne reparaisse tordue en sourire, impatientante dans la permanence et l'obstination de son parti pris.

Maine de Biran, au cours de son journal intime, avait posé le problème d'autrement haut. Ceux qui même refuseraient de le suivre aux sommets où il nous convie, ne peuvent que consentir à ces paroles du philosophe rationaliste le plus récent qui se soit occupé des états mystiques[1]. « Comme expérience humaine, l'intervention mystique n'est

1. Delacroix, *loc. cit.*

point méprisable ; elle est un de ces grands états qui traduisent l'attitude d'ensemble de l'homme, sa réaction la plus personnelle à l'univers. » Les grands mystiques rejoignent sur les hautes cimes les génies les plus puissants de l'humanité.

## L'hystérie chez les animaux.

Un problème curieux serait de connaître si l'hystérie existe chez les animaux.

Il ne semble pas y avoir unanimité d'opinion sur ce point ; certains admettent que l'hystérie est surtout répandue sur les animaux de race. M. Edmond Blanc, qui possède la plus belle écurie de course du monde entier, estime au contraire que l'hystérie — j'entends le nervosisme avec ses tares — fait absolument défaut chez les chevaux de sang. Chose curieuse, la consanguinité si lourde de méfaits apparents chez l'homme, demeure exempte d'inconvénients chez le cheval. M. Edmond Blanc nous a montré la généalogie des chevaux de sang remontant au premier tiers du XVIIIe siècle ; tous les ascendants sont connus ; des croisements entre proches sont fréquemment opérés ; les tares demeurent absentes. Autre constatation : les défauts, quand ils existent, proviennent de la mère ; les qualités semblent fournies par le père.

La valeur d'un cheval, en tant que bête future de course, est annoncée dès les premiers mois par

l'intensité de ses réactions nerveuses. On frôle du coude un jeune poulain. Si un violent soubresaut de l'animal, voire une ruade, ne répondent pas immédiatement à l'agacement du contact, la bête, si bien bâtie soit-elle, ne deviendra jamais qu'un coursier très médiocre (M. E. Blanc). L'apathie chez l'homme se concilie parfois avec une intelligence déliée et fine. L'animal apathique ne sera jamais qu'une rosse.

Il est à noter que l'impressionnabilité de l'animal, cette sensibilité aiguë qui le fait se hérisser à la moindre caresse un peu brusque, n'aboutit jamais chez les chevaux de sang à l'hystérie, je veux dire à l'incohérence des mouvements, aux paralysies passagères, contractures, à l'indiscipline systématique. Le dressage intervient pour arrêter l'apparition de ces désordres. Sans dressage, qu'adviendrait-il ? Les documents manquent quelque peu, tous les chevaux de sang ayant passé par une période où leur impulsivité native a été réfrénée par des essais d'éducation et de discipline. Il semble toutefois que l'animal abandonné à lui-même voit plutôt se détendre en lui peu à peu les qualités de ressort énergique et prompt qu'il avait apportées à sa naissance. Il deviendrait une bête vulgaire, sans relief, m'ont assuré plusieurs vétérinaires.

Les chiens de race — moins entraînés en vue d'un but spécial — semblent plus que les chevaux

exposés au tumulte des impressions incohérentes et brusques. L'éducation fait plus aisément défaut. Cependant l'hystérie ne s'installe pas. Selon Dexler[1], le chien, pas plus que l'homme idiot, ne peut être atteint d'hystérie; pour devenir hystérique, il faut posséder la faculté de former des associations d'idées complexes. Inutile d'ajouter que l'idiot et le chien sont parfaitement incapables d'une semblable besogne. Les crises nerveuses qui atteignent le système nerveux des chiens ne s'observent guère en dehors des maladies infectieuses, du parasitisme, des troubles épileptiformes d'origine choréique ou traumatique. M. Cadiot, professeur à l'École vétérinaire d'Alfort, à l'obligeance duquel nous devons les renseignements qui précèdent, nous a communiqué un autre travail sur l'hystérie chez le chat. Ici les conclusions sont toutes différentes. L'auteur, M. Grobon[2], note comme signes d'hystérie les crises nerveuses, les paralysies partielles, les contractures musculaires. Ce sont surtout les femelles qui sont atteintes et les tout jeunes animaux ; ils présenteraient, en plus des anesthésies partielles, des zones spasmogènes, une diminution du réflexe pharyngien. Tout cela guérirait par la castration. Si nous nous en rapportons aux travaux autorisés de M. Dexler, rien n'est moins assuré qu'une semblable affirmation.

1. *Deutsche Tierœrztticke Woch.*, oct. 1906.
2. *Revue vétérinaire*, 1er mars 1907.

Tout cela ne nous ouvre guère jour sur la nature de la névrose chez l'homme. L'hystérie, dans l'espèce humaine, semble avant tout être le résultat d'une éducation défectueuse. Le sujet est nerveux ; ses réactions n'ont pas reçu le coup de fouet salutaire, j'entends, n'ont pas été corrigées par la fermeté d'un maître qui sait diriger et conduire. On remarquera que dans les hautes classes les filles uniques versent fréquemment dans l'hystérie. Le peuple recrute ses sujets hystériques auprès des filles nerveuses qui se sont élevées toutes seules, dans un foyer où ni le père ni la mère n'ont le temps de s'occuper d'elles. Au haut de l'échelle, l'enfant est gâtée ; elle est abandonnée dans les classes ouvrières. Dans les deux conditions, le résultat apparaît le même : la réflexion, la volonté, la suite dans les idées, autant de qualités absentes.

Les femmes hystériques n'ont point passé par l'école de dressage. Des vibrations exagérées de leur système nerveux jaillit en notes discordantes toute une gamme de lacunes et de tares, alors qu'une persévérance adroite dans le maniement de l'instrument mental aurait pu transformer tout cela en qualités de marque et parfois en originalité de haut relief.

Nous disons « parfois », car l'hystérie, si elle indique richesse nerveuse, ne veut pas dire forcément richesse utilisable dans le sens intellec-

tuel. Les hystériques sont des agités ; on peut être agité sans être intelligent. Une certaine activité physique peut exister indépendamment de toute activité intellectuelle. Dans le monde, on croise des gens très actifs — boutiquiers, commerçants — qui, en fait d'intelligence, ne dépassent pas le niveau d'une banalité pétulante et satisfaite. L'hystérie, nous tenons à préciser notre pensée, signifie surcharge d'énergie nerveuse. Mais cette énergie se dissipe bien plus souvent en manifestations motrices, incohérences et bavardages qu'en attitudes mentales réfléchies et qui honorent l'individu.

## Les anxieux fatigués.

Nous pourrions tout aussi bien dire : les neurasthéniques anxieux. Avouons-le : ce terme de neurasthénie, avec sa configuration grecque, dégage une singulière odeur de pédantisme. La pompe du mot rehausse son importance ; elle lui donne l'air d'une maladie classée dans un cadre nosologique défini. Rien de plus faux. La neurasthénie n'est point une maladie, c'est une fatigue nerveuse, pas autre chose. Elle s'observe dans des affections diverses. On ne décrit pas à l'état d'entité morbide distincte un symptôme qui se rattache aux modalités cliniques les plus disparates. Quand on se décidera à employer l'étiquette fatigue nerveuse,

moins tapageuse et tout aussi appropriée, peut-être le besoin se fera-t-il moins sentir d'escorter cette étiquette d'un cortège symptomatique si richement différencié.

La fatigue nerveuse peut s'accompagner d'un sentiment d'angoisse et ce dernier, par l'intensité qu'il revêt, réagit à son tour sur la fatigue primitive qu'il augmente. La fatigue engendre l'anxiété, l'anxiété exagère la fatigue. Tous ces états mentaux sont le jouet de répercussions réciproques qui se heurtent et s'entrechoquent avec un redoublement de véhémence dans le silence des insomnies nocturnes.

Souvent l'inquiétude crée le fond du caractère; elle entretient une agitation constante dans les mouvements de l'âme, pique sans répit, harcèle. Nombre de grands artistes appartiennent à cette sorte de tempérament. C'est le démon intérieur qui les excite et les pousse vers la perfection chaque jour plus achevée de leur art. Cette marque familière de l'esprit ne se borne pas toujours à graver son empreinte sur le tour des occupations professionnelles. Elle sort de ce cadre de travail, envahit les divers modes de l'activité mentale, s'enroule autour de l'élaboration des moindres actes qui ont trait à la vie courante. Du coup, l'inquiétude devient morbide. Un voile d'angoisse recouvre les projets du lendemain, attriste les gestes du présent. L'accomplissement de la démarche la plus

banale fait tourner l'esprit dans un cercle d'interrogations et de craintes. Comment a-t-on pu agir de la sorte? Il eût été préférable de se comporter autrement. Pourquoi, des diverses solutions à prendre, s'est-on décidé pour la plus fâcheuse? Le malheureux se désespère; à l'avenir il se jure bien de ne plus s'en rapporter qu'aux conseils d'autrui. Le dernier qui parle emporte son adhésion. Mais la résolution ne se fixe guère. Un petit accroc, une douleur, un frissonnement, un sentiment d'incomplétude et de vide : la volte-face s'opère. Quelle misère! on s'est encore une fois trompé. Une grande détresse inonde l'âme. Le pauvre ne sait plus à quelle branche se prendre. Qu'il bouge et c'est mal, qu'il demeure immobile et il souffre. Les condamnés qui jadis étaient plongés dans des puits n'étaient pas plus convaincus de l'inanité de leur espoir à revoir le ciel que les anxieux fatigués ne le sont de l'incurabilité de leur mal.

Et pourtant ils guérissent, et toujours. Les paroxysmes d'anxiété se sont greffés sur eux à la suite de fatigues physiques, de surmenage moral. L'amélioration sort de la soustraction aux conditions d'hygiène antérieure. Il existe un double trouble nerveux : la fatigue et l'anxiété. Pour la fatigue, il faut le repos; pour l'anxiété, le retour à des occupations méthodiques.

On commencera par arracher le malade à son milieu habituel : les angoisses qu'il y a éprouvées

s'accrochent, ce semble à la disposition et aux mille détails de son intérieur. En regardant tel tableau un jour, il a senti une crainte subite bouleverser son âme. La vue de ce tableau sera fort capable de ramener le lendemain la terreur de la veille. L'éloignement n'a pas besoin d'être prolongé. Ces natures rebondissantes et vives sont vite debout. Elles se contenteront de passer quelques semaines à la campagne, dans un asile tranquille et sûr, loin des indiscrets qui irritent, loin aussi de la mer dont l'excitation est trop vive. Le repos sera absolu, tout d'abord la chaise longue et très peu de mouvements [1]. Pas de douches, pas d'électricité; le grand calme qui baigne la vie des champs, pas autre chose. Surtout pas d'inquiétude pour le lendemain. Tout se passera le mieux du monde. Et le sommeil revenu apportera son apaisement réparateur.

Si la fatigue guérit par le repos, l'anxiété s'amende par la reprise des occupations habituelles, celles-ci toutefois libérées de toute fatigue inutile (veilles répétées, soupers galants, etc.). Il importe au médecin de ne pas confondre les deux temps de la médication. Maints anxieux fatigués sont dès le premier jour traités par une hygiène draconienne. On les fait marcher à force, monter

1. M. Albert Deschamps conseille la cure dans les bateaux-mouches : deux heures par jour. On pourrait l'utiliser pour les sujets déjà améliorés (*J. des Pratic.*, 1908).

des côtes à bicyclette, s'épuiser d'exercices physiques. Pareille méthode ne produit qu'un effet : l'exagération de la fatigue, celle-ci entraînant à son tour un redoublement de l'anxiété.

Plus haut, nous avons parlé des équivalents que la douleur physique rencontre dans la douleur morale. Tel obsédé par l'angoisse de la mort voit ses craintes se dissiper dès qu'il a la migraine. La souffrance du corps assure le repos de l'âme. Il en est de même des anxieux qui sont des façons d'obsédés à angoisses mal fixées et toujours mobiles. Jamais leur esprit n'est plus calme que devant la perception d'une douleur physique vive. Un rhumatisme a plus d'une fois soulagé une angoisse. Souffrance physique et souffrance morale semblent produites par une même cause : la répartition mauvaise, par excès, par défaut ou par altération de qualité, de l'énergie nerveuse dans les territoires douloureux.

## Le repos dans les névroses.

Sans doute la fatigue se guérit par le repos. Reste à savoir dans quelles conditions. Le repos prescrit peut fort bien aboutir à une exagération de la fatigue. Certains épuisements physiques sont consécutifs à un état d'inquiétude, d'obsession, d'angoisse. Les médecins anciens, Hippocrate, Erasistrate, Galien démêlaient derrière les mala-

dies de langueur les ravages possibles de l'amour. Pour rendre la santé à ces malheureux, il suffisait d'apaiser leur ardeur passionnelle. Le remède apparaissait parfois d'application ardue. Pour Hippocrate la solution s'offrit toute seule. Le jeune Perdicas, fils du roi de Macédoine, épousa la belle Phila pour laquelle il se mourait d'amour. Il y eut, par contre, bien des traverses dans l'histoire de Galien. Il traitait une femme de la société romaine, et les médecins l'avaient déclarée perdue. Galien appelé mit tout de suite les choses au point. « Vous êtes amoureuse, déclara-t-il ». C'était vrai. Seulement, il y avait une difficulté pour le traitement. L'homme adoré était un vulgaire baladin. Toutes les conventions sociales s'insurgeaient contre la guérison par le baladin. Que fit Galien? L'histoire reste muette sur ce point. Et Erasistrate, quel merveilleux tact médical était le sien ! Il découvrit l'amour d'Antiochus pour Stratonice, sa belle-mère. Le pauvre Antiochus dépérissait à vue d'œil ; il gardait le lit depuis de longs mois Erasistrate fit part de son diagnostic à Seleucus Nicator, le mari. « Qu'à cela ne tienne », fit celui-ci, et il pâssa sa femme à son fils. Tant de générosité montre à quelle magnanimité d'âme pouvaient atteindre les maris antiques.

Les malades d'Hippocrate, de Galien, d'Erasistrate n'eussent jamais guéri par le repos. L'amour est une obsession qui se dissipe avec la possession

de son objet. Les autres états anxieux s'améliorent plus malaisément. L'angoisse des hypochondriaques tient à une sorte de renversement de la rétine en dedans. Elle fixe le fonctionnement des organes internes, cœur, tube digestif, etc., ne se laisse plus impressionner par le spectacle des réalités extérieures. La fin du trouble ne s'obtient qu'à la faveur du regard retourné vers les perceptions du dehors. Un excellent traitement est celui qui dépense une somme d'attention soutenue au service d'une occupation absorbante. Diriger un auto par les voies encombrées de Paris ne permet pas au conducteur de songer à ses spasmes d'estomac ou à ses intermittences cardiaques. Chaque jour il prolongera sa promenade; car l'angoisse engendrant la lassitude, il ne convient pas, dès les premières sorties, de se livrer à un entraînement non mesuré. L'accablement en sortirait plus profond et les anxiétés de reprendre de plus belle. Les ascensions en ballon produisent également un effet sédatif très curieux. Malheureusement ce remède n'est pas à la portée de chacun. Tous ces exercices et ces promenades doivent être ordonnés graduels et avec prudence. Au retour chez soi, le malade s'étendra sur une chaise longue; mais le repos complet ne vaut encore rien. Avicenne, jadis, berçait ses mélancoliques dans une balançoire; les mouvements rythmiques de va-et-vient calment singulièrement les états anxieux. Un hamac dans

un jardin, un fauteuil oscillant dans un appartement versent la quiétude à celui qui s'y laisse balancer avec douceur. Les enfants cessent de crier dans leur berceau ; pourquoi les adultes agités n'eussent-ils pas retiré un avantage apprécié de méthodes d'apaisement analogues ? Personnellement nous en avons retiré des résultats très favorables. L'hydrothérapie tiède, les bains statiques peuvent être ordonnés concurremment ; leur efficacité, toutefois, est bien moins assurée que dans les cas de fatigue simple, allégés d'une obsession dominante qui les entretient. Quant à l'isolement et aux maisons de santé, c'est là un système de traitement qui débarrasse le médecin de son malade, et j'entends que nombre de médecins ne sont point fâchés de cette solution. Seulement quel fruit en retire le malade ? S'il tombe entre les mains d'un médecin intelligent et bon, qui s'occupe de lui et prend à cœur sa tâche professionnelle, soit encore. Le malade ira mieux. Mais si la maison de santé n'est établie que dans un but de bénéfice et de lucre — et tous nos confrères en connaissent de celles-là — comment un malheureux anxieux pourrait-il espérer du soulagement auprès d'hommes dont la pensée est ailleurs et tout entière consacrée à des questions économiques et à la gestion d'intérêts matériels ? Encore ne parlons-nous que des maisons de santé ouvertes, où n'habitent que des nerveux, mais les maisons fermées, où son

parqués les aliénés? Que de fois n'a-t-on pas vu un pauvre anxieux perdre la tête complètement pour avoir été brutalement jeté dans ces prisons de fous?

Au lieu d'avoir trait au fonctionnement des organes, l'angoisse peut se fixer en manière de doute sur la possibilité des diverses occupations coutumières. Le malade craint de sortir seul; il a peur des foules, n'ose monter en omnibus ou prendre le train. Aucune hésitation sur la conduite à suivre : après l'avoir assuré de la réussite il faut obliger le malheureux à exécuter le geste ou la démarche qu'il redoute. Il le faut, tout de suite, et cela ira bien. Tel autre est torturé tout le jour à l'idée de la mauvaise nuit qu'il prévoit. On lui démontrera qu'il dort bien plus qu'il ne s'imagine. En effet, au réveil, aucune fatigue ne se lit sur ses traits. Si l'œil est atone, le teint reste frais. Une insomnie réelle jette une autre pâleur sur le visage. Tel autre, un artiste, se désespère à l'idée de son talent perdu. On lui fera reprendre sa plume ou son pinceau de force; acteur, on le jettera à la scène. Il n'a rien à craindre. L'angoisse n'atteint jamais que la portion consciente du cerveau; les parties inconscientes en sont exemptes. Or ce qui fait l'artiste qui s'est taillé sa place, c'est le jeu spontané de sa sensibilité, la mise en activité de ses cellules inconscientes; seules elles lui ont permis

d'acquérir l'originalité et les vues intuitives qui ont décidé de son succès.

Il est regrettable que les livres de médecine soient en général fermés, sur toutes ces considérations. Le mot de neurasthénie, s'il figure une étiquette commode, s'est montré déplorable pour les malades. Il a groupé sous une même appellation des états, comme la fatigue simple, qui veulent du repos, et des attitudes mentales, comme l'anxiété, le doute, les phobies, l'hypochondrie, qui réclament, au contraire, le retour à des activités déterminées et la reprise des occupations professionnelles.

## Les abouliques impulsifs.

Il est des pauvres êtres sans volonté, accablés sous le poids de leur impuissance, hésitants et timides. Qu'un appui passe à leur portée, ils s'y rattachent, trop heureux d'enfouir dans une obéissance aveugle l'indécision qui les tourmente. Ceux-là sont les abouliques ordinaires, les tristes, les passifs. A côté d'eux, il faut réserver une place aux abouliques impulsifs. Aussi incapables que les autres d'exécuter les actes qu'ils méditent, ils diffèrent des premiers par des périodes d'agitation impulsive. Cet acte qu'ils n'accompliront pas tout à l'heure, une hâte fébrile les pousse à en assurer les préliminaires.

Un écrivain court à une revue importante et multiplie les démarches; il voit le directeur, se fait recommander, insiste. Il s'agit de lui ouvrir les colonnes du journal pour qu'il insère un article tout d'actualité et qui impressionnera l'opinion. Le directeur finit par accepter. Notre écrivain le quitte radieux. Il rentre, s'assied à son bureau. L'article n'est pas encore fait, mais toutes les idées sont prêtes. Ah! les belles choses qui vont voir le jour. Notre homme prend la plume, écrit le titre. C'est curieux, l'inspiration ne vient pas. S'il allait se montrer au-dessous de la tâche? C'est très grave la résolution qu'il a prise; il n'arrivera pas à traduire sur le papier, dans leur développement prévu et leur nuance exacte, cet enchaînement d'idées ingénieuses qu'il exprimait tout à l'heure. Il essaie encore, redouble d'efforts; une angoisse l'étreint; va-t-il ne pas faire honneur à sa promesse? L'évidence l'accable; son article ne sera pas écrit, jamais, jamais.

Un autre, un millionnaire, va vendre une bicoque sans valeur; il presse les formalités premières, court chez le notaire, a hâte de se débarrasser de cette masure. Arrive le jour de signer le contrat. Déjà, depuis quelque temps, une inquiétude agitait le vendeur. Comment, il songe à aliéner une propriété qui lui vient de sa famille! Cette maison dont il va se défaire est pleine de vieux souvenirs. Les deux tendances se combattent : le désir et le

regret. Le désir reste le plus fort ; les visites au notaire se multiplient ; il faut se presser au plus vite. Voici l'heure : le contrat est prêt. Il n'y a qu'à poser la signature. Impossible ! Non, jamais il ne consentira à se séparer d'un lot de son héritage familial. Le regret a pris le dessus. La vente ne se fera pas.

Un autre désire se marier. La future lui agrée. Incertain de la réponse, le voilà tout à la joie quand il est accepté. Il n'y a plus qu'à célébrer la cérémonie au plus tôt ; il y a là une parente malade qui pourrait succomber. Il importe que le mariage soit conclu avant sa mort. Ce ne sont pas des mois, ni des semaines qu'il faut, mais juste le temps nécessaire à la publication des bans. Étonnée, la famille de la jeune fille laisse faire. Mais au moment des fiançailles, revirement subit. Les obstacles ayant disparu, la volonté du jeune homme fléchit tout à coup ; pris d'une angoisse soudaine, il demande à réfléchir, invoque la maladie de sa parente, rompt le projet, dans sa terreur de le voir aboutir.

Et ainsi pour bien d'autres. A l'impulsion de l'acte, fait suite l'impossibilité de l'exécution. Les natures affligées de ce tour mental sont en général des âmes honnêtes, droites, à esprit fin ; elles souffrent les premières de cette contradiction de nature qui les pousse parfois avec la même véhémence à combattre leurs désirs de la veille. Cer-

taines conditions de m lieu favorisent singulièrement cette tendance : tels l'isolement et la vie à la campagne. Les voix de l'âme parlent plus haut dans le silence et la monotonie des impressions rurales.

Les notes discordantes y sortent tout à l'aise, non contrariées dans leur expression par les mille petites entraves qu'opposent les devoirs de politesse et l'agitation des villes.

L'aboulique ne peut rien par soi : au milieu du mouvement et du bruit, il est poussé par les autres. Quand il habite la ville, ses décisions perdent quelque peu de leur incertitude.

Malheureusement, il répugne à l'activité qu'il entend bourdonner dans la vie affairée des grands centres. D'instinct, il préfère la solitude. Ou s'il réside dans la ville, il vivra loin du monde, loin des hommes, tout à la tristesse de ses pensées et prévoyant d'avance l'arrêt subit qui paralysera les plus généreux de ses élans. Quelques amis, touchés par la délicatesse de son âme, lui conserveront un culte fidèle; car ce sont des âmes souvent chaudes, que ces pauvres êtres inaptes à l'action et qui roulent continuellement un monde de projets dans leurs rêves.

## L'obsession des regrets.

Certains sujets sont tourmentés depuis une secousse morale. Le coup a été trop rude : une

position perdue, une heureuse chance manquée. Et pendant des mois, des années, ce sont des regrets, des lamentations, des récits désespérés de l'événement fatal. Le sujet est jeune ; il ne tiendrait qu'à lui de se refaire une carrière ; il s'en déclare incapable. L'aboulie est le fond d'un pareil tempérament et ce manque de volonté s'irrite au froissement d'une sensibilité aiguë [1].

Le courage manque au malheureux de se lancer dans le travail. Il demeure inerte et désolé. La diversion que lui procurerait une reprise d'activité est un moyen de défense qui lui échappe. L'accablement le terrasse. Il se repaît du souvenir des heures difficiles et sa conversation ne roule pas sur autre chose. Aucune force ne le tirera du puits de regrets où il éternise sa plainte. Vous l'avez écouté par sympathie, vous lui dites : courage. Le pauvre diable en profite pour vous conter tout au long sa détresse. Et le lendemain il recommence.

C'est une façon d'obsession qui martèle et qui ronge. Les digestions sont difficiles et les nuits agitées. Une grande lassitude, surtout pénible le matin, maintient le sujet dans un état d'irritabilité et d'angoisse. Ce sont les signes d'un épuisement nerveux vulgaire, mais variable dans la durée. Il

1. Cette obsession des regrets peut être considérée comme le degré atténué de ce que les psychiâtres appellent « l'hypochondrie morale. »

peut disparaître, laissant derrière lui l'obsession à titre de maladie unique et qui se prolonge.

L'unique moyen de guérir cette obsession est de la dissiper dans un mode d'activité qui fixe l'attention. La tâche n'est point commode. Sur le moment, l'aboulique dit toujours : oui. Rentré chez lui, il retourne à son idée fixe, et les regrets de l'assaillir de plus belle. Il faudrait continuellement être derrière ces malades, les presser, les harceler sans trêve. Sous l'aiguillon ils finiront parfois par se remettre à la besogne, mais combien peu. Aussitôt qu'ils vous verront loin, ils s'épongeront le front, effrayés de l'effort. Il n'est qu'une occupation où ils se passionnent : les effusions sexuelles. Chez nombre d'abouliques, ce trait de caractère se dessine. Anxieux et désespérés, ils cherchent dans des bras féminins l'allègement à leurs peines. Seulement si ce remède soulage passagèrement leur mal moral, il déprime singulièrement leur résistance physique. En sorte que ces malheureux n'échappent à l'obsession que pour tomber dans la neurasthénie. Et comme la neurasthénie à son tour ouvre jour sur des visions de tristesse, l'obsession et les regrets de reparaître plus torturants à chaque tentative du sujet pour s'évader de leur étreinte.

Pendant des années on tourne dans ce cercle vicieux. L'intelligence reste avertie et fine, mais l'isolement est de plus en plus recherché. En de-

mandant une occupation, l'aboulique s'arrange de façon à ne pouvoir la remplir. Très reconnaissant à ses amis qui multiplient les démarches en sa faveur, il vit loin d'eux, se plaît à la campagne dans un milieu où l'immobilité de la vie végétale agrée à son désir de ne rien faire. Les motifs les plus futiles se transforment à ses yeux en difficultés inextricables, dès qu'il court chance, en les invoquant, d'éviter cette reprise de la vie active où son intérêt et le souci de sa guérison l'appellent, où même par instants une vélléité de bonne résolution l'invite, mais que son absence de volonté l'empêchera toujours d'accepter à la dernière heure. Si, par hasard, se rendant aux sollicitations de l'entourage, il se décide, ce sera avec la mort dans l'âme ou par l'effet d'un consentement impulsif qui ne tarde pas à être suivi de plaintes sur la stérilité, la monotonie, les inconvénients de toute sorte qui signalent ses nouvelles occupations. Les regrets de la première position perdue s'ajouteront à ceux de la seconde position consentie. Le cortège des récriminations s'est accru et son étendue s'allonge. Pour aller mieux, le malade devrait se donner corps et âme à sa tâche; il ne s'y prête que par un mouvement machinal qui laisse à l'esprit les loisirs du rêve. Rien de malheureux comme de pareilles natures. S'impatienter contre elles, les réprimander vertement est d'un traitement sans efficacité. Les

plaindre part d'un bon cœur : la sympathie que vous leur témoignez permet à ces malades d'épancher dans votre âme le trop-plein d'angoisse qui les étouffe et leurs confidences faites longues, très longues, ils éprouvent du soulagement. Ce sont des esprits délicats, d'une sensibilité ombrageuse et qui s'effarouchent aisément. Une mauvaise éducation, une vie abordée sans but, sans orientation définie, a permis à ces tendances oisives de se développer sans entraves ; sans doute des occupations menues emplissent le long des jours, ce sont même ces mille riens auxquels se consacre l'aboulique dont nous parlons qui lui permettent d'entretenir, avec l'illusion d'une activité, la constance de ses regrets. Ce n'est pas qu'un travail automatique, entrepris sur commande, ne puisse être mené à bonne fin. Une position administrative occupée avec mollesse sera garée du naufrage jusqu'à l'heure de la retraite ; malheureusement, si l'initiative du sujet a besoin de se dépenser dans une carrière active, c'est la perte fatale de la situation par manque de décision et de fermeté. La plupart du reste n'ont même jamais gravi cet échelon. Remplissant des fonctions en sous-ordre, l'affolement les saisit à l'idée de commander à leur tour; ils s'y refusent après d'innombrables tergiversations. Pour tous, l'heure des regrets sonne fatalement un jour.

Et cette heure fera dorénavant entendre son

glas sur le même chiffre du cadran. Jusqu'à la fin de leur vie, l'aiguille n'avancera plus, ramenant obstinément le souvenir de ces malheureux sur cette époque de leur vie où, ayant éprouvé un déboire, ils ont conclu qu'ils avaient manqué leur destinée.

## Les demi-fous.

En toute matière, il s'agit, avant tout, de s'entendre sur les mots. Un demi-fou est un organisme mental qui résiste mal aux impulsions, que celles-ci soient dirigées contre sa quiétude intérieure (phobies, obsessions, passions égoïstes), ou contre la quiétude d'autrui (méfiance agressive. vols, homicides). Une pareille définition élargit singulièrement le cadre de la demi-folie, puisqu'à l'âge des sensations vives et à l'époque des passions ardentes, il n'est guère de sujet qui puisse se dire à l'abri de cette tare mentale. « Quand un demi-fou a commis un délit ou un crime, on doit à la fois le punir et le traiter », dit M. Grasset[1]. Nous pensons absolument de même, avec cette addition que pareille formule s'applique, selon nous, à la plupart des criminels.

Ils ne peuvent être rendus totalement responsables, ni de leur cerveau vibrant, ni des explo-

1. *Demi-fous et demi-responsables*, par le Pr Grasset. Paris, F. Alcan, édit.

sions passionnelles qui y éclatent. Quand ce n'est pas leur système nerveux qui est en jeu, ce sont les circonstances, les conditions déplorables du milieu. Tous ces éléments d'appréciation composent le chapitre qui doit toujours être tenu ouvert : celui des circonstances atténuantes.

Ou plutôt, si quelqu'un est régulièrement coupable, c'est l'éducateur qui ne met pas le sujet en garde contre les entraînements irréfléchis. « Peu à peu l'ennemi envahit toute l'âme », dit « l'Imitation », lorsqu'on ne lui résiste pas dès le commencement ». Il faut apprendre à rester délibérément dans le droit chemin, à ne s'en écarter sous aucun prétexte, sinon tout est perdu. On ne s'arrête pas aisément quand on a commencé de rouler sur la pente.

Peut-on les ranger au nombre des demi-fous, ces drôles précoces qui échouent sur les bancs de la correctionnelle et de la Cour d'assises ? Leur nombre a doublé depuis vingt-cinq ans (20.000 en 1880 contre 35.334 en 1904). « L'augmentation de la criminalité juvénile épouvante », écrit le Dr Thulié[1], vice-président du Conseil supérieur de l'Assistance publique.

Ce sont, bien souvent, des demi-fous, puisque le frein à l'accomplissement de leur acte, ils ne l'ont pas trouvé dans la voix de leur conscience. Ce cri

1. Cité par Rostand, *J. des Débats*, 15 janvier 1907.

intérieur de réprobation contre le crime, ils ne l'ont point entendu. A qui la faute, sinon au système d'éducation déplorable dont nous nous glorifions. Il est beau de prôner une morale sans obligation ni sanction. Elle ouvre la voie large aux appétits et avec l'accession aux suprêmes honneurs de tous les arrivistes sans scrupule, c'est là son résultat le moins contesté.

Les demi-fous accomplissent leur délit ou leur crime par impulsion exagérée, que celle-ci provienne de la faculté de vibration trop intense de leur système nerveux ou de l'absence de sourdine, une éducation défectueuse n'ayant prévu aucun remède à cette amplification désordonnée des sollicitations passionnelles. Dans les deux cas le criminel bénéficierait des circonstances atténuantes si la société n'avait pas le devoir de se défendre. On guillotinera le misérable, mais son exécution n'annihilera pas la responsabilité des culpabilités premières, celle des parents d'abord et de l'Etat ensuite, les premiers s'ils lui donnent le mauvais exemple, le second en organisant une instruction morale en contradiction avec la psychologie des sentiments et, de ce fait, inefficace.

CHAPITRE V

# LE GÉNIE

La parenté du génie avec les névroses — hystérie, obsessions, phobies — n'a point besoin de démonstration. Tous ces états mentaux sont liés à des surcharges d'énergie nerveuse, mal utilisées dans les névroses, consommées dans le génie au service du développement intellectuel.

Le génie associe une sensibilité très riche à une volonté intrépide et c'est la collaboration de ces deux dons, le premier inné, le second acquis, qui ouvre l'essor aux facultés créatrices et permet le vol sur les hautes cimes. La volonté est la qualité qui manque le plus aux névrosés. C'est leur versatilité constante qui rend les hystériques insupportables. Le génie sait vouloir. Il met en pratique la persévérance dans l'effort. Newton a fait ses découvertes en y pensant toujours.

Rien d'ardu, pour une nature qui sent vivement,

comme de commander à la vivacité de ses impressions. Celles-ci se succèdent, se heurtent, s'entrechoquent dans un bouillonnement intérieur qui se déverse au dehors en contradictions de paroles, oubli des promesses, incohérence des actes. L'homme de génie réfrène le désordre dans ses pensées, et l'énergie surabondante qui emplit son âme, il la consacre à créer en lui la fermeté et la constance nécessaires à l'atteinte du but qu'il s'est assigné.

L'éducation de la volonté à laquelle il est contraint de se soumettre s'opère souvent sous la pression des circonstances extérieures. Rien de favorable comme la rencontre d'un milieu hostile pour tendre dans toute leur puissance les ressorts de l'âme. Les hommes de génie ont connu en général des jours difficiles; les épreuves de toutes sortes ne les ont pas ménagés à leur entrée dans la carrière.

On cite des exceptions. Parmi celles-là, les unes ont trait à des ébranlements mentaux produits par d'autres conditions que l'âpreté de la lutte. La Rochefoucauld semble avoir été remué par une continuité de froissements d'amour-propre qui l'atteignaient aux régions les plus sensibles de son cœur. Quant à Descartes, ce n'est pas une secousse morale, une série de contrariétés, la gêne ou la misère qui lui ont appris peu à peu à dominer sa sensibilité. La chose s'est opérée chez

lui tout naturellement, par simple lassitude, peut-être dégoût de la vie frivole qu'il avait tout d'abord menée. Dès l'âge de dix-neuf ans, à la suite de quelques dissipations de jeunesse, il se retire dans une maison écartée du faubourg Saint-Germain, s'y enferme pendant deux ans, demeure invisible à tous.

Ramené dans le monde, il s'en échappe encore, et cette fois ne s'isole plus dans Paris, mais quitte la France. Rien de curieux comme la vie de Descartes : tout jeune, le besoin de méditation le saisissait après des écarts d'inconduite; plus tard, c'était après des voyages. Ce grand homme a visité toute l'Europe, s'amusant aux spectacles accompagnés de pompe, au couronnement d'un empereur, à la vie bruyante des cours. Tout ce mouvement extérieur agissait sur lui comme stimulant de la pensée. Jamais un philosophe contemplatif n'a moins tenu en place dans sa chambre, sa ville, son pays.

Concluons que les divers modes de formation du génie sont trop complexes pour s'exprimer en une seule formule.

Spinoza, par exemple, était juif et habitait la Hollande. Jusqu'au XVII^e siècle, les aptitudes de sa race avaient répugné à la métaphysique et il résidait dans un pays tout positif, entièrement adonné au commerce exotique et à l'élevage du bétail. Les injures qu'il eut à essuyer de la part de ses

coreligionnaires imprimèrent-elles l'élan à ses conceptions doctrinales, ou bien trouvait-il dans l'humilité de sa profession paisible — il polissait des verres de lunettes — matière à spéculations transcendantes sur l'ironie de la destinée?

L'éducation de la réflexion et de la volonté groupe, en vue de son achèvement, bien des facteurs occasionnels et les circonstances les plus disparates.

*
* *

Le grand homme n'atteint les hautes cimes que poussé par un double aiguillon intérieur : le sentiment du réel et le sentiment du sublime. Dans le domaine scientifique ont associé en eux cette double faculté : Newton, Laënnec, Pasteur. En littérature, pour ne citer que celui-là, nous avons Pascal; bien au-dessous de lui, avec le sens de la mesure et du goût en moins, c'est Carlyle, en Angleterre. Nous lisions il y a quelques mois les lettres de ce dernier à sa mère [1].

Quelle conscience dans l'accomplissement de sa tâche! Il amasse les documents pour son histoire de la Révolution française. « Je tiens beaucoup, écrit-il, à une absolue exactitude. Une mauvaise besogne finit toujours, un jour ou l'autre, par se

1. Lettres de Thomas Carlyle à sa mère. Paris, *Société du Mercure de France*, MCMVII, traduction de Émile Masson 1 vol., 315 p.

trahir... » On sait le succès de cette étude, dont les exemplaires français ont disparu de la circulation. L'auteur ne se montrait pas tendre pour la besogne de 1789 : « La morale en vogue était la promesse du bonheur universel. On déchaîna les instincts et l'on renversa les barrières. On remplaça l'autorité corrompue par l'anarchie effrénée. A quoi pouvait aboutir une jacquerie de paysans abrutis, lâchés par des raisonnements athées [1]. » Et Carlyle ajoute : « La destruction accomplie, restèrent les cinq sens inassouvis et le sixième insatiable, la vanité; toute la nature démoniaque de l'homme apparut et avec elle le cannibalisme. »

Dans son histoire sur Cromwell, il multiplie les documents originaux, ne hasarde pas un mot qui ne puise sa justification dans les paroles mêmes du dictateur. Le souci de la vérité historique était le tourment de Carlyle : rien qu'il redoutât à l'égal d'une allégation non appuyée sur des preuves décisives.

Le sentiment du sublime se manifeste chez lui par son dédain pour les vues matérielles et courtes. « Nous avons tranquillement, dit-il, fermé les yeux à la substance éternelle des choses et nous les avons ouverts à l'appparence et à la fiction... Toute la vérité de cet univers est incertaine. Il n'y a que le profit et la perte, le pudding et son éloge,

1. Taine, *Histoire de la Littérature anglaise*, t. V. Hachette, édit., page 320.

qui soient et restent visibles à l'homme pratique. » Carlyle est pauvre; il considère comme un luxe dont il fait mention la tasse de café qu'il se permet à son déjeuner. Une remarque de d'Alembert l'avait frappé. « Celui qui consacre sa vie à la science, écrivait le mathématicien français, doit avoir pour devise : Liberté, vérité, pauvreté. » Celui qui craint la dernière ne saurait jamais acquérir les autres.

Le mépris tranquille à l'égard des avantages matériels et des hochets où courent et dont s'amusent les hommes, trouve son contre-poids et son contraste dans l'admiration dont Carlyle exalte la vie des grands hommes, des héros de l'humanité. « Le héros est un messager envoyé du fond du mystérieux infini avec des nouvelles pour nous. Il vient du cœur du monde, de la réalité primordiale des choses; ce qu'il prononce est une sorte de révélation. » Ce sont eux, les conducteurs des peuples et les appuis de la civilisation. « Qu'est-ce que la loyauté qui est le souffle vital de la société, sinon une émanation du culte des héros, une admiration soumise pour ceux qui sont vraiment grands[1]? »

Carlyle avait commencé, pour vivre, par donner des leçons particulières. A sa mère de très humble condition et dépourvue de toute culture intellec-

1. Trad. par Taine, *loc. cit.*, p. 308.

tuelle, il avait gardé jusqu'aux environs de la soixantaine (la dernière lettre daté de 1853, il avait alors cinquante-huit ans), l'amour confiant et la tendresse ingénue de la première enfance. Sa vie s'est écoulée droite et sans erreur. Le sentiment du réel inspirait l'acuité de son regard, le sentiment du sublime l'élevait dans des régions inconnues aux médiocrités à court d'haleine. Bien souvent l'historien anglais étonne; on le suit en maugréant, mais on le suit quand même. Il fait réfléchir; c'est la marque suprême. Faire jaillir l'étincelle dans l'âme de ses lecteurs, il n'est pas d'honneur plus enviable pour l'effort d'un écrivain. Surtout quand cette étincelle allume des pensées généreuses et vaillantes, le but est bien près d'être conquis. Déjà du temps de Carlyle, on souffrait d'une littérature prétentieuse et basse; le défaut n'a fait que s'accentuer depuis quarante ans. Fonctionnaires de l'Université, recteurs, professeurs d'histoire, maîtres de conférences, romanciers, libellistes, auteurs dramatiques s'en donnent à cœur joie. Le sentiment du réel qu'ils ne possèdent que dans le sens commandé par leurs intérêts, ils s'en servent pour ajuster la vérité, voire la fiction, aux avantages de leur ambition et à la réussite de leur carrière. Faut-il dire qu'il leur manque le sentiment du sublime? Ils riraient les premiers de leur prétention à le posséder.

## Le génie et la folie.

Je ne sais si les hommes de génie sont vraiment exposés à la folie, comme le prétend Lombroso. Je croirais plutôt le contraire. L'homme de génie a conquis la maîtrise de sa sensibilité ; il oppose au tumulte de ses sensations le frein de sa volonté, apporte à ses conceptions et à son œuvre la méditation qui les achève et la persévérance de l'effort. De là un drainage salutaire et résistant de l'influx nerveux à travers les territoires psychiques ; il s'y trouve canalisé et fixé par l'énergie de la pensée, n'a point tendance à s'en évader pour jeter par ses débordements l'incohérence dans les domaines mentaux voisins. L'homme de génie, de par son génie même, est garanti contre l'aliénation mentale. Il pourra présenter quelques tares psychiques : obsessions, phobies, angoisses. Mais la folie complète ne l'atteindra guère que sous la condition d'un élément nouveau qui entrera en jeu : une altération anatomique grossière ou une forte intoxication.

L'homme de génie, s'il a eu la syphilis dans son jeune âge, se trouve plus qu'un autre exposé à la paralysie générale. Ce sera la folie de la quarantaine. Dans la vieillesse un autre danger le guette : les lésions des artères cérébrales. En face de ces atteintes brutales, la circulation de l'influx ner-

veux repoussée, refoulée hors de ses canaux, s'épanche, se déverse de droite à gauche, produit des troubles mentaux sérieux et définitifs. Swift, Newton qui finirent très vieux, durent sans doute leurs troubles mentaux à des altérations des vaisseaux encéphaliques ; la chose est à peu près certaine pour Swift qui passa par plusieurs attaques d'apoplexie. De nos jours, Guy de Maupassant, J. de Goncourt — bien que le terme de génie les grandisse au delà de leur mérite — virent leur intelligence sombrer dans la paralysie générale.

J.-J. Rousseau, un homme de génie celui-là, mais imparfait, avec sa forte originalité et ses défaillances, semble faire exception à la règle. Un véritable délire de persécution empoisonna, dit-on, les dernières années de sa carrière [1]. Le mot délire, dans l'espèce, ne semble pas l'expression juste. Il y eut plutôt amplification de phénomènes réels qu'interprétations délirantes manifestes. Nul homme, en effet, ne fut plus persécuté que Rousseau. Décrété de prise de corps pour son *Émile*, il s'enfuit en Suisse, allant de ville en ville, traqué par ses coreligionnaires protestants, revient à Paris, est l'objet d'une curiosité fatigante du public, voit autour de lui des agents de police chargés de le protéger contre ces indiscrétions. A un esprit imaginatif et dont la sensibilité de tous temps a été

1. Lire, dans Cabanès, *Le Cabinet de l'histoire*, t. III, le chapitre si curieux sur la maladie de J.-Jacques.

mal dirigée par la raison, il y avait de quoi exagérer, déformer quelque peu en manière de cauchemar, d'obsession martelante, cette suite ininterrompue d'aventures, d'émotions, de désagréments de toutes sortes. Rousseau fut un obsédé plus qu'un délirant. Un délirant ne choisit pas l'époque de son délire pour écrire les plus belles pages qui soient sorties de sa plume. Les *rêveries d'un promeneur solitaire* datent des deux dernières années de la vie de Rousseau.

On ne songe pas assez que les asiles d'aliénés sont peuplés de gens du peuple, de paysans, de fermiers qui n'ont jamais réfléchi, pensé par eux-mêmes. L'aliénation mentale a prise aisée sur ces cerveaux où la pensée n'a point posé le sceau de son empreinte.

Les autres, les intelligents, ceux qui travaillent et qui cherchent, résistent autrement. Plus l'organisme mental est développé, plus il faut de peine pour jeter l'incohérence dans son fonctionnement. Il peut y avoir des tares, des interprétations exagérées, des idées obsédantes. La folie complète, pour envahir de semblables territoires mentaux, semble avoir besoin du concours de lésions organiques : paralysie générale, démence sénile, ou d'intoxications profondes : alcoolisme, morphinomanie.

Une pareille opinion est du reste partagée par nombre de neurologistes : M. le Pr Raymond, dans

une leçon remarquable [1], range les obsédés dans la catégorie des psychasthéniques. Or la folie vraie dans la psychasthénie est plutôt rare ; à peine en compte-t-on quelques cas isolés sur des centaines d'individus.

## Les obsessions et le génie.

Malheureusement M. Raymond s'arrête aux obsessions criminelles, hypocondriaques ou autres. — A côté de ces obsessions qui rapetissent et réduisent la valeur mentale, il en est d'autres qui dilatent et élèvent. — Le génie appartient à ces dernières. Il nous suffit de rappeler le démon de Socrate et ses allures harcelantes pour faire de cet aiguillon intérieur une manière d'obsession tournée vers l'attrait des hauts problèmes.

De même, en effet, que les obsessions pathologiques vulgaires ont pour caractère l'exécution d'un acte en désaccord avec la morale admise (crime), ou la santé organique (hypocondrie) ainsi l'obsession géniale se traduit par le besoin de semer des idées en désaccord avec les habitudes mentales du milieu, et d'établir des rapports imprévus entre l'observation des phénomènes.

Le génie est le psychasthénique supérieur, si l'on veut bien accepter ce vocable proposé par MM. Ja-

1. *Journal des Praticiens*, 1907.

net et Raymond, et qui offre, ce nous semble, l'inconvénient de grouper dans un cadre unique de réprobation et de pitié les échantillons à la fois les plus supérieurs et les plus misérables de l'espèce humaine. — Ce que nous avons dit pour l'hystérie s'applique pour la même raison aux psychasthénies. L'hystérie, c'est la surcharge du système nerveux en énergie vitale, mais c'est la surcharge disséminée, prête aux réactions explosives les plus diverses[1]. — La psychasthénie, c'est la fixation de cette énergie en des centres psychiques ou moteurs dont les réactions aboutissent à des diminutions fonctionnelles de l'individu. — Le génie, c'est la localisation de cette énergie dans les domaines supérieurs de la pensée.

Gœthe nous avoue ne s'être livré au travail forcené qui a signalé sa carrière, que pour conquérir la quiétude intérieure. Dès qu'il n'écrivait plus, les idées tristes l'assaillaient. C'est là une particularité familière à tous les hommes vraiment grands. L'activité prodigieuse dont ils font preuve ne leur est qu'un moyen — et le seul efficace — de maintenir leur équilibre mental. Il n'y a nullement à féliciter un travailleur acharné de la suite et des veilles sans répit qu'il consacre à l'exécu-

1. L'épilepsie est l'explosion systématisée de la surcharge nerveuse. Elle s'allie parfois au génie : Jules César était épileptique.

tion de sa tâche. Il court à la besogne comme le dipsomane à la bouteille. Et, sa besogne accomplie, il se sent débordé par l'allégresse qui envahit le dipsomane ou le kleptomane qui ont satisfait leur passion.

L'homme de génie est souvent mal vu de ses contemporains dont il blesse l'amour-propre en pensant autrement qu'eux ; on se détourne de lui comme du tiqueur qui se livre à des contorsions dont le commun de l'humanité est exempt. — Ne rions pas de ces originaux. L'hystérique, le tiqueur, l'obsédé appartiennent à des terrains qui ont échappé à la culture ; mais ces terrains, du jour où une économie sévère en creuse les sillons et en règle le rendement, sont capables de porter des moissons étonnantes de richesse. Chez l'homme ce n'est d'ordinaire pas sur la génération même des tiqueurs, des hystériques, ou des obsédés que s'opèrent les changements qui grandissent la personnalité ; c'est avant tout sur leur descendance. — Il faut voir les fils de ces névropathes. Si des difficultés surgissent en travers de leur route, quelques-uns sont capables d'un effort surhumain pour les franchir. De cet effort longtemps poursuivi sort l'ébranlement qui assure la vibration de territoires psychiques nouveaux. L'homme se tire de l'ornière ; il se procure la vision directe des choses, pense par soi, ne sacrifie en rien à la mode des préjugés et à la routine des idées cou-

rantes. Il devient original, l'originalité étant le premier degré qui mène à l'ascension du génie. Buffon a dit : « Le génie est une longue patience ». Cela peut être vrai pour les fils de névropathes.

## Les passions et la folie.

Dans son *Essai sur les Passions* [1], M. Ribot, arrêté par les analogies qui unissent les grandes passions et la folie, avoue que la distinction entre ces deux états de conscience a besoin, pour s'établir, non d'un critérium unique, mais d'un ensemble complexe de caractères. La folie de l'amour, du jeu, de la puissance, de l'argent, voilà de ces expressions passées dans le langage courant et qui traduisent le déséquilibre mental attaché aux manifestations de ces tendances passionnelles. Et cela est vrai que si les grands passionnés ne sont point fous, ils peuvent néanmoins sombrer dans la folie. Ils le peuvent ; ils n'y sont point fatalement condamnés. La plupart échappent au danger de l'aliénation mentale. La passion, chez eux, finit par s'user sous l'effet de l'accoutumance ou de l'âge, ou bien elle se transforme, se revivifie dans une passion d'un autre ordre, conduit au suicide. Ces différentes terminaisons ne surprennent personne ; elles s'expliquent aisé-

1. Paris, Alcan, édit., 1907.

ment si l'on remonte au mécanisme physiologique qui préside aux éclosions passionnelles.

Il ne s'agit, comme nous l'avons dit, que de troubles dans la répartition de l'énergie nerveuse. C'est là tout un côté de la question que M. Ribot n'a point abordé. L'énergie vitale se trouve, chez les candidats aux passions, répandue en quantité exagérée dans les centres nerveux. Que cette énergie dispersée se concentre en un centre psychique, qu'elle crée l'idée fixe, attachée à un ordre déterminé d'activité intellectuelle ou morale, la passion est constituée. Nous disons : une idée fixe qui se traduit par des actes, et des actes dirigés dans le sens du penchant passionnel. L'amoureux court à celle qu'il aime ; le joueur s'installe autour d'un tapis vert ; l'ambitieux prépare le terrain de ses manœuvres. Cette définition nous semble séparer la passion de l'obsession. Dans l'obsession, le malade est également poursuivi par une idée fixe. Il est pris d'une angoisse vague, de doute, de scrupules, de craintes ; seulement, il agit non dans le but de satisfaire ses tendances, mais en vue de les combattre. Il a besoin d'être rassuré, multiplie les démarches qui calmeront ses doutes, amortiront ses scrupules, allégeront ses craintes. Le passionné lutte pour le triomphe de son idée ; l'obsédé lutte pour la réduire à merci. Il peut arriver que la passion se transforme en obsession. Ainsi l'amoureux qui se sent poussé au suicide. Inver-

sement, une obsession peut céder devant une explosion passionnelle. Telles les phobies éteintes par l'éclat d'un amour qui s'allume.

Disons simplement que tous les deux, l'obsédé et le passionné, côtoient l'aliénation mentale, mais le passionné de bien plus loin. Voici la raison de cette différence. Des éléments intellectuels prennent place dans le jeu d'une passion ; l'amoureux, le joueur, l'ambitieux ne sont pas qu'en proie à des impressions émotives. Ils réfléchissent, prévoient, combinent ; la canalisation de leurs idées est creusée avec méthode. Pour que la folie se déclare, il faut que cette canalisation soit rompue. Or, plus l'homme passionné sera intelligent, plus cette canalisation sera établie derrière des digues solidement maçonnées. On ne remarque pas assez que l'homme intelligent, pour perdre la raison, a besoin plus que de troubles mentaux de nature dynamique. Des lésions anatomiques coexistent d'ordinaire : paralysie générale, artério-sclérose cérébrale, etc. La folie des hommes célèbres a le plus souvent trait à une maladie organique grave. Les asiles d'aliénés, par contre, sont peuplés d'esprits médiocres ; ce dérangement de leurs fonctions psychiques a pris position d'autant plus aisément, qu'aucun entraînement intellectuel n'avait assuré la circulation préalable de leurs idées.

L'obsédé est souvent moins intelligent que le

passionné : les éléments émotionnels détiennent un rang prédominant dans son trouble mental ; les éléments intellectuels n'y occupent qu'un rang très effacé : de là l'irruption plus fréquente de l'énergie mentale hors des barrières normales et l'apparition de l'aliénation, celle-ci n'étant que la dispersion chaotique de l'énergie à travers les territoires nerveux désemparés. Toutefois n'exagérons pas les risques. Plus exposé que le passionné, l'obsédé n'en demeure pas moins le plus souvent affranchi de tares mentales graves.

Rentrons dans un domaine moins spécial. Les obsessions n'atteignent que certains nerveux ; de même les passions vigoureuses. Il est peu de mortels par contre qui soient à un degré quelconque, exempts des travers et des faiblesses dont il nous reste à parler.

CHAPITRE VI

# TRAVERS ET FAIBLESSES

## La servilité.

Les moralistes n'ont pas vu en noir la nature humaine ; ils l'ont observée dans sa couleur réelle, sans adulation ni parti pris. Ils n'ont pas poussé au beau, n'ont pas exagéré le mal. Passé la quarantaine, il n'est guère d'homme qui devant le tableau qu'ils peignent, ne soit contraint d'avouer que leurs traits frappaient juste et qu'ils avaient raison. Dans la grande ville toutefois, la ressemblance paraît moins nette ; les hommes savent dissimuler, masquer d'apparences trompeuses et couvrir de mobiles vertueux des actes peu nobles dans leur racine et qui ne relèvent guère une âme. En province, l'homme moins frotté de monde a conservé ses angles naturels et étale ses verrues. De commerce moins aimable, il montre aussi ses vices

intimes. La pudeur de la malpropreté morale n'est pas une qualité qui a cours en province. La Bruyère disait déjà qu'on y calcule presque en combien de manières différentes l'homme peut être insupportable. J'ajoute : et sous quels aspects décisifs il nous donne le spectacle de sa laideur morale. Il faut habiter la petite ville ; c'est un champ plein de surprises ; on croit l'avoir exploré dans tous ses recoins, on a mis la main sur bien des vilenies ; attendez, les petites fleurs infâmes n'ont pas toutes été cueillies et l'abjection dernière est loin d'être atteinte. Dans ces petites localités où le cerveau demeure inerte et où les distractions manquent, l'homme semble s'être assigné pour tâche de se libérer de tout ce que son âme pouvait contenir de grand. — Il se dépouille des sentiments élevés et tout idéal s'affaisse sous ses pas. Comme un riche qui ayant dissipé sa fortune revêt des vêtements de misérable, ainsi certains habitants de la petite ville, s'affranchissant de leurs qualités natives, éprouvent une volupté à s'affubler de loques sordides, j'entends de tous les haillons où grouillent en vermine les hideurs morales. Voulez-vous contempler dans toute sa hideur l'être envieux, lâche, servile qu'est l'homme? Allez dans la petite ville. La servilité surtout vous arrêtera par l'impudeur sereine où elle se manifeste. Tout homme qui détient le pouvoir, pour peu qu'il l'exerce avec autorité,

est l'objet d'une adulation d'idole. Il est admiré, encensé, nul ne se croit assez digne de l'approcher. Dans la rue, chacun s'écarte ; un tremblement de plaisir arrête celui qu'il interpelle, et qui interrogé sur une idée ou un projet, sourit, approuve, est accablé par la grandeur du dessein que vient de lui confier le grand homme. Quant aux ennemis de l'oracle, les pauvres, ce qu'ils sont à plaindre ! Pas de médisance ou d'injure qui soient assez meurtrières ! Dans un endroit où tout le monde rampe et s'avance à genoux, ils ont le front de demeurer tête haute. A bas ces insolents qui ont l'audace d'appartenir à un autre ordre d'esprits, à une autre race. Dans la petite ville, une race unique a droit d'élire domicile : la race esclave. C'est la vraie, la légitime, la fille aimée de la cité. Depuis l'établissement du suffrage universel, elle règne en maîtresse ; il ne semble pas qu'elle ait dessein de se retirer et de rentrer dans l'ombre. L'avènement des politiciens lui donne trop beau jeu. Jadis et sous l'ancien régime, les esprits serviles étaient courtisans, aujourd'hui ils sont électeurs. Louis XIV n'est plus : un essaim tumultueux de députés et de sénateurs le remplace. Le nombre des valets augmente avec la multiplication des maîtres. Jamais la servilité n'a fleuri comme à l'époque démocratique actuelle.

Et c'est bien là une conséquence curieuse de la politique contemporaine : l'affaissement des carac-

tères lié au fonctionnement du parlementarisme. Les courtisans jadis n'opéraient qu'à la cour, l'électeur aujourd'hui surgit de partout. Toujours en voie de quémander, il adresse ses suppliques au grand chef, au Dieu moderne : le député. Et quelle humilité dans le geste ! La servilité est contagieuse ; l'allure rampante se communique ; en sorte que dans la petite ville, la servilité sévit du haut en bas de l'échelle, en haut chez ceux qui cherchent à plaire au maître ; en bas, chez les autres que l'instinct d'imitation incite à se modeler sur les premiers.

## La susceptibilité.

L'opinion publique n'accorde pas une grande intelligence aux gens susceptibles. Or, pour une fois, l'opinion publique a raison. Vous parlez sans intention blessante, et du coup voici votre interlocuteur qui se froisse. Avez-vous laissé échapper un mot compromettant ? Pas le moins du monde.

Vous avez exprimé une vérité générale quelconque ; le bonhomme se l'approprie comme une critique à son adresse. C'est un véritable rétrécissement d'esprit qui lui déforme à ce point le jugement : l'homme susceptible n'entre pas dans vos raisons ; il ne saisit pas le motif des idées qui sont vôtres. Son intelligence est prisonnière ; elle ne peut s'évader et pénétrer dans votre cerveau.

Elle n'évolue à l'aise que dans le cadre restreint des opinions qu'elle a nourries; attachée à sa carriole de préjugés, elle est fort empêchée de quitter l'ornière; comprendre qu'on puisse suivre une autre voie n'est plus de son ressort. Vous pensez autrement : Quelle audace! Vous voilà classé et mal. Le moindre mot qui prête à commentaires et que vous aurez laissé échapper sera interprété dans un mauvais sens. Des intentions malveillantes vous seront imputées; vous aurez, sans vous en douter, piqué l'amour-propre de votre partenaire.

A cette première cause de la tare mentale qu'est la susceptibilité et qui se traduit par la paresse de l'esprit, s'en ajoute une seconde : un sentiment de méfiance excessif. L'homme susceptible est craintif; ou cette crainte ne revêt pas de masque trompeur et se montre sous couleur de timidité naturelle, ou bien elle se dissimule, se dérobe derrière des apparences contraires, des allures impérieuses, des dehors à fracas.

Elle fait peine, la susceptibilité du timide vrai, de celui qui ne colle pas de masque sur sa figure. Ce malheureux s'imagine sans cesse qu'il est la risée publique ou qu'on profite de l'incapacité où il se sent de répondre pour l'accabler journellement et sans répit. C'est en général un brave homme, de commerce un peu difficile, avec qui il convient de se tenir sur un qui-vive perpétuel.

La susceptibilité autoritaire est cassante, appartient surtout aux politiciens et aux parvenus. Les uns et les autres n'ont gravi les échelons des honneurs et de la fortune qu'à la suite de manœuvres douteuses ou de coups de chance inouïs. Hier ils n'étaient rien : aujourd'hui les voilà entourés de considération et de respect. Leur rappeler les accrocs qu'ils ont dû infliger à leur conscience, la médiocrité de leur origine, l'heureux hasard d'un succès bien plus dû à des complaisances intérieures et la complicité favorable des circonstances qu'à l'effort d'un mérite réel, entamer pareil chapitre est toujours appuyer sur une pédale dangereuse. La moindre allusion à ce propos serait prise en fort mauvaise part. Tout homme au pinacle attribue son élévation aux qualités transcendantes dont il a fait preuve. Vous mettez en doute son honorabilité ou sa valeur. Sachez qu'un politicien se croit toujours grand homme. Ne lui élève-t-on pas des statues après sa mort ? Le parvenu est moins sûr de sa statue ; ce dont il est certain, c'est de la supériorité de son luxe et de son intelligence. Et il ne craint pas d'écraser le pauvre monde. Un nuage parfois obscurcit son bonheur ; il voit le succès et la gloire durable aller à des hommes qu'il dédaigne et toise de son haut. Alors il ne comprend plus et les bras lui tombent d'étonnement. A-t-on jamais vu scandale pareil ? Au fond de son indignation, une hésitation

toutefois se glisse. Vraiment d'autres gaillards sont-ils mieux trempés que lui, plus fins, plus distingués d'esprit, ou, quand il est politicien, existe-t-il des âmes plus propres que la sienne? C'est une question. Autour d'elle toute une zone d'exaltation inquiète a envahi le cerveau.

La susceptibilité, en tant que tare d'esprit chez les parvenus et les politiciens, est une maladie essentiellement banale. Pour la guérir il faudrait changer le régime. La Société de l'avenir verra-t-elle disparaître ces deux produits de notre époque? Quelle révolution pour aboutir à ce résultat! Des proscriptions, des effusions de sang, des massacres, tout cela pour diminuer le nombre des gens susceptibles. Le jeu vraiment n'en vaut pas la chandelle.

## La mollesse.

Allez guérir la mollesse. Quelle plus misérable infirmité et faut-il qu'un si grand nombre d'humains en soient affligés! Car elle n'est pas seulement l'absence de fermeté et de vigueur, elle se rencontre encore et surtout à la source de tous les défauts bas qui avilissent l'être humain. La mollesse dans les âmes basses engendre l'hypocrisie, les compromis de conscience, les manœuvres dans l'ombre; elle n'ose opérer en plein jour, elle se dissimule, elle fuit, elle rampe. Tout cela le plus

sincèrement du monde et sans rougir. Son attitude lui étant commandée par la vérité de sa nature, comment ne l'estimerait-elle pas honorable?

L'être mou manque de courage et d'initiative; c'est la lacune dont dérivent toutes les autres. Ne pas oser avoir une idée ou s'il l'a, ne pas oser la défendre, se laisser aller au courant des opinions successives et contraires qu'on expose devant lui, ne jamais fixer sa tente pour se réserver un domaine moral à lui dont il interdise l'entrée, passer dans la vie comme une pauvre matière sur laquelle chacun enfonce son empreinte et qui, à force de déformations, finit par perdre toute structure originelle, fût-il jamais un tempérament qui fasse moins honneur à la nature humaine? « Les mous, je les vomirai de la bouche, dit l'Écriture. »

En face et devant vous, l'homme mou ne contredira jamais vos paroles; il approuvera, il appuiera, sourira en manière d'assentiment. Une fois le dos tourné, le voilà qui se retourne, opère sa volte-face et, par des insinuations malveillantes à votre adresse, cherche à se relever à ses propres yeux.

Tout à l'heure, il souffrait d'avoir à subir l'ascendant de votre personne : les mous sont vite subjugués. Seulement ils se vengent aussitôt qu'ils se sentent les coudées franches en accablant l'interlocuteur dont l'énergie vient de les ranger à son avis. La protestation qu'ils n'osaient émettre s'ils

ne partageaient pas votre sentiment devient de la médisance à votre endroit quand vous n'êtes plus présent. La médisance est douce, pateline, fielleuse et sucrée. Le mou a sa façon de dénigrer et de calomnier qui n'est pas celle des âmes basses douées de quelque énergie. Ces dernières cassent les vitres ; elles mentent, mais avec feu. Le mou ne s'enflamme pas ; il distille la calomnie prudemment, l'émet à petites doses et en tâtant le terrain. Rarement on pourra le prendre la main dans le sac. Il saura se ménager toutes sortes de réticences pour se justifier. Ces gens avancent, reculent, échappent par des biais, recommencent leur manège.

Comme amis, ils sont capables de toutes les petites infamies ; en tant qu'ennemis, ils sont moins à craindre. C'est pour eux qu'a été émis le dicton : « Seigneur, préservez-moi de mes amis. »

## L'entêtement.

L'entêtement est un amour-propre mal placé. On s'obstine parce qu'on ne veut pas avoir tort. L'erreur fût-elle manifeste, on s'y enfonce plutôt que de la reconnaître. L'aveu qu'il s'est trompé, voilà une confession que le têtu ne fera pas souvent. Vous aurez beau lui prouver sa faute, il ne voudra rien entendre. Insistez-vous, il se fâche. Et sa colère est tumultueuse. Il fera beaucoup de bruit;

ce n'est pas à dire que la cause qu'il défend soit juste. Il y apporte de la violence : celle-ci lui tient lieu d'argument, et péremptoire. Une fois qu'il aura embrassé un parti, et souvent il s'y sera engagé sans réflexion, par un simple mouvement d'humeur, une fois qu'il aura pris position, si fuyant soit le sol, il s'y fixe, s'y cramponne, ne bouge pas. Si plus tard il se décide à lâcher pied, c'est de lui-même, en vertu d'une décision spontanée que lui a soufflé le retour du calme et de la sérénité d'esprit. Dugas a fait cette observation fine : l'entêté est dans l'ordre de la volonté ce qu'est dans l'ordre intellectuel un esprit lent. Il faut du temps au têtu pour agir : il s'y mettra à la longue. Aiguillonnez-le, pressez-le au début. Il se réveille, se cabre, s'immobilise. On n'obtient quelque chose de lui qu'à une condition : s'armer de patience et attendre.

Au regard de la foule, l'entêtement est une force. Elle maintient son homme dans le chemin où il s'est engagé. C'est pourquoi, le public la décore volontiers du nom de constance et de fermeté. Il ne voit que l'apparence et la rigidité dans la ligne de conduite. Tant que le têtu sera debout, la galerie applaudira. Qu'il fasse un faux pas et tombe, alors seulement la vérité sautera aux yeux. On ne comprendra pas qu'après avoir si mal assuré ses positions, il ait pu les défendre un seul jour ; avec quelle légèreté il avait dirigé sa barque, on ne s'en

apercevra qu'à l'heure de l'orage et du désastre final.

Que le têtu occupe une fonction élective, sa chute sera définitive. Il ne s'en relèvera pas. Cette fin sans appel où sombre le têtu le distingue d'une autre classe d'esprits qui séduisent également le public : j'entends les esprits souples, qui sont tout le contraire du têtu et tandis que le premier croirait déchoir en confessant une errreur, s'accommodent, eux, aux circonstances, et se plient, s'asservissent aux nécessités diverses et changeantes de l'heure présente.

Les têtus et les souples, dans une démocratie, sont d'ordinaire les tempéraments qui obtiennent les suffrages des foules. Ceux-là ont l'autorité et le prestige, ceux-ci la popularité. — Les premiers se font craindre, les seconds cherchent à plaire. Les têtus ne raisonnent pas ; que leur erreur soit manifeste et saute aux yeux, peu leur importe ; se trompent-ils, ils ne consentiront jamais à le reconnaître. Ce qu'ils estiment être leur dignité les empêche de faire amende honorable et de revenir sur leurs pas.

Les souples raisonnent au gré de leurs intérêts ; autant les premiers sont fixés, autant les seconds se montrent versatiles. La présomption et l'infatuation gonflent volontiers le têtu ; le souple, lui, est avant tout aimable. Aussi dangereux du reste que l'autre pour qui tenterait de le suivre ; une

fois sur la pente, le têtu y entraîne tous ses partisans. Tant pis s'il s'est trompé ! Il roule avec eux. Le souple au contraire se dégage à temps.

Ses amis sont à terre avec la cause qui était leur. Il en embrasse une autre.

Comment venir à bout de l'entêtement? En ne lui opposant aucune résistance. Le combattre, le heurter de front serait la meilleure manière de prolonger et d'aggraver la crise. Certains maris le savent bien. Car ce ne sont pas seulement les hommes politiques qui sont têtus. Les femmes parfois ne dédaignent pas de se parer de ce petit travers.

Une fois qu'une idée a pris possession de leur cerveau, elles la caressent, s'y habituent, n'en démordent pas de sitôt. Voilà pourquoi, au bout de quelques années de vie commune, la paix s'établit d'ordinaire dans les ménages. Résigné, le mari ne discute plus. La femme a tort, soit. Mais rien ne sert de répondre. En essayant de la conjurer, la tempête ne ferait qu'éclater plus furieuse.

En vérité, ces maris sont des sages. Le traitement de l'entêtement, ils le mettent tous les jours en pratique. Ils écoutent impassibles et avec douceur. Sans sourciller, ils reçoivent l'avalanche. Quand elle a fini de tomber, ils ne se pressent pas. Ils savent bien que le soleil recommencera de luire et que la raison reviendra d'elle-même à leur femme.

## La cécité psychique.

Je ne dirai pas que la cécité psychique règne à la racine des idées directrices qui inspirent notre civilisation : ce serait manquer de révérence. J'emploierai plutôt la formule de Poincaré, plus dubitative dans son expression : toutes choses se passent comme si un voile de cécité psychique était étendu devant l'entendement de notre société contemporaine.

— Cécité psychique, le mot est énergique dans son laconisme. L'homme atteint de cette infirmité a fermé les volets de son cerveau; les lumières du dehors n'y pénètrent plus. Seulement, comme l'amour-propre de chacun veille avec vigilance, cette absence de clarté est acceptée sans protestation — que dis-je! le plus dénué s'admire d'enthousiasme. Plus le cerveau est obscur, plus il s'estime en possession de la vérité totale. Les hommes affligés de cécité psychique s'accordent la vision la plus lumineusement intelligente qui soit au monde. Nous l'avons déjà dit ailleurs : l'amour-propre est une façon d'instinct de conservation psychique. Il apparaît d'autant plus exalté qu'il sert une intelligence plus médiocre. Celle-ci a mis tant de peine à absorber une idée. On comprend que l'intelligence tienne à cette idée avec d'autant plus de ténacité qu'elle n'est point assu-

rée, cette idée perdue, de jamais en acquérir une autre. D'où ce premier caractère de la cécité psychique : l'entêtement.

Ne discutez pas avec ces malheureux. Leur conviction est enfoncée dans le roc; il faut bien que le léger bagage mental qu'ils colportent leur semble réaliser la synthèse de toutes les vérités. S'ils n'avaient point cette certitude, ils seraient les plus mal partagés des hommes. Pour s'enfermer dans leur illusion, ils ont d'ailleurs eu soin de ne s'assimiler que des formules simplistes; l'apparence des choses les séduit. Deux éléments de jugement interviennent dans les mouvements de l'âme : la raison et le sentiment. Ils acceptent la première et quelle raison! une raison non pas seulement infirme et misérable, comme celle des hommes les plus supérieurs, mais une raison d'une infirmité déformée, mutilée, rapetissée, taillée tout exprès sur la portée de leur esprit. Quant au sentiment, j'entends dans ses formes idéalisées et nobles, ils le rejettent avec dédain. Si toutes les grandes pensées viennent du cœur, le mépris où ils tiennent le sentiment reçoit sa justification. Manquant de grandes pensées, ils n'ont point besoin de la faculté mentale qui leur donne naissance.

Entêtement, convictions appuyées sur l'absorption de formules superficielles, sécheresse de cœur : voilà bien des caractères de la cécité psy-

chique. Il en est une autre et celle-ci curieuse. Le sujet atteint de cette infirmité peut être un brave homme bien ordinaire, aimant volontiers à se gargariser de quelques idées d'emprunt qu'il a récoltées avec peine, beau parleur à l'occasion et ne cherchant à nuire à personne. Un seul petit travers le signale : la propension au mensonge quand ses lignes de défense mentale sont menacées. Sur ce chapitre, il n'entend point le badinage. On lui prouve que les idées dont il se nourrit sont inexactes. S'agirait-il d'une série de faits dont les constatations objectives ne laissent prise à aucun doute, il ne veut rien entendre, retorquera la signification des faits, leur infligera l'entorse d'une altération, en niera l'exactitude, ne se rendra à l'évidence qu'à la façon d'une bête traquée que la multiplicité des atteintes met hors d'état de se défendre.

La cécité psychique ! je me demande si la constatation de cette infirmité avec les racornissements de cœur et les verrues d'égoïsme qu'elle comporte et qu'elle nourrit, si ce n'est pas elle qui agit douloureusement sur certaines âmes et, leur faisant fuir la société des hommes, les chasse vers les refuges calmes où les attend l'apaisement de la solitude.

Il faut beaucoup de bonté de cœur et bien de l'indulgence pour consentir à vivre au milieu des foules.

Un caractère constant de la cécité psychique est sa prétention aux affirmations péremptoires en matière intellectuelle. Rien n'arrête l'aveugle de la pensée; il a réponse à tout; les objections ne le troublent point. L'habitude qu'il a prise de penser avec les mots, autorise le dédain de son attitude olympienne. A toute question, il oppose une armée de mots rangés en bataille. Quelques vocables à la mode : raison, dégénérescence, solidarité, progrès, alimentent son dictionnaire philosophique. Il faut l'entendre sur ce chapitre. Une gravité religieuse scande la portée de chaque syllabe. A son ton solennel, on discerne l'homme qui a accompli quelque chose de grand. Les sentiments élevés qui blessaient son orgueil, il les a remplacés par des idées abstraites dont la sonorité tranchante agrée à l'illusion où il se complaît de remuer des idées et de jouer à l'homme qui pense.

Et puis, il y a autre chose. L'aveugle psychique n'est point seulement le pontife qui officie avec des formules nébuleuses. C'est aussi un homme d'action, mais d'une action toute particulière et tournée vers un but qui ne varie pas. L'aveugle psychique est un destructeur. Pour édifier, il faut concevoir un plan; la démolition du monument n'exige que des coups de pioche. C'est une besogne bruyante et rapide. L'aveugle psychique n'a point le temps d'attendre. Il est pressé; il con-

vient que le monde au plus tôt soit informé de l'évidence de la supériorité qui campe notre homme en manière de réformateur.

L'homme réfléchi ne saisit pas assez le plaisir qu'éprouve l'aveugle psychique à tout abattre. L'enfant connaît cette joie ; l'homme qui jongle avec les mots de raison et de progrès — dans l'acception étriquée et fausse où on les emploie — cet homme est un enfant, mais avec la prétention en plus et aussi le pouvoir de nuire. L'aveugle psychique est dangereux ; on ne l'enferme pas et pour cause. La place dans les asiles ferait défaut.

Cela est en effet fort curieux que l'aveugle psychique, malfaisant et mutilé de ses moyens mentaux, conclue aisément à l'insuffisance psychique des cerveaux qui ne sont pas taillés sur son modèle. Déséquilibre, dégénérescence, il n'a point d'autres expressions pour désigner la nature des tempéraments qui le dépassent. Rien de plus légitime, à ses yeux. La satisfaction où il est de sa personne inspire la hauteur de son mépris. Entre un homme qui pense avec des idées et un autre qui pense avec des mots, c'est toujours le dernier qui s'estime supérieur. Aussi ne ménage-t-il pas la sévérité de ses jugements : dégénérés, déséquilibrés, tous les grands hommes. Lui seul, l'aveugle psychique, apparaît en état d'équilibre.

La médiocrité suffisante, la haine contre toute

élévation du sentiment, l'argumentation lourde, la banalité copieuse, voilà, quand ils parlent en public, ce que nous révèlent ces singuliers orateurs. Ils confondent volontiers l'équilibre avec l'absence de poids. Quand on ne met rien sur le plateau d'une balance, sans doute les deux plateaux restent de niveau. La cécité psychique est faite d'équilibre pour la même raison. Elle ne contient rien; par définition même, elle interdit l'apport d'une pensée personnelle, d'un sentiment élevé.

Il ne convient point de perdre de vue le sentiment du respect. Ne médisons point de la cécité psychique. C'est une tournure mentale puissante de nos jours et admise aux suprêmes honneurs. Les mots de progrès social et d'équilibre psychique, qui reviennent si souvent sur le tapis, ne doivent sonner qu'à la façon d'avertisseurs; ils nous annoncent l'espoir prochain des aveugles psychiques : voir le monde entier adhérer à la formule d'entendement qui est la leur.

## Confiance et crédulité.

Nombre d'hommes sont volontiers méfiants à l'égard de leurs semblables et crédules vis-à-vis des opinions. Les amis leur sont suspects et les idées consenties leur deviennent aisément sympathiques. Il y a là une contradiction curieuse qui

se justifie dans une commune satisfaction d'amour-propre. L'homme se réjouit de ne pas être dupe. Il craint de prêter à raillerie en accordant sa confiance à un confident ou en défendant des idées autres que celles du jour.

Rien de pitoyable comme une pareille tenue mentale. La méfiance vis-à-vis des personnes qui ne nous ont pas trompés est le pire des défauts, celui qui rend son homme à la fois antipathique et malheureux quand systématiquement, sans raison valable, il transforme le premier venu en un suppôt de trahison. Par contre, quel sujet d'étonnement de considérer la légèreté qui laisse accréditer en nous les jugements sur les sujets les plus graves! Il faut vingt ans de réflexions et d'études pour légitimer une adhésion à la formule d'une opinion. La plupart n'y regardent pas de si près : quelques conversations, un article de journal suffisent à leur besoin d'être fixés. Voilà leur conviction assise et définitivement. Gare à l'imprudent qui s'aviserait de l'ébranler. On est d'autant plus sûr d'être dans la vérité qu'un plus grand nombre d'adeptes partagent votre manière de voir. Un mouton qui saute à l'eau n'a pas droit au respect mais quand cent, que dis-je, quand mille moutons suivent le premier, chapeau bas, s'il vous plaît Ces moutons sont érigés à l'honneur de conducteurs des peuples. Ayant décidé de se jeter l'eau, il n'y a qu'à révérer leur volonté. La supé

riorité d'une conduite ne ressort pas du degré de bon sens qu'elle renferme, mais du nombre d'adhérents qu'elle recrute.

La confiance dans les hommes, jusqu'à démonstration de l'erreur, la méfiance envers les idées jusqu'à vérification de leur contenu, voilà une double conduite à suivre. Les hommes qui en adoptent la règle ne seront point pour cela considérés comme plus sages ; ils ne jouissent sûrement pas de la considération publique. L'ironie les qualifie trop souvent d'êtres candides et bizarres. C'est tout juste si le terme de déséquilibré ne leur est pas jeté à titre d'injure. Il y a encore l'épithète de dégénéré. J'avoue ma prédilection pour cette dernière. Elle peint mieux l'insurrection de la majorité contre les esprits solitaires qui répugnent à entrer dans le troupeau. Pour posséder une conviction originale, il faut, en général, après avoir fait le tour de toutes les interprétations acquises, s'être pénétré de leur inanité. C'est merveille d'entendre les objections des contradicteurs. Les malheureux pensent-ils donc qu'après avoir peiné pendant des années à se former une idée sur les grands problèmes, on ne se soit pas à soi-même, et vingt fois, opposé les arguments dont les raisonneurs espèrent vous accabler? Puisque tant est que ces difficultés dont on vous poursuit n'ont pas arrêté votre élan, c'est donc que ces difficultés,

après mûre délibération, ne vous ont point paru mériter l'importance dont vos adversaires se plaisent à les revêtir. Ou plutôt, le bagage muni des connaissances puisées aux sources, de la pente que vous avez gravie, embrassant une étendue plus large, n'auriez-vous pas, de ces conceptions plns précises et de cet horizon plus profond, recueilli des éléments de jugement qui justifient amplement la modification des points de vue? Peut-être; mais cela, vous pouvez en être sûr, nul ne vous le concédera.

Chacun se pique d'avoir réfléchi, d'avoir étudié. Si vos opinions sont différentes, ce n'est point parce qu'elles renferment plus de cette vérité que vous avez eu tant de peine à démêler et à acquérir : c'est parce que votre tour de caractère vous fait pencher du côté du paradoxe et de la singularité. Que de fois ce reproche ne se glissera-t-il pas à votre oreille, même enveloppé du ton aimable qu'y mettent les âmes non directement hostiles!

Il n'y a point à répondre à un tel argument, pas plus qu'à celui qui découvre l'aigreur d'une ambition déçue ou d'une vie manquée, dans le regard qui scrute les aspirations de l'âme et met à jour les motifs peu relevés qui en sollicitent les mouvements. Les hommes sont isolés les uns des autres par des variétés de mentalité qui en font des espèces distinctes. On sépare, dans le genre

humain, bien des races morales. Toujours cela fut le sort de celles qui siégeaient au sommet, de recueillir le dédain ou d'exciter la haine de celles qui s'agitaient au-dessous. Les médiocrités turbulentes et envieuses, emportées par le courant, ne cesseront pas de sitôt de jeter l'anathème à ceux qui, de la rive, observent sans s'y joindre, leurs ébats tapageurs et écoutent, sans y mêler leur voix, les clameurs triomphantes de tous ces lanceurs d'invectives entraînés pêle-mêle dans un même sens.

Abandonnons ces travers et ces tares ; abordons le chapitre des goûts et des tempéraments. Nous croiserons au passage un certain nombre de types qui ont fixé en eux de leur vivant des associations curieuses et bizarres d'intelligence et de caractère.

CHAPITRE VII

# GOUTS ET TEMPÉRAMENTS

## La solitude et les solitaires.

Un des signes de la supériorité mentale est d'entrer par sympathie dans la sensibilité de ceux qui pensent autrement que nous. Jadis, il n'y a pas longtemps encore, sur notre terre de France, étaient autorisés tous les groupements qui rassemblaient autour d'une règle commune les âmes éprises d'un même idéal. — C'étaient des façons de solitaires que ces hommes, ces femmes qui abritaient derrière les murs d'un couvent ou d'un cloître l'horreur qu'ils nourrissaient du monde, de ses distractions décevantes, de ses ambitions puériles, de ses espoirs. — En lisant les articles que mon ami E. Tardieu a jadis consacrés à la *Solitude et aux Solitaires*[1], la niaiserie m'a apparu

1. *Revue bleue*, 1906.

une fois de plus de cette tournure mentale qui prétend assujettir tous les esprits d'une grande nation à la discipline d'une sociabilité moutonnière et plate. « La solitude, comme le dit fort bien M. Tardieu, est à la base des fortes vies et des grandes inspirations. » Et s'il me plaît de m'isoler, de vivre en compagnie d'âmes sympathiques, loin de l'imbécillité des foules? Me sera-t-il interdit d'organiser ma vie à ma guise et de me fixer la règle de conduite qui me convient?

Au vrai, il était naturel que les groupements de solitaires fussent mal vus de notre époque servile et sans grandeur. « La peur de la solitude, c'est encore M. Tardieu qui parle, indique une âme pauvre, faible, vite désemparée. On note particulièrement chez les femmes cette terreur de l'isolement qui se traduit chez elles par une sociabilité banale, sordide, à laquelle s'ajoute ce trait d'une indulgence sans bornes pour les personnes récoltées dans tous les mondes, qui veulent bien leur tenir compagnie. » La solitude qui grandit ne pouvait être tolérée d'un monde où la médiocrité d'esprit tient lieu d'équilibre et de grandeur.

Ce n'est pas que toutes les âmes blessées aux contacts de la vie se réfugient avec délices dans la sérénité de la solitude. Pour goûter la vie isolée et calme, il faut une tendance d'esprit dominante : le besoin de méditation uni à l'aversion pour le mouvement. Les actifs répugnent à la claustration

au fond d'une campagne, ou entre les hauteurs de murs qui leur rappellent ceux d'une prison.

Les grands amis de la solitude sont les âmes contemplatives : sentant vivement, les blessures et les chocs qu'elles ont reçus à leur passage dans la vie ne font que développer en elles la pente instinctive, qui est de s'échapper de la cohue et de se retirer au plus profond des bois. Les actifs, au contraire, plus ils souffrent, plus l'aiguillon qui s'enfonce dans les chairs précipite leur élan. Apathiques et actifs peuvent appartenir à des natures d'élite ; une intelligence très vive, plus concentrée et tournée vers les problèmes intérieurs chez les apathiques, plus agile et plus éveillée chez les actifs, une intelligence également lumineuse et élevée dans les deux conditions, peut éclairer ces variétés dissemblables de caractère. Apathiques et actifs comptent parmi leurs représentants des types qui font honneur à l'humanité.

Si les actifs se réfugient parfois dans la solitude, ce n'est que d'une façon transitoire : pendant des mois, ils ont habité au milieu des tourbillons des villes, enregistré des sensations, ébauché des idées. Ils ont besoin du repos pour se recueillir, mûrir leurs impressions, les développer, leur imprimer l'achèvement de la forme.

La solitude, pour les actifs, n'offre que le milieu passager, propre à assurer l'ordonnance et la cohésion aux conceptions qu'ils ont amassées un

peu au hasard de leurs réflexions décousues et hâtives. On pourrait diviser à cet égard les solitaires en deux catégories : les permanents, qui sont les méditatifs, et les amateurs, qui appartiennent au groupe des actifs.

Les uns et les autres n'ont accompli leur œuvre, si celle-ci apparaît élevée et forte, qu'à la faveur de ce repliement sur soi qui, loin du bruit et de la foule, retourne en dedans la lumière de l'attention et éclaire d'une flamme non vacillante et toujours égale le jeu des mouvements divers qui élaborent et précisent la pensée.

## Intelligence et malpropreté.

On connaît la personnalité de Julien l'Apostat, qui fut, comme on sait, proclamé César à Lutèce, l'an de Jésus-Christ 335. Ses œuvres nous le montrent habitant à Lutèce les deux hivers de 358 et 359. Il avait auprès de lui son médecin Oribase et tous deux buvaient de l'eau de Seine. « Rarement, dit Julien, la rivière croît ou diminue ; telle elle est en été, telle elle demeure en hiver. *On en boit volontiers, l'eau est très pure et très riante à la vue.* Comme les Parisii habitent une île, il leur serait difficile de se procurer d'autre eau. »

L'eau de Seine très pure et très riante à la vue, on ne dira pas que les hommes seuls se permet-

tent de changer. Dorénavant, on songera également aux eaux. Si Julien l'Apostat revenait parmi nous, il apporterait quelque sourdine à son admiration d'antan; en conférant avec nos législateurs d'aujourd'hui, ceux-ci, je n'en doute pas et pour des raisons de sympathie dans la communauté des sentiments, lui ménageraient un excellent accueil. Toutefois, les premières salutations ne laisseraient pas d'être empreintes d'une certaine gêne de la part de nos gouvernants. On a beau vivre en démocratie; si l'âme n'est pas propre, il convient au moins que le corps soit présentable; celui de Julien laissait quelque peu à désirer. « Dans ma barbe, c'est lui-même qui nous l'avoue dans les lignes qu'il a tracées de son portrait, je laisse errer des insectes — *discurrentes in ea pediculos*, dit le texte — comme des bêtes dans une forêt. Je ne puis boire ni manger à mon aise, car je craindrais de brouter *imprudemment* mes poils avec mon pain. » Imprudemment est le terme juste; il nous initie à la circonspection de l'empereur : il consent à nourrir des poux, mais refuse de s'en nourrir lui-même.

Et Oribase, qui buvait de l'eau de Seine très pure et très riante à côté de son auguste client, que devait-il penser de ces négligences de toilette? A moins que lui-même, en manière d'acquiescement respectueux, n'eût également accordé à la vermine une place non disputée sur ses téguments

d'homme de science. On ne sait jamais ; cette antiquité est si loin de nous. Et puis les poux, dans l'ancienne Rome, constituaient un symptôme capital en pathologie. Ils prenaient rang, Cælius Aurelianus nous l'apprend, parmi les signes indéniables des maladies de la vessie et des tumeurs de la rate.

Des poux dans la barbe d'un empereur, une eau de Seine pure de bacilles, la bourgade que Julien appelait sa chère Lutèce, a vu cette double curiosité, il y a plus de quinze cents ans. Pour la santé publique, les poux étaient moins dangereux que les bacilles. Nous avons supprimé les premiers qui ne provoquaient que des démangeaisons et nous buvons les seconds qui donnent la fièvre typhoïde.

Les progrès de la civilisation nous apportent de ces changements. Bannie de la surface des téguments, la malpropreté se réfugie dans les souillures des eaux.

## Esprits hardis et volontés faibles.

Il nous arrive maintes fois de croiser des hommes qui associent en eux cette discordance entre l'intelligence et la volonté. La première est hardie, l'autre est timide. A les entendre, ils ne prétendent rien moins qu'à régénérer le monde. Des projets gigantesques s'échafaudent dans leur imagination

surchauffée. Vienne la période d'exécution, il n'y a plus personne. D'autres conceptions, tout aussi chimériques que la première, se sont emparées de leur âme, un bouillonnement d'enthousiasme anime leurs traits. Attendez un peu; le changement ne tarde pas. Demain, les flammes se seront éteintes; c'est à peine si les transports de la première heure auront laissé la trace d'un souvenir.

Le passé nous lègue l'exemple de nombreux caractères pareils. Choisissons-en un à titre de type curieusement dessiné. Il s'agit d'un homme qui n'est plus guère connu que par l'infortune d'une aventure amoureuse. Abélard, le théologien subtil du XIIe siècle, ne fut pas que l'amant désespéré d'Héloïse. Il porta en lui le type de ces tendances contradictoires qui unissent, en un même homme, l'impulsion de la pensée et l'impuissance de l'acte. Je devrais dire plutôt : l'impuissance de l'acte dans le sens commandé par la direction de la pensée, car Abélard en commit de multiples et de diverses sortes de ces actes qui, par leur contradiction constante, empoisonnèrent sa vie et le firent mourir, misérable et résigné, au monastère de Cluny. Il adora Héloïse et subit docilement la mutilation que l'on sait. Devenu moine à l'abbaye de Saint-Denis, il découvre un beau jour que saint Denis, l'apôtre de la France, et saint Denis l'aréopagite étaient deux personnalités distinctes. La réputation du couvent était en partie fondée sur la

confusion des deux noms; les moines n'étaient pas gens à sacrifier à l'exactitude de la chronologie une tradition qui les enrichissait. D'où colère et furieuse levée de boucliers contre Abélard. Il se sauve au plus vite, refusant de se rétracter. Une fois loin du tapage, voici que soudain il change d'avis. Bien qu'il eût raison et que ses recherches l'eussent conduit sur la vraie voie, il éprouve le besoin de se réconcilier avec le couvent et implore son pardon dans l'aveu de ce qu'il appelle maintenant son erreur.

Plus tard devenu abbé de Saint-Gildas, il gémit tout d'abord sur la rudesse et la grossièreté de son troupeau, puis s'enfuit comme il avait fait de Saint-Denis. Appelé à se prononcer sur ses doctrines théologiques devant le concile de Sens, il accepte avec enthousiasme sa convocation. A peine saint Bernard, son grand adversaire, a-t-il pris la parole que voilà notre homme qui perd toute contenance et se sauve encore, en interjetant appel à la Cour de Rome.

Abélard ne manifesta jamais sa supériorité que dans des tournois d'argumentation. Tant qu'il ne s'agissait que de dévider des phrases, son imagination le tenait en haleine. Et encore fallait-il que sa personnalité ne fût pas en jeu, sinon, comme le prouve son attitude envers saint Bernard, il perdait tous ses moyens. Pauvre homme! Il a dû terriblement souffrir. Ces âmes imaginatives, inquiètes

et tourmentées, sont les premières à gémir de ces tares de caractère qui font sombrer la vivacité généreuse de leurs sentiments dans la maladresse incohérente des actes où les jette la versatilité de leur volonté.

## Conversions incomplètes. Diderot spiritualiste.

Le passage, en matière de croyance, de l'indifférence la plus déclarée à l'adhésion la plus affirmative ne s'opère pas constamment par retours brusques et imprévus. Il y a des stations intermédiaires, des arrêts en cours de route. L'orgueil d'un rationalisme obstiné, la mollesse de caractère, l'indécision, le manque de courage fixent l'élan du marcheur à une de ces étapes à mi-côte. En matière philosophique, cet essoufflement anticipé signifie une formule de convictions flottantes, quelque chose comme le déisme du XVIIIe siècle. Quelques degrés de plus et ce sera le consentement total aux vérités du dogme. Seulement ces dernières marches sont les plus dures à gravir.

Il est bon que la mort vienne trancher l'existence des hommes célèbres dans l'unité apparente de leur doctrine. Cette fin heureuse permet à la postérité de grouper le personnage dans le camp d'un parti. Diderot a sa statue à Paris ; c'est moins à son intelligence foisonnante et ouverte qu'il doit

cet honneur — si honneur il y a — qu'à sa conception matérialiste des êtres. On s'est dit : « C'est un bon tour à jouer au spiritualisme que d'ériger une statue à un de ses détracteurs. » Le sentiment public qui décide de la gloire posthume des hommes ne dépasse guère la portée d'une formule aussi niaise.

Or Diderot, s'il avait vécu, aurait évolué dans un sens tout inverse. Vers la fin de sa carrière, il était devenu spiritualiste, quelque peu à son insu, mais tout de même très net dans la position prise ; ajoutons que par certains côtés de son œuvre notre philosophe appartient à la médecine. Il s'était occupé de physiologie, plaçait dans le cerveau le centre des idées, faisait du diaphragme le centre des émotions. Aujourd'hui je ne voudrais attirer l'attention que sur la déviation tardive qui fit pencher les opinions de l'encyclopédiste dans le sens spiritualiste. Je trouve ce changement d'attitude dans un ouvrage daté de 1774. (*Réfutation de l'ouvrage d'Helvétius intitulé l'Homme.*) Diderot avait soixante ans. Le caractère d'un esprit comme le sien est l'évolution continue par l'apport quotidien de notions neuves. Ce n'était pas la fixité, la cristallisation autour de formules consenties une fois pour toutes. En matière de philosophie et de science morale et sociale, l'homme qui à vingt-cinq ans décide du tour définitif qu'il imprimera à ses opinions et tient parole pour toute la vie, cet

homme risque fort de penser par le cerveau d'autrui beaucoup plus que par le sien. Au moins s'impose-t-il ce serment de déclarer pour non avenus tous les points de vue auxquels il n'était pas préparé de par l'éducation de sa jeunesse. Aujourd'hui un pareil trait de caractère, qui enferme un homme dans un cercle d'idées immuables et fermées, est décoré du nom de fermeté, de constance, de fidélité aux principes.

Diderot, dans sa réfutation du système d'Helvétius, ne craint pas de rompre en visière aux manières de voir qu'il avait défendues au cours de sa jeunesse. Jadis, sur les traces de Condillac, il avait expliqué toutes les opérations intellectuelles comme des transformations de la sensation et voici qu'il change d'avis. Une pareille doctrine, assure-t-il, convient à l'animal plutôt qu'à l'homme. Et plus loin : « L'homme n'est pas, comme l'animal, subjugué par les sens. C'est son entendement qui est le plus fort et conserve toute son autorité. » A Helvétius, ramenant à la sensibilité physique toutes les qualités morales et toutes les vertus, Diderot oppose l'enthousiasme du savant, du patriote, de l'homme religieux : « Quel rapport, s'écrie-t-il, entre l'héroïsme insensé de certains hommes religieux et les biens de ce monde! »

Diderot en pente de devenir clérical! La mort l'a saisi dans cette transformation; il se révoltait, à la façon de Jean-Jacques, contre les conséquences

morales du matérialisme. Et cela est fort curieux· M. Paul Janet [1], également frappé de cette évolution, faisait jadis de Diderot un des premiers initiateurs qui ont préparé la révolution spiritualiste parachevée au commencement du XIXe siècle par Chateaubriand ! « Il y avait en Diderot un souffle et une vie qui débordaient au-delà des limites étroites et des formules sèches du matérialisme. »

Il y a deux ans, on enterrait un homme — chimiste de génie — qui était resté jusqu'à son dernier jour ignorant de l'âme des foules et de la psychologie des sentiments. Il avait gardé intactes les illusions matérialistes et candides de sa jeunesse. Ce n'est pas au milieu des cornues que Berthelot pouvait avoir chance de saisir le mécanisme des réalités vitales. Diderot, lui, demeurait étranger aux choses de la science, mais quel regard plus aigu sur la fin de sa carrière il portait sur les phénomènes intellectuels et les mystères de la pensée !

## Conversions complètes.

Un anatomiste du XVIIe siècle a opéré un saut des plus curieux qui du domaine des sciences positives l'ont transporté en pleine culture théologique.

1. P. Janet : *Les Maîtres de la Pensée moderne*. Calmann Lévy, éditeur.

Il s'agit de Sténon ; le canal de Sténon, le moindre élève du P. C. N. connaît ça. Ce que l'on sait moins, c'est que le célèbre anatomiste qui décrivit le premier le conduit excréteur de la parotide, tout en étant professeur d'anatomie à Copenhague, fut un jour touché par l'attrait des choses religieuses. Il abjura le luthérianisme au profit du catholicisme, quitta sa chaire de professeur, entra dans les ordres, fut sacré évêque d'Héliopolis en 1677. Il avait à ce moment quarante-six ans et vécut encore une dizaine d'années. Une pareille vie n'est point banale. Il serait intéressant de connaître les conditions morales, les chocs de pensée qui ont déterminé une semblable transformation. Peu de professeurs d'anatomie finissent comme évêques. Dans un discours que nous connaissons de Sténon, discours sur l'anatomie du cerveau, nous remarquons un trait de caractère qui indiquerait une tendance d'orientation vers les régions du surnaturel et de la foi. Notre anatomiste était un modeste ; il avait l'humilité du cœur : « Pour ce qui est de l'anatomie du cerveau, disait-il, je vous fais ici une confession sincère et publique que je n'y connais rien. »

Seulement, il arrive à bien d'autres hommes de connaître les limites de leur science sans pour cela renoncer au monde et consacrer leur vie à Dieu. Un ébranlement émotif se retrouve d'ordinaire à la racine de manifestations de cet ordre. Pour

Sténon, quel était-il ? Au point de vue professionnel, il ne semble pas qu'il eût rien à désirer. Recherché des grands, connu de toute l'Europe, son amour-propre n'avait à souffrir d'aucune blessure. Il est vrai que les plaies de l'amour-propre n'interviennent guère dans l'espèce. Une âme humble comme celle de Sténon, comment leur eût-elle offert place ? Les froissements n'atteignent que les prétentions boursouflées : une piqûre les dégonfle et la chute est toujours pénible. Mais ce brave Sténon ignorait les bouffissures morales ; on pouvait l'attaquer. S'il en éprouvait de la peine, cette peine ne devait être qu'un sentiment de commisération à l'égard de l'infortuné qui trouvait une volupté à médire du prochain, alors qu'il eût bien mieux fait de s'amender soi-même.

Il dut y avoir dans la vie de Sténon des émotions intérieures autrement profondes, une vue trop aiguë de la bassesse humaine, la trahison d'une femme, d'un ami, que sais-je ? A une âme vibrante comme la sienne et sans doute aimante et tendre, un coup violent porté sur la sensibilité pouvait, surtout si ce coup était imprévu et venait d'un être cher, déterminer une de ces transformations radicales qui bouleversent un champ de conscience. M. Dauchez, dans une biographie documentée[1] avec soin, parle surtout de l'impression

1. *Soc. Médic. de Saint-Luc*, 1907.

profonde qu'avait produite sur Sténon la constatation des hautes vertus chrétiennes dans certaines âmes catholiques.

Des hommes, nous ne percevons que la surface et les apparences. Le fond nous échappe ; c'est l'étude de ce fond, de ces modifications de pensée, de caractère qui seule comporte quelque intérêt.

Nous vivons étrangers les uns aux autres, alors que nous habitons côte à côte. Les problèmes de l'âme sont mystérieux : on suppute, on induit, rien n'est certain. Quand il s'agit du passé d'un homme que nous n'avons pas connu, les difficultés se multiplient. Comment pénétrerions-nous l'âme des morts, alors que nous avons tant de peine à voir clair dans celle des vivants, à démêler celle du prochain et encore plus à comprendre quelque chose à la nôtre ?

## Intelligences vives et caractères bas.

La lecture des œuvres littéraires de Hérault de Séchelles[1], ce membre du Comité de Salut public, nous montre une fois de plus combien peu pèse l'apport d'une intelligence brillante pour réaliser le dessein d'une vie haute et qui force le respect. Nommé par Marie-Antoinette, et à l'âge de vingt-cinq ans, avocat général du Parlement de Paris, on comprend, à lire les pensées de cet ambitieux,

1. Un vol., 1907. Perrin, éditeur.

le coup d'aviron contraire qu'il imprima brusquement à l'esquif qui portait sa destinée. Du jour où la protection de la Cour ne lui fut plus utile, il déversa tout naturellement ses invectives sur ses bienfaiteurs de la veille. Et, dans ce temps, invectiver quelqu'un c'était attacher à son anathème la sanction de la guillotine.

L'homme avait conscience de la fragilité de ses sentiments : « Quelque plan de sagesse qu'on puisse former, on ne peut, écrit-il, éviter d'être entraîné par la folie. » Sur ce chapitre, sa conviction était telle qu'il n'essaya même pas de résister. Et comme il avait écrit, d'autre part : « Il ne s'agit pas d'être modeste, mais d'être le premier », il s'empressa de prendre la tête du mouvement.

Toutes les bassesses sont à attendre d'un homme sans caractère ; quand il se précipite dans la mêlée, il a trop peur de se voir reprocher son manque d'énergie ; pour Hérault de Séchelles, il y avait plus encore ; la nature de ses relations antérieures l'inclinait à enfler la voix plus fortement que les autres et à brûler avec une âpreté, une énergie que la crainte rendait plus farouches encore, l'objet de son culte initial et de ses sympathies de jeunesse. D'autant que le conventionnel n'était pas retenu par le frein qu'apporte avec elle une conception personnelle et fortement motivée des choses. Sans doute, notre homme a écrit sur l'art de la déclamation des réflexions curieuses et

fines ; on voit qu'il possédait à merveille l'art de la parole et tous les procédés qui ont chance de produire impression sur les foules. Seulement, dès qu'il délaisse la technique de cet art qui lui est familier, le superficiel reparaît, et, qui pis est, l'absence de netteté unie à la prétention aphoristique de la forme. Ainsi : « La force cogitative est proportionnelle à la vie (chaleur et mouvement) intérieure, supérieure et postérieure, en deçà toutefois du degré où le spasme a lieu. » Un homme qui disait de si belles choses devait jouir d'un réel ascendant à la tribune. Quelques aperçus justes : « opiniâtreté, solitude, deux principes d'originalité » ; « dépits fréquents, signe de caractère vain » ne suffisent pas à couvrir de leur formule heureuse l'étalage de banalités, d'obscurités, de cliquetis de mots, d'observations controuvées où se satisfait l'amour-propre de l'auteur.

A tout prendre, ces géants de la Révolution sont d'assez pauvres hères, quand on les aborde de près. Si Hérault de Séchelles apparaît parmi les plus grands, il n'est pas désagréable de constater que même les mieux doués, comme celui-là, ne dépassent guère le niveau d'un talent fait bien plus d'assimilation rapide que d'originalité vraie. En dehors de son métier de destructeur social, Hérault de Séchelles possédait des lueurs de compétence sur certains sujets d'observation, et sa profession d'avocat, il en avait singulièrement approfondi les

procédés, pour ce qui touche à l'art oratoire. C'est quelque chose ; cela ne suffit pas pour en faire un homme qui arrache l'admiration, encore moins l'estime.

## L'amertume du déclin.

Il ne s'agit plus ici d'une particularité individuelle, mais d'un état d'âme qui appartient à tous ceux qui descendent la pente.

A cinquante ans, disait Aristote, l'homme a seulement acquis sa plénitude d'intelligence. C'est l'âge où un certain nombre d'âmes de haute trempe abandonnent la ville et retournent à la vie simple des champs. Shakespeare, dans l'antiquité Dioclétien, voilà de ces transfuges de la ville qui, vers la cinquantaine, ont été pris de la passion de la campagne et ont fini en cultivant leurs terres ; Tolstoï, de nos jours n'a pas agi autrement.

A un certain âge, la terre attire plus fortement que les hommes. Les âmes fortement meurtries aux froissements de la vie, celles qui jugent à leur valeur les pensées et les actes de leurs semblables, ou dont la nature droite entre en nausée à la vue des manèges de l'intrigue, toutes ces âmes blessées, fines, délicates, trouvent dans l'atmosphère des campagnes un milieu qui répare, repose, fortifie.

Rarement les médecins se laissent aller à ce pu-

chant d'isolement et de prix. J'en sais pourtant quelques-uns. Cliniciens émérites, mais hostiles à tout tapage de réclame, écœurés au contact des abdications de conscience qui valaient à leurs collègues titres et gloire, ils ont devancé la limite d'âge qui leur était fixée par l'Assistance publique, et, abandonnant leur clientèle et leur service d'hôpital, ont repris le chemin du pays natal. Que leur importait la notoriété légitime attachée à leur nom?

Un homme, à cinquante ans, a produit le meilleur de son œuvre. Si elle est originale et forte, elle vivra d'elle-même dans la mémoire des hommes. Si aucune qualité ne le distingue, elle s'effacera très vite du souvenir, en dépit de toutes les fanfares qui prétendront en imposer le mérite. A partir de cinquante ans, bien rares les hommes qui se renouvellent. Ils se répètent, exagèrent dans le mauvais sens leurs saillies d'intelligence et de caractère. Les mieux doués se rendent compte de cet arrêt de leurs facultés. Mais l'habitude est là qui entraîne. Il n'est pas une carrière comme la médecine où les occupations de l'individu prennent aussi profondément possession de sa personne. Intelligence et cœur, il s'est montré prodigue des deux. Et puis il y a la satisfaction d'amour-propre, le contentement de voir guérir ses malades. Ce plaisir occupe le médecin jusqu'aux limites reculées de la vieillesse.

C'est pourquoi il se retire si rarement de la vie active. La grande joie de Dioclétien, qui vendait sur le marché de Salone les légumes de son jardin, il ne la connaîtra point. Ou plutôt ce bonheur n'est accessible qu'aux confrères ruraux, à ceux qui, peu à peu, se sont fait un nid qu'ils ont entouré de quelques lopins de terre. Le médecin, à la fois agriculteur et qui pratique son art, me semble réaliser le type de l'homme heureux. Pour se distraire des déboires de la clientèle, il a devant lui, comme exemple, la sérénité de la vie végétale, et tous les marchandages de gloire et de fortune lui demeurent indifférents. Que d'âmes d'élite parmi mes confrères ruraux! Ce sont les seuls dont la vie simple éveille parfois en moi un sentiment qui ressemble presque à de l'envie.

Le silence est plus profond dans les pays de montagne. Les grandes formes naturelles qui vous entourent se taisent dans leur recueillement séculaire. La montagne n'a point besoin de paroles pour exprimer sa foi dans l'éternité. Les assises étagées de rocs que coupent les bandes horizontales de verdure forment au Jura un horizon où l'activité de la vie végétale se détache en note vigoureuse sur l'âpreté de la pierre grise, échauffée de teintes de feu. Un mutisme se dégage de ces colosses immobiles, qui descend dans les vallées en larges ondes de sérénité et de calme.

Ces cimes majestueuses, debout sur les profondeurs où coulent des rivières aux eaux vertes, nous enseignent la beauté des créations naturelles. L'homme n'est grand que fermé aux manèges et aux artifices. Dans le domaine de l'art, le talent s'attache aux manifestations originales et simples. L'effort ne peut rien pour les inspirer ; il développe les qualités mentales, ne les fait point naître. L'épanouissement intellectuel, dans tous les ordres d'activité, n'est accessible qu'aux natures d'élite. C'est l'erreur de notre temps d'avoir cru qu'il suffisait de bourrer les cerveaux pour en faire jaillir les idées. Une telle méthode crée non des intelligences, mais des prétentions. La seule élévation possible, celle qui est à la portée du plus humble, est l'élévation des âmes. Par une aberration singulière, c'est celle qui n'est point recherchée.

Le jour baisse ; les creux de la montagne s'emplissent d'une ombre plus noire. Les menus bruits du jour s'amplifient et résonnent dans l'obscurité qui brouille les teintes et dissout les contours. Un tintement de clochettes annonce quelque vache attardée qui rentre à l'étable ; un aboiement du chien retentit au loin ; plus près, la cloche du village lance les notes grêles de l'angelus.

Un besoin d'indulgence et de bonté envahit l'âme restée seule. Pourquoi l'hostilité : A quoi bon l'ironie et la lutte ? Qu'on creuse son sillon

d'un effort persévérant, qu'on assiste d'une aide efficace ceux qui n'avancent que d'un geste malhabile, la vie entière se résume dans cette double tâche : le travail pour soi, le dévouement à autrui. De toutes les carrières, la médecine est celle qui permet le mieux de remplir cette mission. Abreuvée d'amertume et blessée de tous les traits dont nous atteint l'ingratitude, c'est encore notre profession qui réserve à celui qui s'y consacre avec toute son âme les joies les plus nobles aux jours de réussite où il a pu sauver un malheureux. Une formule du bonheur est d'utiliser nos facultés avec toute l'intensité possible. Le médecin se livre à des activités multiples : physique, intellectuelle, morale. En dehors des heures de dépression inévitables, c'est lui qui touche de plus près aux sources vives de la quiétude et de la satisfaction intérieure.

La vie du médecin de campagne, fatigante et rude, est la plus féconde en joies internes et douces. Tous les soirs, il peut se dire : « Je n'ai pas perdu ma journée. » Le médecin de Paris est sevré de cette consolation. Si bousculé est-il dans l'agitation du milieu que la minute nécessaire lui manque pour se recueillir. A-t-il droit ou non d'être content de lui ? Il n'en sait rien, n'a point le temps de se le demander. Ce n'est pas seulement le souci du pain quotidien qui le presse, c'est la soif de la notoriété, de la gloire. Une fois célèbre, le poids

de sa renommée lui vaut une charge de plus. Le fruit de son labeur se traduit par l'insécurité et la méfiance de sa marche, dans l'inquiétude où il est de perdre ce fardeau de gloire qu'il a mis tant de peine à acquérir. Pauvres hochets de vanité ! Ils égayent d'un amusement qui laisse après lui bien de l'accablement et de l'angoisse.

La nuit est maintenant lumineuse et dessine les silhouettes noires des arbres sous la voûte laiteuse du ciel. Aucun bruit ne déchire les voiles de mystère épandus sur les choses. Le sommeil des végétaux et des bêtes est venu s'ajouter au sommeil des roches. Et le sommeil de l'homme à son tour ne tarde pas à renforcer de sa voix le grand chœur de silence qui, par les mille échos de son orchestre muet, règne sur les profondeurs de la vallée.

## La vieillesse.

S'il est impossible de se garer de la vieillesse, au moins appartient-il à notre bonne volonté et à notre perspicacité en éveil d'échapper à une de ses tares les plus fâcheuses : j'entends l'amplification démesurée de nos tendances égoïstes !

Aussitôt qu'ils touchent aux sources de son individualisme, les travers de caractère s'accusent, chez le vieillard, en un relief disproportionné. La

vanité, l'avarice, les défauts, les vices même, comme il advient aux héros de Balzac, prennent, auprès de celui qui est près de quitter la scène de ce monde, des aspects de monstres. Le grotesque, le tragique apparaissent et s'étalent dans une inconscience qui fait peine ; car celui qui se livre si ingénument aux risées du public, souffre, le premier, dans sa sensibilité surexcitée, méfiante et aigrie. La passion qu'il nourrit l'agite et l'aveugle. Le sentiment du ridicule, il l'ignore. Ce sentiment, qu'il est bon et courageux de braver quand il vise la défense d'un intérêt noble et sacré, ne doit pas être heurté à propos de préoccupations particulières et mesquines. Le souci de la dignité individuelle interdit l'exhibition indécente des faiblesses et des tares. Il faut se surveiller ; cela est fort difficile à celui qui n'a connu dans sa vie d'autre but que la glorification de sa personne et la satisfaction de ses folies passionnelles.

S'il désire maintenir autour de lui un rayon de sympathies désintéressées et chaudes, il n'arrivera à réaliser cette partie du programme que sous la condition de s'épancher en manifestations d'activité où le jeu de sa passion égoïste ne trouve pas directement son compte. L'adhésion à une cause noble et généreuse où, soldat obscur, il joue un rôle utile dans une sphère effacée et modeste, voilà le contrepoids nécessaire, salutaire aussi. Il n'est rien de tel que d'abriter en soi quelques principes

d'humilité au service d'un intérêt qui nous dépasse pour recueillir de ce consentement bien des marques de déférence. Je ne dis pas que l'amour-propre ne ressent pas une satisfaction intime dans ce dérobement voulu aux primautés et aux honneurs. Ce qui importe, c'est que ce contentement de soi, fait d'abnégation et d'esprit de sacrifice, ne porte ombrage à personne, ne froisse aucune susceptibilité étrangère. Ces premiers points acquis, un tel sentiment offrira en plus l'avantage de mettre une sourdine aux dérèglements de la passion directrice : amour, jalousie, et toutes les formes de l'hypertrophie du moi.

La jeunesse n'accorde son estime au vieillard qu'autant que ce dernier n'ait pas l'air d'encombrer la route. Il convient de laisser la voie ouverte aux bonnes volontés qui essaient leurs forces. Sans doute, une certaine amertume baigne le geste de renoncement qui se retire de la lutte. L'acteur qui quitte la scène où il a recueilli les applaudissements ne s'y décide point sans regret. Il se dit parfois : « Si je restais encore! » Et son hésitation redouble aux instances de ses amis qui lui affirment que jamais son talent n'a paru plus jeune. Imprudent s'il se laisse convaincre! Il est l'heure de prendre congé. Celui qui recule son départ ne court pas seulement le risque de voir son auréole pâlir, il peut fort bien ne pas apercevoir la dimi-

nution de notoriété qui s'attache à son nom. L'amour-propre est si trompeur. Le malheureux a vite fait d'imputer à la malice d'un ennemi le voile d'indifférence dont le tient affublé l'inattention du public. Pauvre homme ! Nul n'est plus à plaindre. Au bord de la tombe, il se cramponne à la gloire. Triste fin que celle de ces agonies où la vie survit au talent. Tout l'effort du pauvre diable n'avait pu empêcher la lente dissolution de son activité mentale. La répétition de ses procédés favoris d'exécution l'avait bercé de l'illusion qu'il avait gardé intact le don de création intellectuelle, alors qu'il n'avait fait que rééditer, avec la verve de jeunesse et la fraîcheur en moins, une série d'idées ou d'attitudes connues depuis longtemps et ayant plus que de raison sollicité l'attention du public.

Tous ces déboires atteignent le vieillard, qui prolonge obstinément la lutte. Combien plus misérable encore celui qui se voit nettement remercié. Etre mis à la porte, au moment de quitter les vivants. Mourir deux fois, une première à son ambition, une seconde à la vie elle-même, et cela à quelques mois d'intervalle. Il n'est pas de pire détresse.

Notre conseil de se retremper, sur la fin de sa carrière, dans une source d'intérêts différents, où la personnalité s'efface dans la grandeur d'un but conçu et poursuivi par un grand nombre, la réalisation de ce plan défend celui qui l'exécute contre

l'atteinte de telles misères. Avant de partir pour le grand voyage, ayant procédé à l'enfouissement définitif de ses espérances et de ses faiblesses, il se réservera la volupté de faire un peu de bien, de la place discrète où il aura demandé la permission de tailler son humble pierre. Quand il s'en ira, ce sera avec une grande sérénité dans l'âme; ses compagnons de la veille seront devenus pour lui des amis, comme le deviennent tous ceux qui, surtout aux époques difficiles, ont mené ensemble le bon combat; et lui-même, s'étant affranchi de tous les liens passionnels, mourra les bras libres et le cœur haut.

## CONCLUSION

Erreurs et misères, tel est le bilan de toutes les époques humaines. Nous avons tenté d'exposer quelques-unes de celles qui affligent notre temps. Le rôle du médecin est de guérir. Les maladies morales, il en triomphe par ses seuls dons de perspicacité et de patience. Quant aux erreurs sociales, il n'est en son pouvoir que de les signaler ; à d'autres le soin du traitement.

On assure tous les jours qu'il est de multiples points de vue pour juger des phénomènes sociaux. Nous ne le pensons pas. Quand on monte assez haut, le spectacle des réalités ne varie guère, et le cercle des contours demeure immuable. L'essentiel est d'atteindre ces degrés supérieurs d'où une claire vision domine les horizons dans toute la largeur de leur étendue.

A ceux qui ayant fermé le livre ne partagent pas notre manière de voir, nous demandons de se détacher, par l'esprit, des raisons d'intérêt qui les

retiennent, des préjugés de mots qui les leurrent, des postures professionnelles qui les fixent dans une attitude commandée, des relations amicales qui les paralysent.

Ils conviendront peut-être qu'à un homme désintéressé et d'étude, l'évidence a droit d'imposer des conclusions diamétralement opposées à celles qui ont cours depuis quelques années. Nous ne leur demandons que de souscrire à ce point fondamental. Puis, le temps fera son œuvre ; ce qui paraît admissible à quelques-uns deviendra demain la vérité de tous. Et ce jour, il y aura quelque chose de changé sur notre terre de France.

Août 1906 à septembre 1908.

# TABLE DES MATIÈRES

## I

## ERREURS EN SCIENCE


I. Les dogmes et l'intolérance scientifique. . . . 1
II. Haeckel et son école. . . . . 13
III. Qu'est-ce que la vie? . . . . . 18
IV. La doctrine de l'évolution . . . . . 31
Les silex tertiaires et les hommes fossiles. . 46
V. La nature de la matière . . . . . 54
VI. L'avenir de la science. . . . . 58
VII. Les fausses sciences . . . . . 65


## II

## ERREURS D'HISTOIRE


I. Les éléments de jugement. . . . . 85
II. Erreurs d'histoire. . . . . 89
Les bains au moyen âge. . . . . 92
Les latrines au moyen âge . . . . . 96
Les mesures d'édilité au moyen âge . . . . 100

Les mesures d'Assistance publique au moyen âge . . . . . 104
Règlements sanitaires aux XVIe et XVIIe siècles. 108
Superstitions au XVIe siècle. . . . . 113
III. Historiens contemporains . . . . . 118

## III
## ERREURS MORALES

I. La raison dans l'éducation. . . . . 129
II. La morale de Nietzsche et des idées forces . . 132
III. Erreurs psychologiques . . . . . 145
IV. La vieillesse des nations. . . . . 163
V. L'homme, être organique, et social. . . . . 167
VI. Le pacifisme . . . . . 174
VII. L'abolitionnisme . . . . . 177
VIII. Le sentiment de la vénération . . . . . 189
IX. La fidélité conjugale . . . . . 193
X. Le droit au bonheur . . . . . 198
XI. La maternité moderne . . . . . 212
XII. La désobéissance des enfants . . . . . 216
XIII. La dépopulation . . . . . 220
XIV. La criminalité contemporaine . . . . . 227
XV. L'impuissance des lois. . . . . 235
XVI. Brutalité et barbarie . . . . . 238

## IV
## MALADIES ET ATTITUDES MORALES

I. La douleur physique . . . . . 253
II. Les causes morales des maladies. . . . . 257
III. Les névroses . . . . . 267
L'hystérie . . . . . 267
L'hystérie des mystiques . . . . . 270
IV. L'expérience mystique . . . . . 275
L'hystérie chez les animaux. . . . . 279
Les anxieux fatigués . . . . . 283

Le repos dans les névroses . . . . . 287
Les abouliques impulsifs . . . . . 292
L'obsession des regrets . . . . . 295
Les demi-fous . . . . . 300
V. Le génie. . . . . 303
Le génie et la folie. . . . . 310
Les obsessions et le génie. . . . . 313
Les passions et la folie . . . . . 316
VI. Travers et faiblesses . . . . . 320
La servilité . . . . . 320
La susceptibilité . . . . . 323
La mollesse . . . . . 326
L'entêtement. . . . . 328
La cécité psychique . . . . . 332
Confiance et crédulité . . . . . 337
VII. Goûts et tempéraments . . . . . 342
La solitude et les solitaires . . . . . 342
Intelligence et malpropreté . . . . . 345
Esprits hardis et volontés faibles. . . . . 347
Conversions incomplètes, Diderot spiritualiste. . . . . 350
Conversions complètes . . . . . 353
Intelligences vives et caractères bas. . . . 356
L'amertume du déclin . . . . . 359
La vieillesse. . . . . 364

Conclusion. . . . . 369

ÉMILE COLIN ET C^ie — IMPRIMERIE DE LAGNY
E. GREVIN, SUCC^r

CE BJ 1422
.F5 1909
COO FIESSINGER, ERREURS SO
ACC# 1318524

Les Reliures Caron
TEL: (819) 686-2059
(MTL.) 861-7768

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

12 0-24

MAR 16 '79
MAR 05 '79
JAN 05 '82
JAN 19 '82
JAN 22 '82
MAR 25 '83
APR 08 '83
APR 09 '83
FEB 07 1989
FEB 27 1989
FEB 27 1989
13 AVR. 1990

18 MARS 1990
15 OCT. 1992
13 OCT. 1993
03 MARS 1994
04 MARS 1994

0025904-01-2 CE
BJ 1422 .F5 1909
FIESSINGER, CHARLES AL
ERREURS SOCIALES ET MA